



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

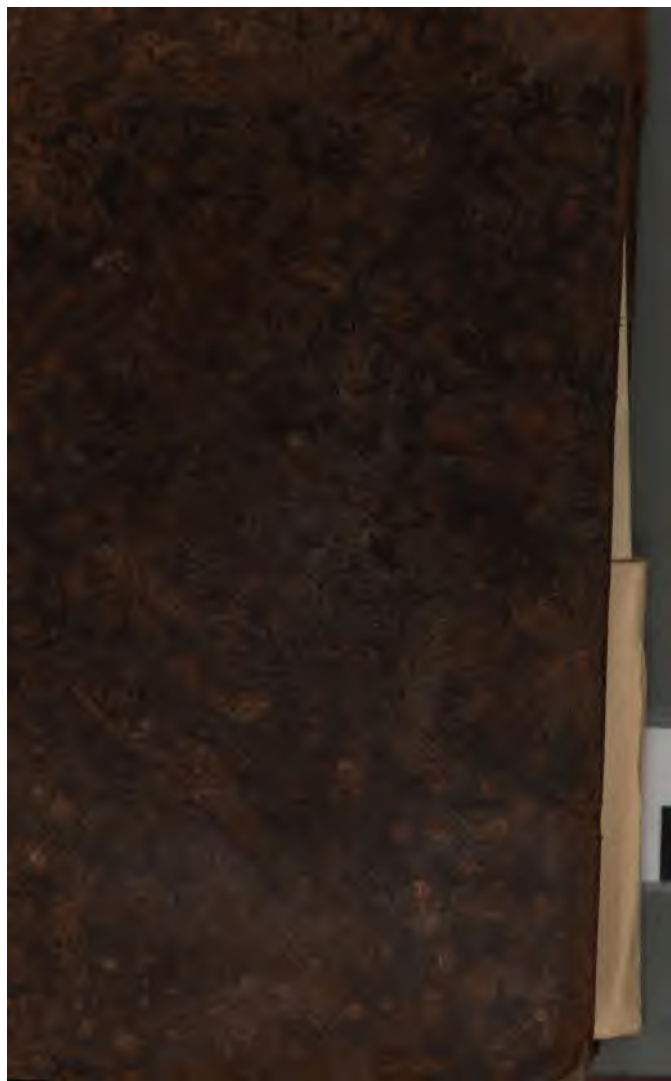
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

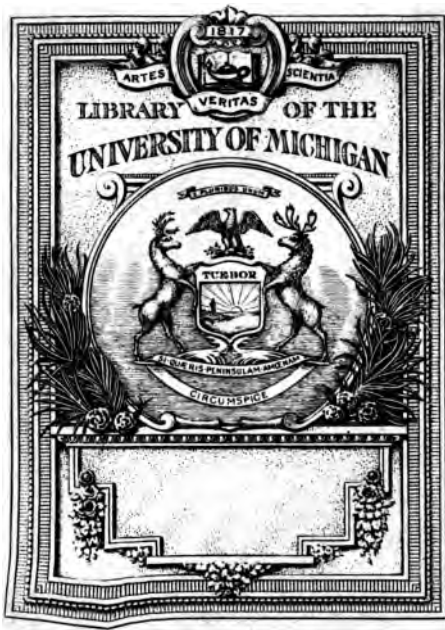
Nous vous demandons également de:

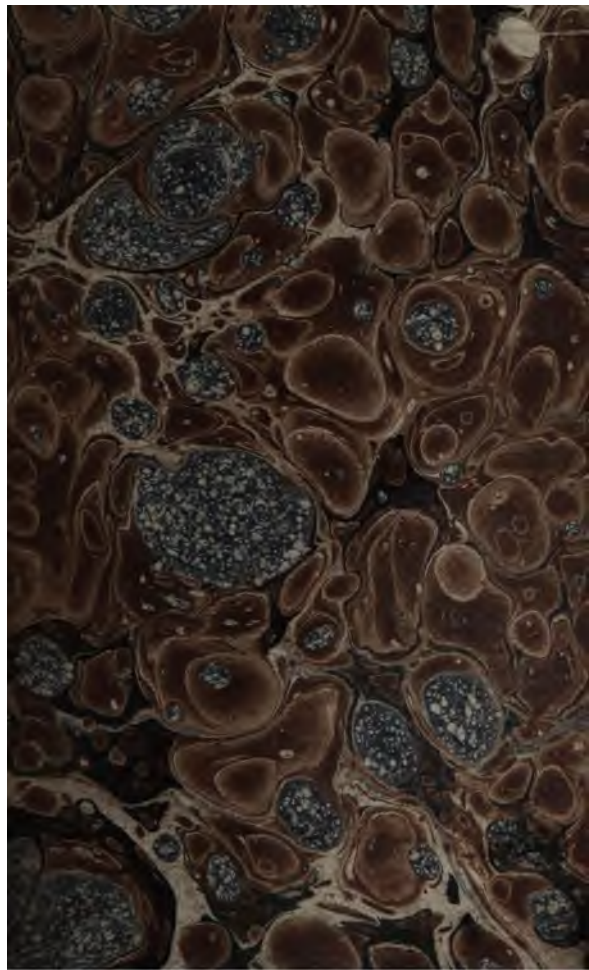
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

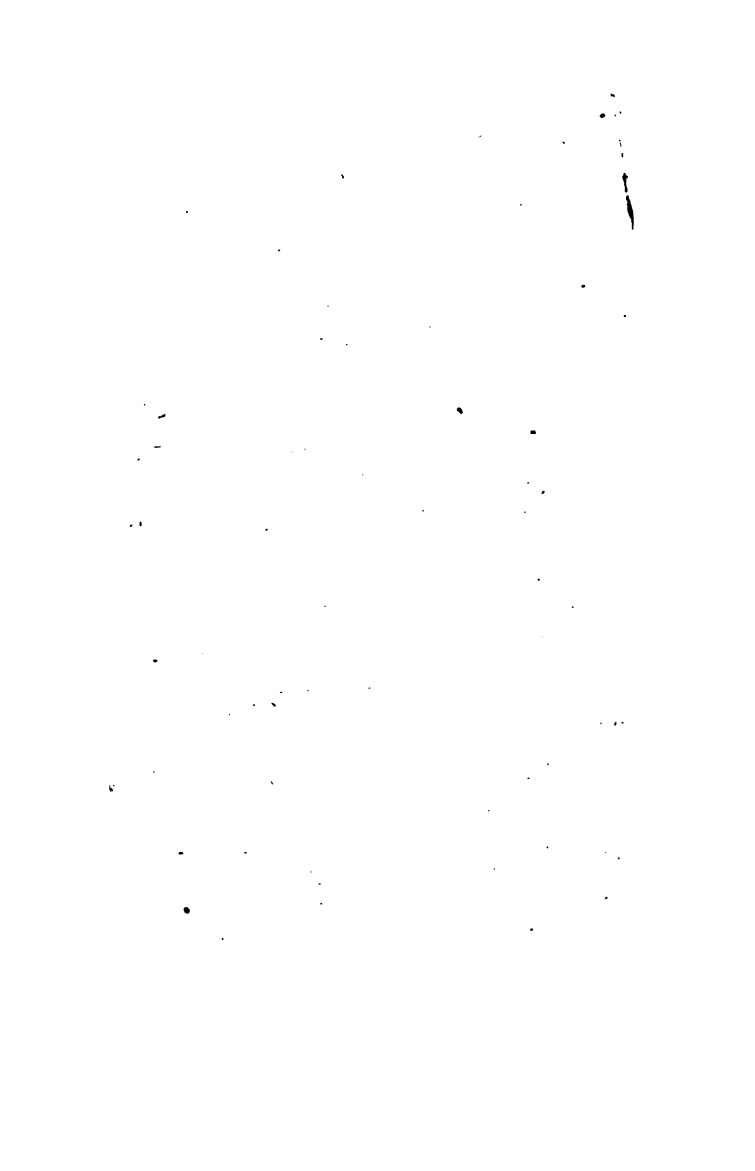
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









L'HEUREUX  
**MATIN DE LA VIE,**  
OU  
PETIT TRAITÉ  
SUR L'HUMILITE.

*L'Heureux Matin de la Vie.*



**Ama nesciri et pro nihilo reputari.**

*Imit. Liv. I. Ch. 2.*



L'HEUREUX  
**MATIN DE LA VIE,**

OU

PETIT TRAITÉ

**SUR L'HUMILITÉ,**

Par L'ABBÉ CARRON,

« Dieu s'oppose aux superbes, et il donne sa  
» grâce aux humbles. »

*Prem. Épître de St. Pierre, ch. 5.*

« L'humilité est la source de la plus sublime  
» philosophie. »

*St. Chrysostôme.*

QUATRIÈME ÉDITION.



**LILLE.**

**L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,**

**RUE ESQUERMOISE, 55.**

**1835.**

3V

4647

.118

032

1835

1890

## NOTICE

*Sur le saint vieillard DOROTHÉE, et sur le  
jeune solitaire saint DOSITHÉE.*

— — —

LES annales de l'Eglise, en présentant à notre admiration ces deux saints personnages, les caractérisent de la manière la plus intéressante. Le vieillard fut un de ces célèbres solitaires dont le ciel récompensait les sacrifices et les vertus par de profondes lumières dans la vie spirituelle. Le jeune homme vivait dans le monde, vêtu d'habits précieux, élevé dans la mollesse, étranger aux sublimes vérités, aux promesses magnifiques, aux menaces terribles du Christianisme; mais la grâce triomphe de son cœur : un tableau frappant des vengeances éternelles, dont Dieu punit le pécheur qui expire son ennemi, dessille les yeux de Dosithée; on n'entend plus sortir de sa bouche que ces mots : *Je veux me sauver*. La Providence le place sous la conduite du grand Dorothee, qui cultive cette tendre fleur avec des soins extrêmes; dans l'espace de cinq ans, il forme son disciple aux vertus les plus

éminentes, surtout à l'humilité, le cachet des élus. A cette époque, le bienheureux élève meurt dans les bras du père de son ame, après de longues et pénibles souffrances.

Les aimables rapports que l'histoire établit entre ces deux hommes de Dieu, m'ont fait imaginer de produire sous ces noms révévés, deux de mes concitoyens, que j'eus le bonheur de connaître à l'aurore de mes jours : un nouveau Dorothee fut, pour ma jeunesse, un modèle des vertus sacerdotales. Vénéralde abbé de Forçan, pasteur selon le cœur de Dieu, dans mes intimes relations avec toi, j'eus mille occasions de bénir ta charité sans bornes, et ta sincère humilité. Sur ton sein, un autre Dosithée, le jeune comte de Bégasson, prépara le généreux sacrifice de sa vie. Né dans l'opulence, élevé dans le tumulte des armes, il fut, à l'époque d'un brillant établissement, attaqué d'une maladie mortelle; mais elle n'était pas imprévue : que de vertus, quelle angélique piété l'avaient précédée ! Brave militaire, je crois encore te voir en uniforme d'officier de dragons, humblement prosterné aux endroits les plus solitaires de l'église

paroissiale, épanchant son cœur en présence de ton divin Créateur, lui faisant le sacrifice de tes beaux ans, celui de ta fortune et des brillantes illusions du monde : dans cette humble posture, que ta figure était ravissante ! on aurait dit un séraphin descendu dans le parvis du temple. En te présentant au festin de l'Agneau, excellent jeune homme, tu pénétrais d'une édification profonde le clergé et les fidèles; tu inspirais à la jeunesse un vif désir de partager ton recueillement et ton bonheur. Tels sont, lecteurs jaloux d'honorer votre vie par l'exercice des vertus chrétiennes, les personnages qui figurent dans ce petit traité sur la qualité fondamentale de l'édifice du salut : je n'y dirai rien qui ne soit assorti à leur caractère, à leurs œuvres, à leurs conversations. Si le cadre du tableau, la situation dans laquelle ils s'y montrent, les événements qui les ont séparés, sont le fruit de l'imagination, il n'est pas douteux au moins que tous les deux s'énoncent et agissent selon leur état, sans se démentir, et que les vérités précieuses, les maximes salutaires que nous allons recueillir, ont souvent reposé sur leurs lèvres. Je suppose que

**CET OUVRAGE SE TROUVE :**

**A PARIS,** { **Chez ADRIEN LECLERE, et Comp.<sup>o</sup>,**  
**Imprimeurs-Libraires, quai des**  
**Augustins, 35.**  
**Chez RORRET, rue Haute-Feuille,**  
**au coin de celle du Battoir,**  
**Et chez tous les principaux Libraires.**



*L'Heureux Matin de la Vie.*



**Ama nesciri et pro nihilo reputari.**

*Luc. Ev. I. Ch. 2.*



L'HEUREUX  
**MATIN DE LA VIE,**  
OU  
PETIT TRAITÉ  
**SUR L'HUMILITÉ,**

Par L'ABBÉ CARRON, *1835*

• Dieu s'oppose aux superbes, et il donne sa  
• grâce aux humbles. •

*Prem. Épître de St. Pierre, ch. 5.*

• L'humilité est la source de la plus sublime  
• philosophie. •

*St. Chrysostôme.*

QUATRIÈME ÉDITION.



**LILLE.**  
**L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,**  
RUE ESQUERMOISE, 55.  
**1835.**

ou la prospérité, comme des choses réelles et de quelque importance; élevons-nous jusqu'au ciel, et pensons qu'il n'y a de mal que le péché, et de bien que la vertu qui nous unit à Dieu. Offrons-nous au divin maître, sans réserve, afin que nous nous retrouvions en lui tout entiers; les solides richesses consistent à être dénué des biens terrestres, pour l'amour de celui qui, par amour pour nous, a voulu souffrir la pauvreté.

Quelle sagesse en vous d'avoir cherché à me prémunir contre cette vaine gloire, dont l'amour est répandu partout! elle est comme un rocher caché sous les flots; et si nous venons à y échouer, c'en est fait de nos vertus: lorsqu'on est sujet à ce penchant, on aime à prier en public; mais dès qu'on l'a vaincu, on prie plus volontiers et avec plus de plaisir en secret. Un insensé, m'aviez-vous dit encore, fait voir ses richesses, et par là, il excite la cupidité des voleurs; ayez soin de cacher les trésors que vous possédez, jusqu'à ce que vous soyez arrivé au terme, parce que le chemin où vous marchez est rempli de voleurs: alors vous pourrez jouir avec sûreté.

Ces voleurs que vous m'aviez dénoncés, je les rencontre à chaque pas, dans les perfidies de ce tyran du monde, l'abominable orgueil: j'ai vu que tout, dans ses pièges

cruels, insinuait à ses victimes un plan de conduite énoncé par ces mots : *Moi et point d'autre*. Une parole si audacieuse ne se dit que dans le cœur ; mais elle se dit dans tous les cœurs que l'orgueil domine. Si la plupart des hommes voulaient se rendre justice, ils reconnaîtraient que cette parole : *Moi et point d'autre*, est le mobile de toutes leurs actions, et le ressort unique de leur vie. Dans l'état d'innocence, l'homme disait : *Le Seigneur et point d'autre* ; et en réfléchissant sur lui-même, il ajoutait : *Moi et tout pour vous, Seigneur*. Suivant vos avis, mon père, cela signifiait que l'amour de Dieu tenait le premier rang, et que l'amour de soi-même était subordonné dans l'homme à l'amour de Dieu ; mais le péché qui règne en ce monde comme dans son véritable empire, a dérangé cette belle harmonie : l'amour-propre a envahi le sceptre de l'amour de Dieu ; l'homme n'a plus vu que lui-même, et a tout rapporté à lui seul. Cher Dorothee, que de fois j'ai reconnu combien étaient vraies vos peintures salutaires de la coupable Babylone ! Vous m'aviez dit, Babylone est établie dans le cœur de l'homme, par le péché ; il n'y a que la grâce de Jésus-Christ qui puisse détruire cette ennemie de Dieu. Vous m'aviez parlé des criminels enchanteurs de cette ville superbe, que son orgueil et son incrédulité conduisirent à d'affreux

malheurs ; ici , j'ai reconnu que ces enchanteurs de Babylone n'étaient pas aussi puissants dans cette ville superbe , que nos passions le sont dans notre cœur : Cyrus put détruire ces enchanteurs ; Jésus-Christ seul peut réprimer nos passions ; et , en résistant à sa grâce , nous combattons pour nos passions jusqu'au dernier moment de notre vie. Insensés , de ne pas voir que nous prenons le parti de nos plus grands ennemis ! Babylone se piqua de science , et infecta de ses erreurs tout l'orient ; elle se trompa d'abord elle-même par ses fausses connaissances ; elle dit : *Moi et point d'autre*. Voilà l'orgueil et l'aveuglement du savoir que je retrouve partout ici ; à la vue de cette contagion funeste , je me souviens que vous m'avez dit souvent , que ce mal est aussi ancien que le monde , puisque le premier homme se perdit par le désir d'acquérir la science du bien et du mal. Qu'a fait Jésus-Christ , le nouvel Adam ? Il a établi la folie de la croix sur les débris de la sagesse du monde , et la science de l'évangile , sur les ruines de la philosophie purement humaine : ceux qui acquièrent cette divine sagesse et cette science sublime , disent : *Jésus-Christ seul , et moi pour Jésus-Christ*. Babylone ne connut point le principe de son malheur ; tous les sages qu'elle contenait dans son sein , ne purent pénétrer le mystère de la conquête

des Perses ; les Juifs qui gémissaient sous le joug de la captivité , virent que le Seigneur avait conduit Cyrus ; ils se rappelèrent les oracles d'Isaïe , et ils furent éclairés eux-mêmes de l'esprit de Dieu , pour connaître que le moment des vengeances était arrivé. Votre Dosithée serait heureux , si , dans la nouvelle Babylone , il était éclairé comme le furent , dans l'ancienne , les enfants de Jacob ; alors , vrai disciple de Jésus-Christ , n'ayant besoin ni d'un nom , ni d'une vaine considération dans le monde , exposé à tous les coups de l'injustice , à tous les traits de la calomnie , je jugerais des révolutions qui troublent les enfants des hommes ; je verrais le doigt de Dieu partout , et quand l'heureux instant de quitter cette vie fugitive arriverait pour moi , je m'éleverais au plus haut point de la science en puisant dans le trésor éternel des secrets de Dieu.

*Haute idée que l'on a de soi.*

Hélas ! échapperai-je au poison de la louange ? jusqu'ici j'ai reconnu que ce qu'on exaltait en moi , la décence des mœurs , la modestie du langage , une juste défiance , le sentiment profond de ma faiblesse , un fonds d'estime pour les autres , un fonds de mépris pour ma personne , j'ai reconnu que ces excellentes dispositions étaient votre

ouvrage : c'est vous qu'on loue dans votre élève; mais l'image que vous avez voulu former ne perdra-t-elle point vos nobles traits? Ce qui m'afflige, c'est que, étant si éloigné de posséder les qualités qu'on me suppose, je tremble d'avoir à rendre un compte plus sévère à Dieu : ma ressource est de m'affermir assez solidement dans la connaissance de moi-même, pour que le vent des louanges et des applaudissements ne m'enlève pas de terre, ne me fasse pas perdre de vue ma profonde misère. Je vois que ces louanges sont fausses; que je ne possède point les vertus qu'on m'attribue; que je ne suis point tel que le monde me voit, et tel que je devrais être. Eh! que peut être l'homme dans la réalité, sinon ce qu'il est aux yeux de Dieu? Vous m'avez dit qu'on ne doit pas louer un homme qui n'est point sûr de son sort, et qui ne sait ce qu'il deviendra; et qu'un homme ne doit point se glorifier parce qu'il jeûne, qu'il mortifie son corps; ce sont toutes choses que peut faire un pécheur. Il n'y a qu'une chose qu'un pécheur ne fait point; c'est de servir Dieu fidèlement, et de reconnaître ce qu'il nous donne.

Bizarre inconséquence de l'homme livré à l'orgueil! Tantôt je l'ai vu planer dans les nues, et se considérer, non pas seulement comme le Dieu de la terre, mais comme le

Dieu des Dieux; tantôt, sous le manteau d'une hypocrite philosophie, cherchant de fastueux raisonnements pour prouver le néant de la créature : sans doute qu'il n'y a pas de point dans la morale qui ne lui en eût assez fourni pour rabaisser ceux qui se méconnaîtraient le plus ; mais de quoi servent tous ces beaux discours ? Renvoyons les louangeurs et les sots louangés à eux-mêmes, pour les convaincre de ce qu'ils sont. L'expérience journalière de leur faiblesse et de leurs misères, les instruit assez pour qu'ils n'aient pas besoin de chercher une autre école. O hommes ! entrez dans un véritable mépris de vous-mêmes, bannissez toute idée présomptueuse, quand vous êtes incapables de tout ; n'estimez rien au-dessous de vous : fils d'un prévaricateur, et prévaricateur vous-mêmes, que pouvez-vous valoir ?

*L'homme n'est que néant.*

Cher Dorothee, je ne suis pas dans un accès d'humeur contre mes semblables ; ce que je pense de leur néant, ne l'ai-je pas appris de votre bouche ? oseraient-ils se comparer à saint Jean-Baptiste ? Cet admirable précurseur de Jésus-Christ, sanctifié dans le sein de sa mère, avait conservé, avec une fidélité inviolable, cette première innocence ; et pour la rendre plus éclatante, l'avait

accompagnée des travaux d'une pénitence extrêmement austère. Il passa sa vie dans les déserts et dans la pratique de toutes les vertus ; le monde , plein d'admiration , le prenait pour le Messie, croyant qu'un homme qui surpassait tous les autres , devait avoir quelque chose de divin. Les hommes de nos jours, amis de la vanité et du mensonge, oseraient-ils se mettre au même rang ? Cependant ce miracle de grâce et de vertu, ce saint, peut-être le plus grand de tous les saints, comme Jésus-Christ l'a proclamé le plus grand de tous les hommes, cet ange incarné (ainsi s'énonce l'Écriture sainte), a été donné pour rien.

Cette réflexion m'a conduit naturellement à une autre, sur le caractère des humilités orgueilleuses qu'on rencontre dans la société. Combien de ces âmes superbes qui croient qu'en ne veut que les éprouver ; que ce n'est que pour les humilier qu'on manque d'égards pour elles, et qu'on leur témoigne du mépris : elles ne demeurent pas convaincues de ce qu'elles sont, puisqu'elles se croient quelque chose ; cependant on ne saurait humilier le néant. Alors j'ai demandé à Dieu qu'il détruisît en moi tout l'orgueil intérieur de mon esprit, qu'il daignât m'inspirer l'amour du mépris de moi-même ; qu'au moins il me le fît souffrir avec égalité et patience. J'ai pris la résolution de ne plus



m'attribuer aucun avantage, de ne point ambitionner trop vivement le succès de mes entreprises, de goûter même de la consolation lorsqu'elles ne réussiraient pas : le moyen de n'être pas tranquille lorsqu'on a travaillé autant que Dieu le commandait ! Enfin, j'ai souhaité de pouvoir dire avec l'Apôtre, que les pertes mêmes et les autres accidents fâcheux me devenaient utiles, parce que je voulais servir Dieu.

En sondant le cœur des amis de la terre, j'ai retrouvé l'orgueil jusque dans leur soigneux empressement à rejeter les louanges ; j'ai reconnu que trop souvent on les refuse afin de paraître humble : et y a-t-il de l'humiliation à se montrer tel, quand il n'y a rien que l'on estime tant que l'humilité ? J'aurais pu dire à ces humbles à la mode du siècle : Vous vous défendez des louanges, parce que vous voulez être humiliés ; il est un moyen plus efficace de vous satisfaire. Recevez de sang-froid toutes les louanges qu'on vous donne ; ne vous en défendez pas : alors on croira que vous êtes assez sot pour vous les attribuer, et rien ne vous rendra plus méprisable ; tous se moqueront de vous ; et c'est pour éviter cet opprobre que vous rejetez les applaudissements. En étudiant les autres, j'ai fait un secret retour sur moi-même, tremblant que dans la voie large et fleurie où les passions voulaient m'engager,

je n'en vinsse à m'estimer, à me louer ou à me faire louer par les autres : alors portant le flambeau de la vérité dans les replis secrets de mon ame, je n'ai trouvé que des sujets abondants d'humiliations. D'où vient, me disais-je, cette haute idée de nous-mêmes, qui nous occupe avec tant de complaisance ? Si ce sont des avantages humains, des qualités naturelles, des talents fragiles, des agréments passagers qui nous flattent, quelle petitesse d'ame de se repaître de pareilles chimères ! Quelle honte d'être tout à la fois si peu de chose, et pourtant si enclins à nous en glorifier. Mais sont-ce des vertus qui excitent cette persuasion dangereuse de notre propre mérite ? Que ne considérons-nous par combien de vices elles sont balancées ? Oh ! quel affreux contraste, quand on s'examine avec soin ! quelle opposition de nous-mêmes à nous-mêmes ! que de défauts nous semblent légers, parce que nous les aimons ! qu'il en est que nous haïssons, sans parvenir à les vaincre. Depuis bien des années peut-être, nous combattons contre une seule faiblesse changée en habitude ! Dans quelles inconséquences nous nous surprendrions, si nous n'étions toujours plus occupés de ce qui flatte notre amour-propre, que de ce qui nous humilie ! Je compterai donc souvent avec moi-même ; je peserai le bien avec le mal, en me souvenant que tout

**le mal vient de moi , et que tout le bien me vient de Dieu : alors que restera-t-il de quoi ma vanité puisse en secret se repaître ?**

**Tel est, mon second père, le précis des considérations que la vue du monde, le spectacle de ses fêtes, la licence des camps, l'éloignement d'un guide si nécessaire à mes jeunes années, m'ont conduit à faire depuis notre séparation. Me suis-je précautionné contre les écueils dont votre tendre prévoyance m'avait fait la peinture fidèle ? votre fils fut-il assez heureux pour conserver son innocence ? Si la voix intérieure de ma conscience m'offre un doux sentiment de confiance et de joie, hélas ! il tient à bien peu que je ne perde l'une et l'autre. Mon inexpérience, ma jeunesse, le brillant établissement que mon père vient d'arrêter pour moi, la nécessité de vivre au sein du grand monde, parmi les dangers qu'offre le service du prince et de la patrie ; tout contribue à charger de nuages sinistres la perspective qui s'ouvre devant moi. Cher Ananie, tendez-moi la main, ne me refusez pas, pendant le peu de mois qui vont s'écouler jusqu'à mon retour, vos excellents conseils : qu'ils aient surtout pour objet cette humilité vraie, solide, que le christianisme seul donne, et dont l'acquisition me garantirait la jouissance des autres vertus. Adieu, mon père, bénissez votre fils.**

---

## SECONDE LETTRE.

*Dorothee au jeune Dosithée.*

### NATURE DE L'HUMILITÉ.

MON cher fils ; avec quel plaisir , dans la lecture de votre lettre , écrite de la main d'un militaire , j'ai reconnu les vrais caractères du chrétien ! Votre longue absence ; l'interruption nécessitée de votre correspondance avec votre famille , me laissait depuis un an dans les plus cruelles angoisses. Où est-il ? que pense-t-il ? que sent-il ? comment , me disais-je souvent avec larmes , comment agit mon jeune et aimable Tobie ? que n'a-t-il un Raphaël à ses côtés , pour surveiller sa personne , pour éloigner tous les dangers ; pour lui faire éviter tous les écueils qui entourent le premier âge de la vie ! Il est plus agréable à mon cœur qu'il n'est possible à ma plume de l'exprimer , ce sentiment que vos heureuses dispositions ont fait naître en moi ; en relisant votre lettre avec une joie nouvelle , je sentais mon cœur battre , et me dire : Tu as retrouvé ton trésor , l'objet de tes douces espérances. Pouvais-je ne pas éprouver ces vives émotions , quand il n'y a pas une seule de vos pensées qui ne soit digne de votre foi et de notre attente !

Vous voulez que je vous donne des leçons d'humilité : qui suis-je pour parler le langage du ciel, le seul qui convienne à qui traite de cette sublime vertu ! Les saints passeront par le feu pour être purifiés comme de l'argent ; pour moi, mon fils, j'y serai jeté comme du plomb ; tant qu'il y aura en moi de ce plomb, je serai dans les ardeurs du feu : s'il ne se trouve point d'argent en moi, hélas ! je serai précipité au fond de l'enfer pour y brûler comme de la paille ; mais s'il s'y rencontre quelque or ou quelque argent, non par un effet de mes bonnes œuvres, mais par la miséricorde et par la grâce de Jésus-Christ reçues dans le ministère de mon sacerdoce, j'aurai peut-être la confiance de lui dire : Qui, Seigneur, ceux qui espèrent en vous ne seront point confondus.

Croyez-vous, Dosithée, qu'après l'aveu de cette douloureuse incertitude, il m'appartienne de discourir sur l'humilité ? Peut-être suis-je comme ce solitaire qui disait un jour à saint Sisoës anachorète : « Mon père, je » me considère comme étant toujours devant Dieu, » et à qui le saint fit cette sage réponse : — « Ce n'est pas assez, mon fils, » et il vous serait bien plus avantageux de » vous considérer comme étant au-dessous » de toutes les créatures ; cela sert efficacement pour acquérir l'humilité. » Peut-être

encore dois-je me placer à côté de cet autre frère, à qui le même saint disait : « Devenez » petit, renoncez aux satisfactions des sens, » dégagez-vous des vaines inquiétudes du » siècle et vous trouverez la paix du cœur. » Peut-être dans une apparente humilité, dans une présomption réelle, m'est-il échappé de me plaindre de n'avoir pas encore atteint la perfection de saint Antoine, d'en avoir gémi comme ce solitaire à qui Sisoës répliqua avant tant de sagesse : « Ah ! » si j'avais dans le cœur un seul des senti- » mens de ce grand homme, je serais tout » embrasé du feu de l'amour de Dieu. » Il me convient donc moins, cher ami, de parler que de me taire; et j'aurais dû me tracer pour règle cette maxime du bienheureux Pierre de Luxembourg : « Méprisez le » monde; méprisez-vous vous-même; ré- » jouissez-vous dans le mépris de vous- » même; prenez garde de mépriser qui que » ce soit. » Mais en gardant le silence, satisferais-je mon cœur si jaloux de vous voir heureux? Non, sans doute; et en vous affligeant de mon refus, je contristerais l'Esprit saint, esprit de charité qui inspire de tout faire pour se rendre utile; ainsi, je parlerai, je donnerai à mon fils adoptif, sur la vertu de l'humilité, les notions que m'ont procurées de longues méditations, la lecture de nos moralistes et la vie des saints.

L'humilité sera la souveraine de nos cœurs, si dans l'abaissement, nous nous appliquons, à nous abaisser nous-mêmes davantage ; si, dans les accusations, nous ajoutons encore aux accusations ; si, dans les fonctions les plus basses, nous reconnaissons sincèrement qu'elles sont encore au-dessus de notre mérite ; enfin si nous nous réjouissons des mépris. Un chrétien ne peut donner une marque plus évidente d'orgueil et d'incapacité, que de se croire capable de quelque chose : c'est faire une grande injure à l'esprit de Dieu, que de s'élever soi-même, ou de donner par vanité dans l'ostentation. Il vaudrait mieux demander que le feu du ciel tombât sur nous, que de nous rendre coupables de ce vice. Je voudrais, disait aux filles de son zèle, l'illustre Chantal, pouvoir graver cette maxime avec mon sang ; je consentirais que mes lèvres fussent percées d'un fer rouge, à condition qu'il n'échappât point aux personnes religieuses, un seul mot contraire à l'humilité.

Quelle révolution touchante elle opère ! Ne s'estimer rien, ne prétendre à rien, ne se juger propre à rien, croire qu'on est au-dessous de tout le monde ; être satisfait que les distinctions soient pour les autres, et les rebuts pour nous ; prendre plaisir aux mécomptes qui se trouvent dans les jugements de nos chefs ; cacher ses vertus, ses bonnes

œuvres sans affectation et sans gêne : qu'une  
 noble conduite est aimable ! C'est au pied du  
 Crucifix que s'acquiert cette vertu, que les  
 philosophes n'ont jamais connue. Ils ont  
 méprisé les dignités, les richesses ; ils ont  
 souffert, avec quelque patience, les traverses  
 de la vie ; ils ont quelquefois aimé et soulagé  
 leurs semblables ; mais nul d'entre eux ne  
 fut humble : il n'appartenait qu'à Jésus-  
 Christ de nous faire connaître cette admi-  
 rable qualité. Cher Dosithée, se connaître  
 soi-même, être content que les autres dé-  
 couvrent nos défauts, ne point les excuser,  
 ne voir dans nos semblables que des vertus,  
 ou, quand on ne peut se dissimuler leurs  
 fautes, se croire capable d'en commettre  
 de plus grandes : voilà les fruits de l'humili-  
 tité ! Qui la possède est honnête et préve-  
 nant, parle peu, se recueille aisément,  
 s'édifie de tous les bons livres, de tous les  
 sermons ; n'est ni curieux, ni critique ; et  
 nouveau Paul, est toujours prêt à servir les  
 autres, et à souffrir pour les autres.

*Qu'est-ce que l'humilité ?*

J'ai cité les actes principaux par lesquels  
 l'humilité se peint à nos regards, mais  
 qu'est-ce que l'humilité dans le sens rigou-  
 reux qu'il convient d'attacher à ce mot ? Si  
 c'est se réduire toujours au-dessous de ce



qu'on est réellement, comment des pécheurs qui ne sauraient descendre plus ! pratiqueraient-ils cette vertu ? Mais si par un s'humilier, on entend ce qu'en effet on doit entendre toujours, se faire justice à soi-même, personne n'y aura plus de droits que les âmes coupables. Eclairés par l'expérience de tant de mauvais jours écoulés sous l'odieux empire des passions, songeons que nous sommes des criminels ; et dès-lors nous confesserons que jamais on ne nous humilie autant que nous devrions être humiliés ; c'est-à-dire, qu'on ne nous rend jamais toute entière la justice qui nous est due. Hélas ! si l'on nous traitait selon la mesure de nos œuvres, je ne sais, mon ami, jusqu'où l'on nous réduirait. Dirai-je que toutes les créatures, s'unissant contre nous, deviendraient autant de ministres de Dieu, pour venger sa querelle en nous exterminant ? Après cet aveu, que, pour moi du moins, je crois commandé par ma conscience, comment ne pas s'étonner du langage de ces chrétiens qui vous disent d'un ton hypocrite, dans les persécutions qu'ils endurent : Ce qui me désole le plus, ce n'est pas le mal qu'on me fait, mais c'est que Dieu s'y trouve offensé. Epanchement téméraire et bien mal entendu, dicté souvent par la vanité, le mensonge ! J'oserais presque répondre : Un criminel, persuadé de

son crime ; s'est-il jamais imaginé que son bourreau fit un péché, en exécutant la sentence rigoureuse que son juge a prononcée contre lui ?

A peine ai-je entr'ouvert ce trésor que j'offre à votre noble émulation ; et je n'ai point défini la vertu que je préconise : eh ! le pourrais-je ? Un illustre solitaire, le digne successeur des Paul, des Antoine et des Hilarion, a dit, il y a bien des siècles : « Nulle parole n'est capable d'exprimer toutes ses qualités éminentes ; la seule inscription, placée sur l'édifice qui la contient et qu'elle enrichit, est incompréhensible ; ceux qui se sont efforcés d'en pénétrer le mystère, et d'expliquer ensuite ce qu'ils s'étaient flatté d'y comprendre, se sont trouvés engagés dans une recherche comme infinie. Cette inscription divine n'a que deux mots : *L'humilité sainte*. J'avais invité, continue l'homme de la droite du Seigneur, les sages conduits par l'Esprit saint à entrer avec nous dans cet examen spirituel, à former comme un conseil sacré, et à y apporter les tables de la science céleste, que Dieu même a gravées dans leurs cœurs. Nous étant assemblés, nous avons, dans un parfait accord, discoursu sur le sens et sur la vertu de cette inscription vénérable : l'un disait que l'humilité est un oubli continuel de nos bonnes actions ; l'autre, qu'elle consiste à s'estimer le dernier

de tous les hommes , le premier de tous les pécheurs ; celui-ci , que l'humilité est une lumière qui fait connaître à notre ame quelle est sa faiblesse et son impuissance ; celui-là , qu'elle nous détermine à prévenir nos frères par la modération de notre esprit , alors qu'ils sont prêts à s'irriter contre nous , et à nous mettre en avant , pour étouffer toute contestation dès sa naissance. Un de ces vrais philosophes soutenait que l'humilité est une reconnaissance de la grâce de Dieu , et de sa miséricorde envers les hommes. Un autre avançait qu'elle est le sentiment d'un cœur touché de repentir , et , tout à la fois , de renoncement à sa volonté propre. Ayant ainsi recueilli tous les suffrages , les ayant pesés et considérés en moi-même avec une sévère attention , il ne fut pas en mon pouvoir de saisir la force et l'étendue de cette vertu modeste et cachée : moi , le moindre de tous les amis du Seigneur , que pouvais-je faire , sinon ramasser , pour ainsi dire , les parcelles qui tombaient de la table de ces pères , de ces hommes si éclairés ? Alors pour définir cette vertu , je prétendis après les autres , que l'humilité est une grâce de l'ame qui ne se peut définir , et qui n'est comprise que par ceux à qui leur propre expérience l'a fait connaître ; que c'est un trésor ineffable , un don du ciel , l'un des noms de Dieu même , puisqu'il dit dans

***l'évangile : Apprenez de moi que je suis humble. »***

Ne craignons point, cher ami, d'épuiser un si beau sujet ; et disons en résumant les pensées de tous les sages dont nous venons d'entendre les paroles, que l'humilité est un sentiment né dans le chrétien de la connaissance de sa misère, un sentiment de notre iniquité, qui nous tient renfermés dans nous-mêmes et dans la vue de notre faiblesse, qui nous porte à nous ravaler autant que nous le pouvons, à croire que toutes les humiliations nous sont dues. Pour mieux pénétrer aussi dans le sanctuaire de l'humilité, rapprochons-la des autres vertus qui embellissent l'ame du chrétien. La charité et l'humilité sont deux fidèles et saintes compagnes ; l'une nous élève vers le ciel, et l'autre nous soutient si parfaitement dans notre élévation, qu'elle nous empêche de tomber. La contrition qui procède d'un cœur pénétré de regrets par le souvenir de ses péchés, la connaissance de soi-même et l'humilité sont trois choses différentes. La contrition est un vif repentir qui suit notre chute. Celui qui tombe se brise ; et lorsque ensuite il se livre à la prière, il le fait avec une humble défiance de lui-même, et avec une confiance louable dans la miséricorde divine. Le fils pénitent s'appuie sur l'espérance pour soutenir son ame qui est presque entièrement

abattue, et pour chasser le désespoir qui, semblable à un animal furieux, menace de le dévorer. La connaissance de soi-même est une lumière qui nous découvre l'état véritable de notre ame ; c'est un souvenir continu de nos moindres fautes. L'humilité est une science toute sainte dont Jésus-Christ est le maître, et qu'il n'enseigne qu'aux êtres fortunés que lui-même en a rendus dignes : elle est cachée dans le plus profond des cœurs, et toute l'éloquence des hommes n'en peut exprimer la vertu secrète, impénétrable. Celui qui dit avoir goûté avec plénitude l'odeur des parfums si précieux de l'humilité, et qui ne laisse pas d'être ému d'une légère complaisance pour les éloges qu'on lui décerne, ou qui s'y arrête un peu pour examiner si ces louanges sont véritables ou fondées, celui-là sans doute est deux fois dans l'erreur, s'il ne reconnaît pas qu'il est trompé. Cher Dosithée, un vertueux personnage disait à Dieu, dans le vif sentiment de sa bassesse : « Ne me donnez point » de gloire, ô mon Dieu ! donnez-en seulement à votre nom. » Il savait qu'il est bien difficile que notre nature, faible comme elle est, puisse recevoir quelques louanges, sans recevoir en même temps quelques blessures. Que David était sage quand il adressait ces paroles à son divin maître ! Oui, c'est de vous, Seigneur, que

je dois attendre toute ma gloire ; dans l'assemblée générale de vos élus : car je ne puis en recevoir dans le temps de cette vie, sans encourir le danger de me perdre.

Je me suis efforcé , mon ami, de vous offrir une idée juste de la vertu que vous désirez acquérir ; méditez mes réflexions et communiquez-moi les vôtres. Ecrivez-moi toujours dans la sincérité de votre cœur ; qu'il s'épanche en toute liberté ; vous avez acquis sur le mien des droits que Dorothée se fera un bonheur de reconnaître jusqu'au dernier jour de sa vie. Adieu.

### TROISIÈME LETTRE.

*Dosithée à Dorothée.*

DOROTHÉE , je vous écrirai comme je vous ai toujours parlé : vous lirez dans mon cœur. Jamais je ne cesserai de bénir en vous le plus indulgent des amis , et le meilleur des pères. Il me sera doux de retrouver vos anciens conseils : du même sein qui nourrit mon enfance du lait de la parole divine, vont couler ces torrents de sagesse qui rafraîchiront mon ame. Vos dernières paroles ont fait naître en moi des réflexions que je vous soumetts , résolu de les écarter ou de les

adopter d'après le jugement que vous en porterez.

Déjà vous avez su m'inspirer un sincère désir de posséder la vertu dont vous me retracez le mérite : je reconnais le bonheur que l'on doit goûter dans cette douce jouissance ; mais hélas , quand je m'efforce ensuite de prendre les moyens d'arriver à l'humilité, je me sens arrêté, découragé dès les premiers pas. Vous m'avez dit, et d'autres sages me l'ont répété, qu'il y a beaucoup de fausses humilités, qu'il n'en est qu'une véritable ; où la trouver, et comment la discerner ? On ajoute qu'elle agit dans l'âme qu'elle gouverne, de manière à rendre évidente sa bénigne influence : comment reconnaitrai-je son action et ne prendrai-je point le change ? O mon digne ami, quelles sont ces nuances délicates, où peut-on la pratiquer, comment saisir et graduer les différents degrés par lesquels on parvient à la faire régner en soi ? J'avouerai tout à celui qui, si heureusement pour moi, lit dans ma conscience. Telle est ma honteuse ignorance que je vais jusqu'à craindre que cette qualité qui vous charme, comme le plus bel ornement du chrétien, ne nous entraîne insensiblement dans une monstrueuse ingratitude : pour devenir vraiment humble, ne faudra-t-il point que je me dissimule les grâces dont le Seigneur me

comblerait, les consolants progrès que je ferais dans son service? De là peut-être encore naîtra dans votre fils une molle et lâche indolence : je cesserai d'être courageux dans l'accomplissement de mes devoirs, par cette raison même qu'une noble fidélité m'exposerait aux tentations, aux assauts répétés du démon de l'orgueil, de ce démon jaloux (en m'élevant à mes propres yeux) de me faire perdre la vertu dont la conquête m'aurait tant coûté. Cher Dorothée, je me fais honte à moi-même; cette sorte d'incertitude me désole. Eh quoi! n'aurais-je mis la gloire du monde à sa juste valeur que pour m'égarer ensuite, et perdre peu-à-peu tout trait de ressemblance avec l'humble et généreux tuteur de mes jeunes années! Il n'en sera pas ainsi : parlez, soyez pour moi un second Raphaël; je mettrai tout en œuvre pour être à votre égard un second Tobie. Adieu.

---

#### QUATRIÈME LETTRE.

*Dorothée à Dosithée.*

#### DEGRÉS DE L'HUMILITÉ.

VOTRE candeur me plaît, mon cher fils; elle m'est un doux témoignage de la constance de vos sentiments, et de l'aimable



**confiance avec laquelle vous m'ouvrez votre**  
**âme toute entière! agissez toujours de la**  
**sorte, et vous recueillerez des fruits inesti-**  
**mables de ces fréquents épanchements dans le**  
**sein de l'amitié. Qu'elle est à plaindre la**  
**jeunesse, quand elle se dérobe aux tendres**  
**avis de l'instituteur qui n'ambitionne le titre**  
**de confident que pour être utile, que pour**  
**faire un bien plus sensible, que pour rendre**  
**le vice plus odieux, que pour donner à la**  
**vertu sa ravissante parure! Oh! je suis bien**  
**éloigné de trouver étranges et vos questions**  
**modestes, et vos innocentes inquiétudes : je**  
**n'y vois que le résultat naturel de la manière**  
**de voir et de sentir de la plupart des hom-**  
**mes. Mon bien-aimé disciple ne l'adopte**  
**pas; mais leur langage séduisant et trom-**  
**peur retentit si souvent à ses oreilles; il en-**  
**tend les sages de la terre délirer avec tant**  
**d'assurance, et déprécier si hautement la**  
**vertu d'humilité, qu'il s'élève en son esprit**  
**un trouble secret dont il n'est plus le maître.**  
**Hélas! quel malheur, si ce trouble me de-**  
**meurait inconnu, si le médecin qui chérit**  
**tendrement son malade, ignorait la nature**  
**et les crises de la maladie! Soyez donc mille**  
**fois béni, Dosithée, pour la franchise avec**  
**laquelle vous vous énoncez; je vous en aime-**  
**rais mieux, si mon attachement, qui naquit**  
**avec vous, pouvait s'accroître. En ne me**  
**dissimulant rien de vos pensées, de vos**

craintes, vous créez en quelque sorte ma félicité; vous me procurez les moyens de couronner mon ouvrage, de garantir des vents empoisonnés des passions, la plante chérie que j'arrosai de mes sueurs. Je vais maintenant suivre l'ordre de vos demandes; et, en passant de l'une à l'autre, je ferai tout pour dissiper le nuage qui vous a; un moment, empêché de sentir le prix et de goûter les charmes de la vertu dont vous serez bientôt le partisan fidèle.

*Comment reconnaître la vraie humilité?*

Dans la longue étude que j'en ai faite, d'abord pour moi-même, ensuite pour les autres, j'ai commencé par me dire : Il peut y avoir bien des espèces de vaine et fausse humilité; la persuasion où je suis d'être rempli de mille imperfections sera, dans un temps l'heureux fruit d'une sincère humilité, et dans un autre une forte tentation. L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'agite point l'ame; quoique l'on se confesse un grand pécheur, que l'on reconnaisse évidemment mériter les peines éternelles, que l'on n'ose presque implorer la miséricorde divine, si cette humilité est véritable, la peine est accompagnée de tant de douceur et de paix, que l'on serait fâché de ne la pas ressentir. Non-seulement elle n'inquiète et

ne trouble pas l'ame, mais au contraire, elle lui donne une plus grande liberté, une confiance plus parfaite, et la rend plus capable de servir le Seigneur. De là je conclusais qu'il fallait d'abord se garantir de certaines humilités accompagnées d'inquiétudes, que le démon nous insinue : elles causent à l'ame une peine qui la presse, la tourmente, et lui est infiniment difficile à supporter. Le démon veut ainsi nous persuader que nous sommes humbles, et nous faire perdre en même temps l'idée que nous avons de la bonté de Dieu. J'ai résolu que, lorsque mon ame serait dans cet état, je détournerais promptement ma pensée des considérations de ma misère, pour la porter sur celle de l'amour miséricordieux du Père céleste envers moi.

*Marche de l'humilité dans nos ames.*

Un second fruit que j'ai cru retirer de mes premières considérations, a été de m'appliquer à la connaissance de mon néant, pour observer la marche de l'humilité dans nos ames. Où pouvais-je mieux et plus sûrement puiser cette science salutaire, que dans nos saints livres? Là, j'ai trouvé désignés, par l'historien sacré, les trois premiers pas de l'humilité, c'est-à-dire, les trois degrés qui font descendre le chrétien dans l'abîme de son indigence. Le premier me semblait être

celui de l'enfance chrétienne ; par lequel on devient simple, indifférent ; sans raisonnement et sans vue : 1 « Si vous ne devenez » comme de petits enfants, vous n'entrerez » point dans le royaume des cieus. » J'ai cru voir le second degré exprimé par ces mots 2 : « Je suis devenu comme une bête de charge » en votre présence. » Effectivement, lorsqu'une ame entre dans un état de stupidité, et cependant de souffrances, elle ressemble alors aux êtres privés de raison, et destinés aux coups. Enfin, le dernier degré réduit tout à rien 3.

Ma substance est comme un néant devant « vous. » Cher Dosithée, que ce néant est admirable ! Pour en donner l'amour au pécheur, n'est-ce pas assez de lui dire que c'est du néant que Dieu a tout fait ? Il est vrai que de soi-même le néant ne se meut pas ; mais aussi il ne résiste point ; et de même qu'avant ce monde, Dieu ne faisant rien sur le néant, le néant demeurerait tel ; aussi, dès que Dieu en a voulu faire quelque chose, il n'y a rien

1 Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum Cœlorum. *Math.* 18, v. 3.

2 Ut jumentum factus sum apud te. *Ps.* 72, v. 22. Ego in flagella paratus sum. *Ps.* 37, v. 18.

3 Substantia mea tanquam nihilum ante te, *Ps.* 38, v. 6.

qu'il n'ait fait du néant. Oh ! qu'une ame en cet état est propre aux opérations divines !

*Où peut-on pratiquer l'humilité ?*

Ce serait peu de désigner la marche de l'humilité, si je ne cherchais encore à l'affermir de la manière la plus solide ; pour la rendre telle, où la placerons-nous ? Dans les déserts ? là, sans doute, elle a régné dans les cœurs des Elie, des Elisée, des Paul, des Antoine, comme elle règne dans l'ame des héritiers de leurs vertus ; mais ne peut-elle avoir d'autre séjour ? Comme on ne se cache jamais mieux qu'au sein des grandes villes, c'est au milieu du monde que se trouve la plus ferme humilité : là, elle vit dans l'oubli ; elle reçoit également les injures et les louanges. Ceux qui, se dérochant au monde, se retirent dans les solitudes, ne réussissent pas toujours à se faire oublier ; au contraire, parmi les chrétiens, cette action héroïque excite une admiration si vive, qu'on va quelquefois chercher ces pieux solitaires, qu'on pense à eux, qu'on en parle et que l'on s'en occupe. Mais celui qui, dans le sein du monde, se bâtit une retraite intérieure, peut être plus réellement caché ; on ne le voit pas, on ne songe pas seulement à lui : heureux inconnu ; il est enseveli dans un parfait oubli.

*Diverses nuances de l'humilité.*

**Cher Dosithée, la société des bons serviteurs de Dieu présente deux sortes de personnages : les uns marchent toujours dans les belles voies de l'innocence ; les autres, après s'être égarés, retrouvent la vraie route, et doublent la marche pour réparer, autant qu'il est en eux, le temps perdu. L'humilité ne saurait être la même dans les uns et dans les autres. Chez les premiers, elle est cette riche et bienheureuse qualité que Dieu donne aux âmes parfaites, don ineffable de la grâce divine : chez les seconds, elle se fait reconnaître par le courage à endurer les mépris et les humiliations. Elle ne peut exister chez eux sans ce caractère. L'infortuné Saül, après avoir confessé au prophète Samuel qu'il avait péché contre Dieu, lui demanda aussitôt qu'il lui rendit honneur. Hélas ! il est aisé de remarquer ici que la pénitence est fautive, puisque le pécheur désire encore d'être honoré : s'il se repentait sincèrement de ses désordres, il préférerait l'humiliation et le mépris à de vains hommages. Ce n'est pas le respect ou la gloire qui doit suivre l'aveu du péché, mais l'abaissement et le déshonneur ; que sert-il d'accuser ses torts, si l'affliction de la pénitence ne succède à la confession ! Combien il est es-**

sentiel de discerner cette humilité des vrais pénitents, de la condamnation que le remords de ceux qui pèchent encore leur fait prononcer contre eux-mêmes ! On voit par la conduite de ces infortunés, que les anciennes habitudes exercent souvent une sorte de tyrannie sur ceux qui pleurent des iniquités qu'ils renouvellent. Quelle erreur ne serait-ce pas d'appeler humilité cet arrêt de la conscience, et cet aveu de ses crimes, quoiqu'on le fasse avec larmes, lorsqu'on continue à se rendre coupable des mêmes excès. Le vrai remède aux péchés est de cesser d'en commettre ; et celui qui, privé de la grâce par l'abandon à des voluptés illégitimes, veut donner des marques certaines de sa guérison, doit affliger son corps par les austérités de la pénitence ; le réduire en servitude, et s'abstenir de ces plaisirs sensuels qui furent la cause de sa ruine.

*Il n'y a d'humilité que dans les vrais fidèles.*

Cette dernière considération m'a bientôt amené à la conviction parfaite, que l'humilité n'est propre qu'aux enfants de la vérité ; et encore, parmi eux, uniquement aux personnes qui mènent une vie pure et sainte. Il me semble qu'il est aussi impossible qu'elle se trouve jamais dans un ennemi de la vérité, dans le cœur de ces frères égarés que nous

**chérissons en pleurant sur eux, qu'il est impossible que la flamme sorte de la neige : l'orgueil étant la source de toutes les erreurs soutenues avec opiniâtreté, l'humilité ne peut être le partage que du noble défenseur du vrai, aussi bien que la charité ; la première de ces belles vertus est la compagne et la garde de l'autre. Les préceptes de l'admirable sagesse nous font un devoir de l'humilité. Soumettez-vous sans réserve au Dieu du calvaire. Pour atteindre à la vérité, nous ne pouvons prendre d'autre route que celle que nous a tracée ce Dieu bon, qui a le sentiment de toute notre faiblesse ; or, le premier chemin qui conduit à la vérité, c'est l'humilité ; le second, c'est l'humilité ; le troisième, c'est l'humilité. Tous les préceptes qui ne tendent pas à nous guider par cette voie sont inutiles ; car l'orgueil ravit de nos mains toutes nos bonnes œuvres, si l'humilité ne les prévient, ne les accompagne et ne les suit : si d'abord, elle ne se présente à nous pour purifier notre intention ; si ensuite elle ne s'unit à nous pour attaquer notre cœur, et si, après, elle n'agit sur nous pour réprimer notre vanité. Ainsi, cher fils, puisque l'humilité est la plus sainte effusion de l'esprit de Dieu dans l'ame des vrais chrétiens, et que l'esprit de Dieu n'est que dans l'Eglise ( corps mystique de Jésus-Christ qui s'alimente de l'esprit du divin maître ), je ne**



dois pas m'étonner que l'humilité ne se trouve que dans l'Eglise, et encore, dans les membres les plus purs de cette tendre mère.

*Degrés qui conduisent à la parfaite humilité.*

Dosithée, les notions que nous communiquent les vrais maîtres de la vie spirituelle, doivent être pesées, méditées avec le plus grand soin : ils nous ont enseigné au-delà de leurs paroles ; chacune d'elles, en retentissant dans le cœur docile, l'a purifié, enflammé des plus saints désirs. Alors ce cœur heureux a commencé un secret entretien avec le meilleur des amis, avec l'ineffable auteur de toute sagesse. Du sein de ce bon maître ont découlé, comme une rosée bien-faisante, comme l'eau de la vie, ces conseils salutaires : — Tu parles de devenir humble, mon fils, marche avec mesure, sois discret et prudent. Il y a trois degrés pour atteindre à la cime de cette montagne mystérieuse où l'on cueille les roses de l'amour, le lis de la pureté, les parfums de la piété chrétienne. Voici le premier pas : soumets-toi si parfaitement aux saintes volontés de Dieu, que tu sois prêt à mourir plutôt que de l'offenser. S'il s'agissait de violer un seul de ses commandements, par exemple de dérober l'honneur du prochain, de lui causer un mal

notable ; de commettre un abus sacrilège des sacrements, tu devrais préférer de perdre tous les biens du monde, de renoncer à toutes les grandeurs, de te priver de tous les plaisirs, de déchirer ton corps, de te rouler, en nouveau Benoit, dans les épines, de souffrir même la mort la plus cruelle, plutôt que de manquer à la fidélité que tu dois au Seigneur. Ces dispositions ne suffisent pas ; elles doivent t'inspirer une plus noble résolution, celle de t'armer d'un si généreux dévouement pour ton créateur, que tu sois résolu de mourir plutôt que de lui déplaire en chose légère, avec délibération : comme de faire un mensonge officieux, de laisser échapper une parole indiscrete, de te livrer à quelques railleries. Il est si naturel qu'un fils tendre ne donne jamais le moindre déplaisir au meilleur des pères, qu'il ne s'écarte en rien du respect dont il lui doit un tribut continuel. Le plus petit degré de gloire procurée à Dieu vaut infiniment mieux que la vie, et que tous les biens du monde : cette gloire est notre fin, la fin est toujours préférable aux moyens. Or, en quoi consiste pour nous la gloire que nous devons rendre au Seigneur, sinon en ce que la créature se soumette à sa volonté, et s'efforce de lui être agréable ? Ainsi, quelle profonde aversion elle doit avoir pour le péché véniel, péché qui déplaît au souverain Maître, et qui.

**est contraire à son honneur ! Ce second degré, mon fils, t'élève sans doute plus que le premier ; il te donne de plus doux rapports. Il ouvre pour toi un commerce délicieux avec ton divin maître ; mais ne ralentis pas ta marche, tes efforts doivent tendre plus loin. Un troisième degré pour parvenir à la perfection de l'humilité, c'est d'éloigner ton cœur de ce que le monde estime, de ce que tu pourrais naturellement aimer ; ainsi tu préféreras le mépris, l'humiliation, la pauvreté, l'indépendance de toutes les vaines jouissances de la terre ; et tu agiras ainsi dans l'intention de devenir semblable à Jésus-Christ. Si son adorable providence te place dans un poste honorable, dans un état qui contente plus la nature, tu conserveras en ton ame une pente secrète vers la croix du Sauveur : quand il te sera libre de choisir, ou que tu douteras de la volonté de Dieu, tu t'avanceras de ce côté ; c'est ton centre, hors duquel tu ne seras jamais dans une assiette tranquille et assurée. Parvenu à ce troisième degré, quel magnifique spectacle tu présenterais au ciel et à la terre ; combien tu réjouirais les anges et les élus, en retraçant dans sa perfection, la vertu qui fit leur bonheur et leur gloire ! N'être rien et ne s'estimer rien ; être peu de chose et s'estimer peu de chose ; être méprisable et se mépriser en effet soi-même, c'est l'indispensable devoir**

de l'humilité; mais être grand et s'étudier à devenir petit; être distingué aux yeux du Très-Haut, et n'être qu'un sujet vil à ses propres yeux; être tout ce que l'on peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes, et dans la sienne propre se rabaisser au-dessous de tous les hommes, c'est la grâce, c'est la perfection de l'humilité, et ce que saint Bernard admirait plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere et contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipsis mirabilius judico*. Voilà précisément l'état où nous élève ce troisième triomphe que nous remportons sur nous-mêmes, et le brillant tableau que nous ont laissé de leur vie les amis couronnés du Seigneur.

*L'humilité interdit-elle la vue des grâces reçues?*

En réfléchissant sur la marche et les divers caractères de l'humilité, je me suis vu dans un extrême embarras. Les délicieuses conversations que j'eus autrefois avec les guides vertueux de ma jeunesse, ont été pour moi l'encouragement le plus vif à la vertu. Le souvenir que j'en ai conservé me rappelle les grâces dont le Seigneur a comblé l'aurore de ma vie. En méditant les moyens de devenir humble, je me suis imaginé que ce serait une vanité bien coupable de convenir à mes propres yeux de ces faveurs si touchantes;

mais un examen approfondi m'a ramené à des idées plus consolantes pour le cœur qui sent l'aimable devoir de la reconnaissance : je n'ai pas trouvé de vice caché, mais une pure et innocente jouissance dans ces idées nouvelles. Eh quoi ! me suis-je dit, pour conserver en paix les trésors de ma mémoire, ne dois-je pas reconnaître que ces dons célestes qui ont honoré le berceau et l'adolescence de ma vie, je les ai reçus de la seule libéralité de mon Dieu, sans que je les aie mérités, et que je ne saurais lui en adresser de trop vives et de trop fréquentes actions de grâces ? Comment pourrais-je m'animer à aimer de plus en plus le bienfaiteur ineffable, si j'ignorais la somme de mes obligations envers lui, si je méconnaissais les traits multipliés de sa bonté pour moi ? Qui peut douter que, plus nous connaissons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes, et riches par la munificence dont il plait à Dieu d'user envers nous, plus nous nous pénétrons d'une solide humilité ? Si je m'obstinais au contraire à méconnaître ce que l'amour de mon divin maître a fait pour mon salut, à quels excès cette obstination ne m'entraînerait-elle pas ? elle me jetterait dans un découragement funeste, après m'avoir persuadé que je suis, tout à la fois, indigne et incapable de recevoir de grandes faveurs de Dieu.

Ce doux retour sur le passé m'ouvrirait, cher Dosithée, et doit vous ouvrir également à vous-même, une aimable perspective. Je me disais : Quand le rémunérateur suprême daignera payer mes faibles efforts par de nouvelles faveurs, je dois appréhender sans doute qu'elles ne me deviennent, par ma disposition secrète, un sujet de vanité; mais pourquoi ne pas espérer que le Dieu infini dans sa bonté, dans son amour, ajoutera à ces nouvelles grâces, celle de me donner la force de résister aux artifices du démon. Afin de préparer ces nouveaux bienfaits, je me propose d'agir avec tant de sincérité, que mon seul désir sera de plaire à Dieu, et jamais aux hommes. Pourrait-on me contester que, plus je conserve religieusement la mémoire d'un procédé généreux de la part d'un de mes semblables, plus je me sens d'affection pour sa personne? d'ailleurs il ne m'est pas seulement permis, il m'est encore bien salutaire de me représenter que je suis comme infiniment redevable à mon Dieu, qui m'a tiré du néant; qu'après m'avoir donné la vie, il me la conserve; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacune de ses créatures; qu'il a bravé toutes les horreurs de la mort; qu'avant que nous fussions nés, il était résolu de les souffrir. Comment me serait-il interdit d'ajouter à cette première image un souvenir non moins

doux, non moins propre à exciter dans mon cœur le sentiment d'une aimable reconnaissance? Serais-je coupable de dire, en me jetant amoureusement dans les bras de mon céleste ami, de mon divin bienfaiteur : Oh ! merveilleuse révolution que je dois à ta bonté sans bornes, ô mon souverain Maître ! autrefois je consumais mon temps dans des jouissances vaines et périssables ; aujourd'hui, centre de toutes mes affections, objet sacré de toutes mes espérances, tu m'accordes la grâce de ne trouver de plaisir qu'à penser à toi, qu'à parler de toi : cette grâce est si féconde, si abondante, que je ne saurais me souvenir de l'avoir reçue, et de la posséder, sans me sentir comme entraîné par une sainte violence, à brûler d'amour pour mon Dieu.

*Combien l'humilité rend généreux.*

Loin que ces dernières réflexions me parussent propres à enfler mon ame d'une présomption vaine et coupable, j'y ai puisé, mon fils, une juste défiance, une délicate précaution dans le choix des objets qui dépendent de ma volonté propre : j'ai pensé que je deviendrais humble, selon la belle notion que l'on m'avait offerte de cette vertu, si j'avais le courage de choisir toujours, entre deux occasions de servir également

**mon Dieu , celle où je reconnâtrai qu'il y a plus d'abaissement et de mépris, afin de mieux imiter mon adorable Sauveur, qui, par amour pour nous, a voulu se soumettre à mille opprobres. N'est-il pas évident que, dans les emplois obscurs, il se mêle moins d'intérêt propre que dans les fonctions éclatantes? On y trouve moins d'occasions de s'y rechercher soi-même, on y est moins exposé aux tentations de la vaine gloire. Dans les occupations ignobles en apparence, on exerce tout à la fois, la charité et l'humilité; celle-ci surtout, puisque le silence, l'oubli, la pauvreté volontaire forment son domaine. Dans les places élevées, la pratique de la charité est moins difficile, mais l'humilité court de grands dangers : cela sans doute devait suffire, non-seulement pour nous empêcher de les désirer, mais aussi pour nous obliger à les craindre. Oh ! que je plains le sort de mon Dosithée, pour la destinée brillante qui s'ouvre devant lui ! Combien, à mon avis, il serait heureux, s'il lui était permis d'échanger les livrées de la pompe humaine, et l'épée du guerrier, contre les habits pauvres et la houlette du jeune David ! Quelles que soient les vues de cette Providence adorable, dont je bénis d'avance les dispositions à votre égard, si le ciel prolonge votre carrière, si vous n'avez pas le bonheur de mourir à l'âge de Jonathas, je veux vous**



mettre en garde contre tous les ennemis qui assiègeront votre ame. C'est donc en votre nom, mon cher fils, que je veux exprimer cette résolution généreuse : Je serai toujours méprisable à mes yeux, parce que je travaillerai sans cesse à la connaissance de moi-même, principe et fondement de l'humilité. Comment savoir ce qu'on doit penser précisément de quelqu'un, si on ne le connaît pas ? Je me connaîtrai donc d'abord, et puis je réglerai, d'après cette connaissance, l'opinion que je dois avoir de moi. Quand j'aurai achevé cette étude de mes qualités et de mon caractère, je pourrai me dire : Tiens-toi maintenant pour ce que tu es dans la vérité, on te le permet : tu seras nécessairement humble, dès que tu te connais ; puisque tu te vois si peu de chose. Le superbe se ment à lui-même, en désirant d'être estimé au-dessus de sa valeur : si ton Sauveur a tant d'amour pour l'humilité, c'est qu'il aime la vérité sur toutes choses. L'humilité est vérité ; l'orgueil et la présomption, mensonge et fourberie. La victime de ces vices honteux n'est pas ce qu'elle croit être, ni ce qu'elle veut que les autres pensent d'elle. Mon cœur, si tu veux marcher dans la vérité et dans l'humilité, reste à ta place, ce n'est pas te demander beaucoup. Quelle folie de se croire autre que l'on est en effet ! Quelle étrange et funeste erreur on nourrirait en soi !

Mais j'ai dit ; mon fils ; que le chrétien humble est généreux ; et ce sentiment il le manifeste dans la manière dont il envisage les défauts d'autrui : quand il voit son prochain coupable d'une action manifestement condamnable, il tâche d'excuser son frère autant qu'il est possible : « Excusez l'intention, dit *saint Bernard*, si vous ne pouvez excuser l'action ; croyez que c'est ignorance, que c'est surprise, que c'est faiblesse, ou l'effet d'un premier mouvement dont on n'a pas été le maître.... la faute est-elle si évidemment mauvaise, qu'on ne la puisse excuser ; croyez alors qu'il faut que la tentation ait été bien violente ; et l'occasion bien pressante ; et dites en vous-même : si j'avais été attaqué d'une pareille tentation, et si Dieu avait permis que le démon eût eu sur moi le même pouvoir, que ne me serait-il point arrivé ? » Jamais il ne méprise personne ; quelques défauts qu'il voie dans les autres, jamais il ne se préfère à eux, encore qu'il se croie exempt des mêmes défauts ; il se souvient de ce que dit *saint Grégoire* : « Que celui en qui on voit des imperfections, peut être néanmoins parfait avec tout cela ; et que nous pouvons aussi être fort imparfaits ; quoique nous n'ayons pas les mêmes défauts. »

Mon cher Dosithée, je me flatte d'avoir

satisfait à vos demandes, d'avoir ainsi dissipé vos inquiétudes. Mais je m'attends que de nouveaux embarras vous seront suscités par l'esprit du mensonge : il s'efforcera de vous insinuer que l'humilité, telle que je vous l'ai dépeinte, est bonne tout au plus pour les déserts : mais qu'elle est un grand ridicule, et dans les rangs distingués de la société, et dans les diverses conditions de la vie commune, et surtout dans l'état militaire. Cher ami, ne me dissimulez rien, et de vos propres idées, et de celles qu'un monde brillant et frivole voudrait vous suggérer : je ne vous rebuterai point; et quoique bien résolu de ne vous sacrifier jamais les droits de la vérité, du moins je ferai tout pour vous la rendre aimable. Adieu, mon fils.

---

## CINQUIÈME LETTRE.

*Dosithée à Dorothee.*

VÉNÉRABLE ami, je tromperais le plus indulgent des maîtres et le meilleur des pères, si je n'avouais pas ingénument la frayeur que j'ai d'abord éprouvée en lisant vos conseils. Une première lecture m'offrait dans l'étude de votre vertu favorite, comme un

mont escarpé, comme un rocher inaccessible : cependant j'ai trouvé vos idées belles ; grandes et dignes de l'homme de Dieu, dont le cœur est embrasé d'un feu divin. Une seconde lecture a commencé à me raccommo-der avec moi-même, en me rapprochant de mon tendre guide, en me faisant mieux goûter son excellente doctrine, en me faisant convenir aux yeux de ma conscience ; de l'extrême importance de vos principes et des salutaires conséquences que l'on en doit naturellement tirer. Mais je ne me sens pas convaincu, des nuages s'élèvent dans mon imagination troublée : j'ai peine à saisir, si je puis parler ainsi, la physionomie, le maintien, les formes de l'humilité, sur le théâtre du monde. Là, je la vois hors de sa sphère, l'air pur du désert me semble devoir être son unique séjour ; comment supposer que le citoyen occupé, soit à la défense de la patrie, soit à l'exécution des lois, soit à l'administration des deniers de l'état, livré même uniquement aux soins de sa fortune personnelle, de celle de sa famille, puisse jamais devenir véritablement humble ? En s'abaissant il se rend méprisable ; en ne s'excusant pas, il offense l'amour que l'on se doit à soi-même ; en manquant à se justifier, il blesse les droits de la justice ; en se cachant, il se rend inutile. Doro-thée, qu'opposer à ces objections qui semblent si raison-

nables, comment les détruire, ou, si elles demeurent insolubles, comment oser soutenir, du moins pour la plus grande partie de la société, la nécessité d'une vertu qui rend si capricieux, si bizarre. Ne vous irritez pas de mes paroles, elles ne sont pas sorties de mon cœur; je les ai malgré moi recueillies sur les lèvres de personnages que les bienséances, et peut-être même les devoirs de mon état, m'obligent d'écouter tous les jours. Aimable tuteur de mes premiers ans, venez encore à mon aide, fortifiez-moi dans la voie sûre où vous m'avez introduit, daignez me prouver contre les vaines assertions des faux amis qui m'entourent, que partout le chrétien humble est à sa place. Formez de vos pinceaux, toujours guidés par l'amour de la vertu, par l'éloquence du sentiment, le portrait de ce bienheureux mortel si petit par sa ravissante modestie, et tout à la fois si grand par ses héroïques sacrifices : puissé-je, à la vue de ce tableau sublime, m'enflammer d'une sainte émulation, pour en répéter les beaux traits dans ma personne. Adieu, mon père.

---

---

## SIXIEME LETTRE.

*Dorothee à Dosithée*

### LE PORTRAIT DE L'HOMME HUMBLE.

DOSITHÉE, je n'ai pas à me plaindre de l'innocente liberté avec laquelle vous déposez vos réflexions dans mon sein. Comment pourraient-elles m'offenser ? Résultat de vos premières notions de l'humilité, elles seront utiles, puisqu'elles me mettent à même de lever vos doutes, de combattre vos erreurs, et que c'est du choc des opinions que jaillit la lumière; toutes, elles sont bien douces à mon cœur, qui jouit tant de vous voir une ingénuité charmante, reporter sur vous, appliquer à votre situation, à votre destinée, les idées que je vous communique. Rendons grâces l'un et l'autre au divin Auteur de tous les dons : vous n'ignorez pas, mon ami, que tout bien procède de lui seul; que nous devons à ce bienfaiteur adorable jusqu'à la bonne pensée, jusqu'au sentiment vertueux; à lui donc, et à lui tout seul honneur et gloire; à nous, amour et gratitude.

*'Abaissement de l'homme humble.'*

J'aurai satisfait à vos vœux, j'aurai résolu les doutes que vous m'exprimez, si, pour achever le tableau de l'humilité, je la considère, non plus dans les conceptions intérieures, dans l'esprit, dans le cœur du chrétien qu'elle embellit de ses attraits, qu'elle enrichit de ses dons, mais dans l'extérieur, dans le langage et dans la conduite soutenue de ce véritable ami de Dieu, de ce touchant modèle des hommes. Quand les arbres sont chargés de fruits, leur poids fait courber les branches, jusqu'à les rompre même quelquefois, mais celles qui n'en sont point chargées demeurent élevées; les épis sont-ils pleins de grains, vous les trouvez si penchés, qu'il vous semble que le tuyau va se briser: s'ils restent droits, ils offrent peu d'espoir au moissonneur. Il en est de même dans l'ordre de choses spirituelles: ceux qui ne portent point de fruits s'élèvent toujours; mais les âmes vertueuses, chargées des fruits de la grâce et des bonnes œuvres, sont toujours dans l'abaissement et dans l'humilité. Elles s'appliquent ce conseil salutaire: « Quand on vous humiliera, dites avec » saint François de Sales, on m'épargne, » on ne connaît pas tout. Dites souvent: » Que sommes-nous? qu'avons-nous? que

» méritons-nous? que pouvons-nous de  
 » nous-mêmes? nous tirons notre origine  
 » de la boue et du néant. » Les bienfaits que  
 ces ames ont reçus de Dieu sont pour elles  
 un motif de s'humilier davantage, et de  
 conserver une appréhension plus vive. Ne  
 rougissons pas de descendre à des compa-  
 raisons familières, pour l'instruction de  
 l'objet de mon zèle et de ma tendresse ;  
 lorsqu'un homme emprunte une somme  
 considérable, la joie qu'il éprouve de voir  
 cet argent dans ses mains est modérée par  
 l'obligation qu'il a de le rendre, et par l'in-  
 quiétude de savoir s'il le pourra ; ainsi, plus  
 le chrétien humble reçoit de son Dieu, plus  
 il aime à se reconnaître débiteur, et dans  
 l'étroite obligation de servir son bon maître,  
 persuadé que sa reconnaissance et ses ser-  
 vices ne répondent point à la grandeur des  
 grâces et des faveurs reçues. Qu'on veuille  
 l'en croire, tout autre en aurait fait un meil-  
 leur usage ; bon serviteur du plus grand et  
 du meilleur des pères, il ne se repose jamais  
 sur ses œuvres ; il sait qu'on lui demandera  
 compte, non-seulement des péchés qu'il aura  
 commis, mais aussi des bienfaits dont il a  
 été comblé ; que l'on exigera beaucoup de  
 celui a qui on aura beaucoup donné, et  
 qu'on attendra davantage de celui à qui on aura  
 beaucoup confié. Il se considère et se comporte  
 comme un dépositaire ou un trésorier fidèle,



qui, loin de tirer vanité de l'argent qu'il a dans les mains, éprouve une crainte continue de perdre, par sa faute, le trésor dont il doit rendre un jour le compte le plus rigoureux. Avec ces heureux sentiments, il est naturel que l'humble chrétien peigne sa belle ame dans ces paroles. Telles sont, entre autres, mon jeune ami, celles de l'ange de Genève : « Que vous me fîtes un jour grand » plaisir, écrivait-il à l'un de ses amis, de » m'è recommander la sainte humilité! Car, » savez-vous que le vent, lorsqu'il s'enferme » dans nos vallées, entre nos montagnes, » ternit les petites fleurs et déracine les ar- » bres; et moi, qui suis placé *un peu bien* » *haut*, dans la charge d'évêque, j'en reçois » plus d'incommodité. O Seigneur! sauvez- » nous; commandez à ces vents de vanité, » et une grande tranquillité se fera. Tenez- » vous ferme, étroitement attaché au pied » de la croix de Notre-Seigneur, la pluie, » qui y tombe de toute part, abat bien le » vent, quelque grand qu'il soit. Quand j'y » suis quelquefois, Dieu ! que mon ame est » en repos, et que cette rosée vermeille lui » donne de suavité! mais je n'en suis point » éloigné d'un pas, que le vent recom- » mence. »

*Élévation de l'homme humble.*

**Dosithée, rapprochés davantage du modèle que nous contemplons, demandons-nous : Quel est-il cet ami de Dieu et des hommes, dans ses paroles et dans l'ensemble de sa conduite ? L'humble est celui qui se persuade qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien ; que, de son propre fonds, il n'est bon à rien : dans cette persuasion salutaire, il n'est pas naturel qu'il forme de vastes projets, ni qu'il veuille s'engager à des fonctions qui demandent des talents rares et singuliers ; Ces dons extraordinaires sont, à ses yeux, le fruit d'un amour spécial du divin maître ; et qu'il est loin de se croire des droits à cette prédilection ! Il s'estime le plus grand pécheur du monde, témoin saint François d'Assise, qui disait ne pas connaître sur la terre un plus méchant homme que lui ; témoin saint Bernard, qui s'appelait la chimère de son siècle, voulant faire entendre que, dans la profession religieuse, il n'était rien moins que religieux. Vous croiriez peut-être, mon fils, qu'avec de si modestes sentiments, qu'avec une telle conviction de sa faiblesse, le chrétien humble ne s'estimant capable de rien, ne sera qu'un citoyen inutile et qu'une charge pour la société ? non : au contraire, tout lui est facile ; il n'y a**

point de dessein dont l'exécution l'étonne ; il saura tout oser , braver tous les périls avec la plus ferme assurance , ou plutôt avec une héroïque intrépidité ; plus il se croit faible , plus il doit s'estimer fort , plus il se défie de lui , plus il sent redoubler son zèle et porte loin ses vues. Sont-ce là des paradoxes ou des vérités ? Dosithée , rien de plus réel que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne. Mais avec elle , direz-vous , on néglige trop le soin de se faire une bonne réputation , et par là même on ne remplit pas le beau devoir de l'édification chrétienne. Pour détruire une telle illusion , qu'il suffise d'entendre l'homme humble former le plan de sa conduite extérieure : Mon ame , lorsqu'on vous accusera d'une faute véritable , humiliez-vous-en , et confessez que vous méritez quelque chose de plus que cette confusion ; si l'accusation est fautive , justifiez-vous avec beaucoup de douceur , puisque vous le devez à l'amour de la vérité et à l'édification de vos frères ; si votre justification n'est pas reçue , ne vous troublez pas : ne faites plus de vains efforts en faveur de votre innocence , puisqu'après avoir rempli les devoirs de la vérité , vous devez aussi remplir ceux de l'humilité. Ainsi , sans négliger votre réputation , vous ne perdrez point l'affection que vous devez à la douceur et à la simplicité. Voilà l'homme

vraiment humble, selon l'esprit de la morale chrétienne : il juge de soi dans la vérité, consent d'esprit et de cœur à ce jugement, et se rend une exacte justice. Il voit seulement qu'il n'eut jamais le pouvoir de se rien donner lui-même, ni celui de se conserver un instant ; mais qu'il ne peut avoir de ce qu'il possède et de son mérite personnel, quel qu'il soit, que des sentiments très-timides et très-modérés. Laissez-le épancher son cœur, il vous dira : Rien n'est si borné que ce que je suis, et que ce qui parait en moi digne d'estime ; quand j'en serai heureusement convaincu, je me regarderai avec peu de complaisance. L'amour-propre languira, trouvant peu d'aliment. Nous devons nous former une idée médiocre de ce *moi*, dont ceux qui ne se connaissant pas, sont remplis : ma conduite ne respirera que la faible opinion que j'en aurai conçue. Arrivé à ce point, par la révolution que l'humilité aura produite en ma personne, je ne me croirai rien dû de la part de mes semblables ; je ne craindrai jamais de m'abaisser trop devant eux ; je n'ambitionnerai jamais les moyens de m'élever ; il n'y aura pas de traitement désagréable que je ne croirai mériter ; je me dégagerai pour toujours de la fierté, des hauteurs, de la sensibilité que la vanité cause au-dedans, et produit très-souvent

N'êtes-vous pas charmé, mon cher Dosithee, du langage plein de candeur que nous tient le bienheureux disciple du Dieu pauvre et caché ! De la bouche de ce vrai philosophe, vous recueillez ce qui peut vous donner l'idée la plus juste de la vertu à laquelle vous aspirez.

*Pureté de motifs dans l'homme humble.*

Ainsi l'homme parfaitement humble au fond de son ame, ne court pas le danger de perdre sa vertu chérie par des discours vains et présomptueux. La langue étant comme la porte qui nous ouvre le trésor du cœur, il ne peut sortir des paroles de vanité, d'un cœur où il ne règne que des pensées d'humilité : il ne regarde que Dieu ; il ne pense qu'à lui plaire ; il n'agit jamais par ces vues basses et terrestres d'intérêt et de vanité qui font agir les hommes. Ceux-ci ne se font mutuellement du bien que par des espérances intéressées. C'est d'après ces coupables principes, qu'on veut que tout le monde sache le service qu'on a rendu à son ami ; qu'on n'est officieux que pour en avoir la réputation, et qu'on ne fait un plaisir que pour le publier : si l'on se tait, ce n'est que parce qu'on affiche des prétentions à la discrétion. Le mortel vertueux que nous contemplons offre une conduite entièrement

opposée : il n'a aucune vue, ni aucune pré-  
 tentation, parce que son motif est pur; toute  
 son application, en faisant le bien, est de se  
 couvrir, pour ne pas paraître; s'il fait l'au-  
 môné, il la cache dans le sein du pauvre;  
 il tire le voile sur son bienfait, pour en  
 dérober la connaissance : il se la déroberait  
 volontiers à lui-même, s'il était possible,  
 pour ne la confier qu'à son silence et à sa  
 modestie. Le plaisir qu'il a de faire du bien  
 est pour lui une plus grande récompense,  
 que tous les applaudissements des hommes;  
 comme il n'agit que pour Dieu, il ne veut  
 que lui pour témoin : Dieu est le seul motif  
 de ses bonnes œuvres, et c'est assez qu'il le  
 sache, pour en être le prix. Qu'il est loin de  
 désirer de la distinction, quand toute la  
 perfection de sa religion ne va qu'à perfec-  
 tionner l'intérieur, sous un extérieur simple  
 et commun ! Il sent si bien que la vocation  
 du chrétien n'est pas de faire des choses  
 extraordinaires, qu'il préfère la gloire de  
 ressembler au fils de Dieu par une vie com-  
 mune, à des actions éclatantes et à des mi-  
 racles. Il se glorifie de ses faiblesses comme  
 des sources les plus certaines de sa perfec-  
 tion; il ne craint rien tant que le succès,  
 même dans les bonnes œuvres, parce qu'il  
 sait qu'il y a du danger à réussir jusque dans  
 les choses les plus saintes, quand on est dé-  
 pourvu de modestie; de quelque talent que

son esprit soit orné, quelque don que Dieu fasse éclater en sa personne, il se regarde comme un vase fragile qui peut se briser à tout moment, et dissiper l'onction divine des grâces dont il est comblé. Il goûte plus de plaisir à demeurer dans l'état d'une vie simple, comme dans un poste où Dieu l'aura placé, que de s'élever, par des empressements humains, à une plus haute vertu; la foi lui enseigne que la plus grande de toutes les perfections est d'aimer son état, quelque petit qu'il soit, quand il est dans l'ordre de la Providence. Elle lui apprend qu'un artisan dans son atelier, qui gagne sa vie à la sueur de son front; qu'un père de famille, qui vit dans l'obscurité d'une fortune ordinaire, sans intérêt et sans ambition; qu'un malade, qui porte son infirmité avec égalité d'esprit; qu'un pauvre, qui aime son indigence, devient quelquefois plus agréable à Dieu, attendant avec silence l'accomplissement de son salut, que ceux qui font le plus de bruit par des fonctions éclatantes, par les dignités les plus honorées, et par les plus saints ministères. Cet ange terrestre est persuadé que la cellule où le religieux passera fidèlement sa vie, la grotte où l'homme de bien se renfermera, la fortune vile et abjecte à laquelle se bornera le vrai chrétien, en un mot, la vie la plus inconnue ou la plus ignoble, supportée avec une parfaite soumission aux

ordres de Dieu, vaut mieux, incomparablement, que ces conduites extraordinaires de perfections qui paraissent admirables à des yeux prévenus, fascinés. Il est donc heureux cet humble chrétien, de quelque condition qu'il soit, puisque la plus basse est la plus souhaitable devant Dieu; il laisse aux âmes élevées les voies sublimes pour aller au ciel, il ne leur envie point ces dons qui les distinguent; il demeure paisiblement dans l'amour de la retraite, du silence, de l'humiliation, de la souffrance. Hommes de la terre, vous feriez de vains efforts pour l'arracher au parti qu'il a pris; il y tient d'autant plus étroitement, qu'il veut ressembler à Jésus-Christ, et qu'on ne trouve point dans l'évangile d'autres voies que les voies communes pour arriver à l'état de perfection où l'on est appelé.

*Quel esprit anime le chrétien humble.*

Savez-vous, mon cher Dosithée, quel est l'esprit qui anime constamment cet homme, si fort au-dessus de la faible humanité? c'est l'esprit de l'enfance de Jésus-Christ qui lui inspire l'innocence de mœurs, et la candeur d'âme qu'on voit éclater dans sa conduite. Par cette simplicité de cœur, il ne sait ce que c'est que toutes ces intrigues que trame l'ambition; il ignore les fausses maximes de



la chair ; il ne connaît point les règles corrompues du monde ; il ne laisse point égarer son esprit par la passion ; il ne voit rien de ce qui ne le concerne pas , pour arrêter toute son attention sur lui-même. Les affaires les plus importantes des hommes lui paraissent ; devant Dieu , comme de pures rêveries ; et pour ne pas ternir la gloire du nom de chrétien , le plus saint de tous les noms , il fuit les préférences , les distinctions , toute sorte d'élévation , comme autant d'écueils pour sa vertu. Il préfère les lumières des autres à ses propres lumières ; loin d'aimer son sentiment , comme l'homme vain et superbe , il a la docilité d'un enfant pour ses supérieurs , de la douceur et de l'égalité d'esprit envers ses inférieurs , de la soumission pour tout le monde. Il est dans la prospérité sans la sentir , dans l'abondance sans la goûter , dans l'éclat sans en être ébloui , dans l'affliction sans en être abattu. Doué d'une patience invincible dans le malheur , il conserve une sagesse profonde dans le bien ; il sent comme un enfant son inutilité , et son incapacité à toutes choses ; et comme il les aime dans l'ordre de la Providence , il est content de n'être bon à rien , dès-lors que Dieu le veut : il est ainsi plus conforme à son divin maître , qui a paru aux hommes faible et impuissant , mais qui cachait sa force et sa vertu sous cette faiblesse apparente. Ne craignez pas

qu'il s'égaré parmi les impies ; il s'y purifie encore davantage , sans se laisser éblouir par l'éclat de leur prospérité : toute la méchanceté de Caïn ne pourrait le corrompre , ni l'empêcher d'être un Abel. Les bons exemples l'encouragent , mais les mauvais l'humilient ; et ceux-ci , par la sainte frayeur qu'ils lui donnent , l'avertissent de se croire le plus fragile de tous , pour se tenir toujours sur ses gardes. Sa langue est pure comme son cœur ; son cœur est simple comme son esprit ; et parce que sa conscience est sans tache , il soutient le bien qu'il fait avec une humble fermeté. Il ne craint rien dès qu'il craint Dieu ; le monde rempli des images du péché ne l'embarrasse point : il lui oppose la simplicité de sa vie ; il règle sur l'amour qu'il a pour le créateur , l'amour qu'il doit à la créature.

Je me trouve alarmé pour mon compte , et je crains , Dosithée , de vous avoir effrayé vous-même par la beauté de mon tableau ; mais songez que pour le réaliser , il faut un long travail , qui commence au berceau de la vie du juste , ou dès les premiers jours de la pénitence du pécheur ; et que leur fin bienheureuse seule donnera , pour ainsi dire , les derniers coups de pinceau , et rendra le travail parfait. Les efforts doivent être continuels , et par des prières ferventes et généreuses , l'ami de l'humilité hâtera l'accomplissement de ses vœux.

*Comment l'humble sait prier :*

Qui sait comme lui parler à son Dieu ; épancher en lui son ame toute entière ? Prostré en son auguste présence , atterré par sa majesté redoutable , mais ranimé par la confiance , soutenu par l'amour : Mon Dieu , lui dira-t-il , mettez-moi à l'épreuve , pour manifester mon cœur. Si je ne puis devenir un instrument propre à votre gloire que par l'affliction , affligez-moi ; faites-moi passer de douleurs en douleurs , de tribulations en tribulations , comme par autant de combats , pour me disposer à sanctifier votre nom. Que je perde l'amour de mes intérêts , afin de travailler pour les vôtres ; faites-moi mourir à moi , par la pénitence et par la mortification , afin que je vive pour vous ; ôtez de mon cœur l'amour de lui-même , pour le remplir du vôtre ; apprenez-moi à vous glorifier par les moyens dont vous vous êtes servi pour glorifier votre père ; souffrances , humiliations , douleurs , confusion ; peines intérieures , peines extérieures , contradictions , abandons , délaissement , désolations , soyez mon partage , puisque vous avez été le partage du fils de Dieu. Je ne veux plus chercher de raisons pour aimer l'affliction , l'abaissement , le mépris , après que Jésus-Christ , la souveraine raison , les

a tant aimés. S'il faut renoncer aux attraits de la chair, à cette servitude des sens à laquelle se soumet le reste du monde; s'il faut se crucifier pour devenir un digne sujet de la gloire de Dieu, je veux renoncer à mes inclinations et à moi-même, pour me rendre digne de cet honneur. Quelque talent que le chrétien possède pour le service de Dieu, quelque avantage qu'il ait par son caractère ou par son esprit, ce n'est que par la souffrance qu'il peut espérer des succès. Seigneur, je le confesse à vos pieds adorables, l'épreuve de la tentation, soutenue avec fidélité, vaut mieux, incomparablement, que tous les empressements de la nature pour l'éviter; mais je tremble en songeant que, si la vraie humilité devient plus pure et plus forte dans l'affliction, la fausse y devient plus faible: le feu purifie l'or, en consumant la paille; l'épreuve affermit l'esprit de l'humble, en abattant le courage de celui qui ne l'est qu'en apparence.

- *L'homme humble s'attache à imiter la vie cachée de Jésus-Christ.*

Mon fils, cette touchante effusion de cœur, je l'ai recueillie sur les lèvres d'un humble serviteur de Dieu: je m'étais secrètement introduit dans sa grotte, et il croyait prier sans être entendu. Quand son oraison

fut terminée, je désirai d'apprendre comment l'ami de Dieu s'animait à d'aussi nobles sentiments, à un renoncement aussi héroïque. Quoi ! me répondit-il, vous vous étonnez que le disciple de Jésus-Christ recherche et goûte le silence, l'obscurité, la pénitence, tout ce qui conduit à la vertu d'humilité ! voici, dans ce crucifix, l'image de mon modèle, et le livre éloquent qui m'apprend la science sublime, celle de se cacher. L'amour qu'a Notre-Seigneur Jésus-Christ pour l'obscurité, est presque incroyable. Il commence par dérober tout l'éclat de sa divinité sous le corps faible et infirme d'un enfant : ce qui fait dire au prophète : *En vérité, vous êtes un Dieu caché* ; et l'homme qui n'est que ténèbres, qu'ignorance, que misère, veut se montrer ! Le fils de Dieu cache sa naissance dans un village inconnu de la Judée, dans le silence le plus profond de la nuit, dans une étable et parmi des animaux. Les Mages doivent venir le chercher en Bethléem pour l'adorer ; il s'enfuit en Egypte, pour s'ensevelir dans un lieu secret et si écarté, qu'on ne sait pas l'endroit de sa solitude. Au retour d'Egypte, il s'enferme dans l'atelier d'un charpentier, où il demeure l'espace de dix-huit ans, comme s'il n'eût eu ni talents, ni esprit, ni conduite. Que d'occasions il avait de paraître et de défendre les intérêts de son père ?

néanmoins il se tait, afin d'humilier en nous la fausse prudence de la chair, qui ne cherche qu'à se produire et à parler. Toutes les belles idées de zèle et d'empressement que nous avons de servir Dieu sont bien vaines, si elles ne sont réglées sur ce modèle; il faut que le chrétien apprenne long-temps à se taire, pour savoir comment il faut parler; on ne peut s'établir dans une solide humilité, que par de longues retraites : il faut qu'un arbre jette de profondes racines pour porter des fruits en son temps. C'est en vain que les amis du fils de Dieu et que ses proches le pressent de se montrer au monde, pour y acquérir de la réputation; bien loin de se faire connaître, il n'affectionne rien tant que l'obscurité, il n'opère rien d'éclatant qu'il ne prenne soin d'obscurcir : sa plus grande attention est de se cacher. S'il guérit le paralytique, il s'écarte aussitôt de la foule, et s'enfuit afin de n'être pas honoré comme un Thaumaturge; on lui présente un aveugle <sup>1</sup>, il lui rend la vue en secret, et lui défend de le dire <sup>2</sup>; il adresse la même défense au lépreux <sup>3</sup>, au sourd et au muet qu'il avait guéris. En conversant avec ses disciples sur les vérités éternelles, de peur de s'attirer toute l'estime que méritait une si admirable doctrine, il leur fait

<sup>1</sup> St. Marc.    <sup>2</sup> St. Matthieu.    <sup>3</sup> St. Marc.

entendre qu'elle n'est pas de lui. S'il parle à ses apôtres des choses les plus importantes de la religion, ce n'est point de son chef qu'il leur parle, et il ne prend aucune part à la gloire des grandes actions qu'il fait, pour la laisser toute entière à son père, comme à la source de son mérite : « C'est mon père, » dit-il, qui fait en moi par l'opération intérieure de sa vertu, ce que je fais. » Quand il opère le miracle de la multiplication des pains, qui cause tant d'admiration au peuple, il s'enfuit vers la montagne, pour éviter l'applaudissement du monde. Lorsque Dieu le père, sur les rivages du Jourdain, déclare au peuple qu'il est son fils, aussitôt il vient se cacher dans le désert, demeurant quarante jours dans cette affreuse solitude ; il laisse échapper quelques rayons de sa gloire sur le Thabor, pour encourager ses apôtres par cette faveur ; mais il emploie toute son autorité pour leur défendre d'en parler. Son esprit le porte à se cacher partout, et le petit esprit de l'homme se montre en toute chose : est-ce que l'homme ignore la voie de Dieu, ou pense-t-il que Dieu se trompe ? L'homme qui n'est que faiblesse, que ténèbres, qu'imperfection, peut-il aimer à se produire, lorsque le fils de Dieu n'a voulu que se cacher ? et peut-on chercher avec empressement l'estime et

**l'approbation du siècle, pour lequel Jésus-Christ a eu le plus grand mépris?**

**Il y a dans le monde et dans le monde chrétien, une humilité qui éclate, qui se produit avec un extérieur plein de piété qui attire le respect, se donne du crédit, et reçoit tous les honneurs qu'elle semble fuir : est-ce une vraie humilité? Je n'en juge point, c'est à Dieu d'en faire le discernement. Du reste, quand je vois une humilité de ce caractère, je l'honore, mais je crains pour elle : je l'honore, parce qu'elle a les dehors de l'humilité chrétienne, et qu'il ne m'appartient pas d'en sonder le fond; mais je crains pour elle, parce qu'il est très-possible qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'esprit; je m'en défie, parce que je me souviens de cette excellente instruction de saint Grégoire pape : il disait que l'humilité est de la nature de ces essences précieuses, qui ne se conservent jamais mieux que dans un vase bien fermé, et qui s'évaporent dès qu'elles sont exposées au grand air.**

**Puisse, mon cher fils, ce tableau de l'homme humble faire naître en votre esprit des réflexions nouvelles, et dans votre cœur un sentiment toujours plus vif des beaux caractères de l'humilité. Maintenant vous savez ce qu'elle est, par quels degrés on l'acquiert, combien est éminent le mérite**



de celui qui la possède, surtout au point le plus élevé où la créature puisse atteindre. Cher ami, que voulez-vous davantage ! parlez, si vous formez encore quelque vœu ; ce serait me donner un plaisir de plus, puisque le vieillard Dorothee en goûtera toujours un nouveau à satisfaire l'enfant de son amour et de ses bénédictions. Adieu.

## SEPTIÈME LETTRE.

*Dosithée à Dorothee.*

MON tendre et vénérable ami, c'est un plaisir délicieux à mon cœur, que celui de vous devoir toujours davantage. Quand je compare vos lumières aux prétendues connaissances des savants que je rencontre, les unes me semblent un beau jour, où tous les objets se présentent avec une clarté parfaite; les autres sont à peine comme l'aurore naissante, qui ne répand encore qu'une lueur faible, à laquelle on ne peut presque rien discerner. Telle est cependant la force des passions, tel est l'empire d'anciens préjugés, qu'avant d'avoir lu votre tableau du chrétien humble, j'allais jusqu'à penser qu'il était comme impossible de trouver cet être

accompli dans les rangs éminents, et même dans les conditions communes de la société. Je suis devenu fort de vos sages raisonnements ; les grandes vérités que vous développez avec une simplicité éloquente pour ma foi, ont élevé mon ame ; je m'en suis d'abord vivement pénétré, et puis, dans mes rapports indispensables avec des sages du monde, qui, par leur âge, leur grade, leur alliance avec ma famille, jouent près de moi l'imposant personnage de Mentor, j'ai opposé ces vérités frappantes à tous leurs vains systèmes. Dorothée, vous m'avez trop bien fait sentir qu'un air tranchant et décidé, toujours déplacé dans les hommes, était souverainement ridicule dans la jeunesse : je me donne donc bien de garde de condamner mes chefs, d'entrer en lice avec eux, de les défier au combat : devant eux j'observe le silence, et j'attends qu'ils commencent. Alors je fais usage des armes que vous m'avez fournies ; mais elles sont quelquefois insuffisantes : car ils m'attaquent, non sur les dogmes du christianisme, mais sur la sublimité de sa morale, bonne, disent-ils, tout au plus pour des anges. Quelle apparence, prétendaient-ils l'autre jour, que cette étrange humilité soit commandée par une religion faite pour la masse entière du genre humain, elle deviendrait impraticable, si ses lois nous faisaient un devoir

rigoureux de cette imaginaire vertu. Pouvons-nous nous dissimuler à nous-mêmes ce que nous sommes, ce que nous possédons d'avantageux, et de plus avantageux que les autres, soit par les talents de l'esprit, soit par les qualités du cœur? Les Saints des jours d'or de l'Eglise ont proclamé l'humilité, à la bonne heure, mais c'était pour eux seuls, pour un très-petit nombre d'êtres privilégiés, appelés et conduits par le ciel dans des voies extraordinaires : en vérité, ne serait-ce pas agir contre les lumières de la simple raison, de nous estimer au-dessous des autres, quand tout nous élève au-dessus d'eux, naissance, fortune et mérite. Hélas! mon saint ami, voilà comme ils délirent ces prétendus philanthropes, qui ne se parent, ce me semble, de tant d'amour pour la faible humanité, qu'afin de l'avilir. Ne me laissez pas exposé sans défense à leurs insultes, prémunissez-moi contre leur séduisant et coupable langage; faites-tout, en un mot, pour que l'élève ne dégénère pas de son maître. O mon Dorothée! si j'allais vous faire rougir de moi; si jamais je devenais assez insensé pour rougir de l'humilité, de la simplicité chrétienne! Vous dites, en terminant cette touchante et fidèle peinture de l'homme humble, qui n'a servi qu'à m'enflammer d'une plus vive émulation : Que voulez-vous de plus? Dorothée, ce que je

veux, c'est de parvenir à vous ressembler un peu, à suivre au moins de loin vos traces. Pour ôter tout espoir au démon de l'orgueil, il ne me suffirait pas de saisir la nature et les degrés de l'humilité, et de contempler l'homme humble. Vous avez jeté dans mon cœur une heureuse semence, le vœu de connaître combien est importante la nécessité de devenir humble, pour plaire à Dieu, pour nous assurer la couronne immortelle. Adieu, mon père.

---

## HUITIÈME LETTRE.

*Dorothee à Dosithée.*

### NÉCESSITÉ D'ACQUÉRIR LA VERTU D'HUMILITÉ.

NON, mon bien-aimé fils, je n'aurai jamais à rougir de vous. Tel que cet aimable et pieux Israélite, le plus jeune de la tribu de Nephtali, Dosithée ne sacrifiera point à l'idole du monde et de la vanité; il ne quittera point les parvis sacrés du temple; il y viendra souvent en dépit des hommes à la mode, des faux chrétiens de nos jours, étudier au pied des tabernacles l'humilité de l'homme Dieu. Là, il se convaincra du devoir d'embrasser une vertu que l'autorité

sacrée, une tradition vénérable, la simple raison, quand le flambeau de l'évangile la guide, s'accordent à nous commander d'une manière solennelle. Ne soyez pas surpris que j'invoque ces illustres témoignages, dès longtemps je les avais disposés pour vous. Dans ces jours heureux où vous recueillites avec moi les enseignements d'une doctrine céleste, je vous préparais un manuel de conduite pour les jours mauvais où le monde vous aurait arraché de mes bras. De ce code précieux, que je relis avec un nouveau charme, je tire les motifs puissants que je vais mettre sous vos yeux : n'appréhendez point que le résultat ne soit pas aussi satisfaisant qu'il me le parait ; je ne dirai rien d'après moi, nous nous adresserons ensemble au divin esprit de lumière qui instruit avec onction, et qui relève avec indulgence et amour lorsque l'on erre par faiblesse. Nous lui ferons cette prière avec saint Augustin :

« Que je me connaisse moi-même, ô mon » Dieu ! parce que, plus je me connaîtrai, » plus je me mépriserai. » Oui, mon cher Dosithee, d'abord, nous nous anéantirons à nos propres yeux. « O homme ! amas confus d'incertitudes et de misères, apprends à ne » vouloir pas pénétrer dans ce qui est au- » dessus de toi, puisque tu ne te connais » pas toi-même, puisque tu ignores ce qui » t'est propre dans la vie, et dans ce petit

» nombre de jours destinés pour ton péle-  
 » rinage sur la terre, s'évanouissant comme  
 » l'ombre d'une fumée. Personne ne sait  
 » comment il doit finir : et de même que  
 » les poissons se prennent à l'hameçon du  
 » pêcheur, et que les oiseaux donnent dans  
 » les filets de l'oiseleur, ainsi les hommes  
 » tombent dans les embûches de la mort,  
 » lorsqu'ils y pensent le moins.... Le corps  
 » de l'homme n'est qu'un amas de pous-  
 » sière, et sa vie passe comme l'herbe; elle  
 » s'épanouit le matin comme les fleurs de la  
 » campagne; et le soir, le moindre vent la  
 » flétrit : elle se sèche, et il n'en reste plus  
 » de traces au lieu où elle était née. » Puis,  
 si nous creusons dans l'abîme de notre fai-  
 blesse, quelle idée conserverons-nous de  
 nous-mêmes? Que de sujets d'humiliations  
 se présentent à nous? quel est l'état de  
 notre ame? que d'erreurs et d'ignorances  
 dans l'esprit? que de passions et de maligni-  
 tés dans le cœur? que de corruption dans la  
 volupté? quel penchant au mal? Je ne parle  
 jusqu'ici qu'en général; mais si chacun vou-  
 lait en particulier se rendre compte de toutes  
 ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses  
 sentiments, de toutes ses inclinations vi-  
 cieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses  
 actions, de tout ce qu'il a commis de péchés,  
 et de tout ce qu'il en commet chaque jour,  
 de ses chutes et de ses rechutes continuelles;

quel est celui même, parmi les plus fidèles observateurs de la loi de Dieu, qui ne s'écrie avec le prophète : « Qu'est-ce que l'homme, » Seigneur ? et pour ne parler que de moi, » que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant » vous ? »

*La foi prescrit à tous l'humilité.*

L'humilité, comme nous l'avons dit, est un sentiment qui, né dans le chrétien de la connaissance de sa misère, le rend vil à ses yeux, le porte à refuser à son amour-propre ce qui pourrait le flatter, et à se juger fait pour toutes sortes d'abaissements ! Qui l'a décidé à prononcer ce jugement rigoureux ? Dosithée, vous répondez pour moi : La science de lui-même dirigée par les lumières de la foi. Cette vertu, d'une nécessité indispensable pour toute ame formée à l'école de Jésus-Christ, a réduit la morale du divin maître à ces grandes leçons : « Soyez comme » moi, doux et humbles de cœur. Si vous » ne devenez petits comme les enfants, vous » n'entrerez point dans mon royaume. Que » celui qui est le plus grand, se rende le » plus petit. Je ne suis pas venu pour com- » mander, mais pour obéir. » Le grain de sénevé, la moindre des plantes, représente mon Eglise, et la simplicité que je demande à ceux qui la composent. Tels sont les

enseignements du Sauveur. Enseignements si multipliés dans l'évangile. Il nous a donné de cette vertu des exemples frappants dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mission, dans ses travaux, dans sa mort, jusque dans ses sacrements, où les voiles les plus communs enveloppent ses grâces et son adorable personne. Quelle idée les Saints ne se sont-ils pas formée de l'importance et de la valeur de l'humilité? Selon eux, acquérir les autres vertus, sans leur donner celle-ci pour fondement, c'est s'exposer bientôt à les perdre : en élevant l'édifice de la sainteté évangélique, ils lui donnent pour base l'humilité la plus profonde, intimement convaincus que, sans cet appui, la présomption, l'entêtement en ses idées, l'hypocrisie, l'esprit d'indépendance, la vaine complaisance, mille autres fruits de l'orgueil feront, en peu de temps, disparaître les beaux fruits d'une piété d'un moment. L'humilité combattant toute confiance en ses propres forces, dispose à ne les chercher qu'auprès de Dieu ; aussi est-elle la source de grâces abondantes, et pour le cœur qui se défie de soi-même, et pour celui qui, par un prompt et sincère aveu de sa faiblesse, sollicite le pardon de ses fautes, et pour celui qui, dans l'état de justice, ne méconnaît point son iniquité, à la vue des biens dont il est comblé.



*Notre faiblesse nous fait un devoir de l'humilité.*

A qui observe la nécessité d'acquérir l'humilité, de grands motifs la prêchent éloquentement ! Homme , que pouvez-vous trouver en vous qui vous donne quelque supériorité sur les autres créatures ? vous êtes élevé dans le monde , placé dans un rang distingué ; mais ce qui est élevé parmi les hommes , est , dit saint Paul , abomination aux yeux de Dieu. Quel triste sujet de réflexion ! quelle puissante raison de vous humilier , même sur votre état ! il semble que Dieu a aimé d'une prédilection spéciale , ceux qu'il a fait naître dans la pauvreté et l'obscurité , c'est à eux qu'il a donné plus de traits de ressemblance avec son divin fils. Quoi ! vous vous apprécieriez plus que les êtres que le Seigneur paraît avoir le plus honorés de son estime et de son amour ! Que dirai-je , mon jeune ami , des talents naturels ? ce que j'ai dit des richesses et de la naissance. Cette vaine montre ne brille qu'aux yeux du monde ; commençons par nous confondre , sans distinction , avec le reste des hommes : dans l'ordre de la grâce , hélas ! sommes-nous plus qu'aucun de ceux que nous connaissons ? Empruntez , de saint François d'Assise , sa belle méthode de s'humilier devant les plus grands pécheurs. « Je suis ,

» disait-il, le plus criminel de tous les  
 » hommes. » Comment, pour être vrais,  
 ces mots peuvent-ils s'entendre ? c'est, ré-  
 pondait l'humble Séraphin d'Assise, que si  
 Dieu m'avait abandonné à moi-même, j'au-  
 rais été (et cela est vrai de tous les hommes)  
 le plus grand scélérat de l'univers ; et si le  
 dernier des malfaiteurs avait reçu les mêmes  
 grâces que moi, il en aurait peut-être infi-  
 niment mieux profité : il serait un saint,  
 moi je ne suis encore qu'un pécheur.

*Langage des Saints sur le devoir de l'humilité.*

Ces sentiments furent ceux de tous les  
 Saints, parce qu'ils étaient convaincus de la  
 nécessité de l'humilité ; aussi, que leur lan-  
 gage est beau. Saint Augustin nous dit : « En  
 » vain, voudrait-on parvenir à la vraie sa-  
 » gesse, par une voie différente de celle que  
 » Dieu nous a marquée. Si l'on me demande  
 » quel est le précepte qui occupe la pre-  
 » mière, la seconde, la troisième place, je  
 » répondrai que c'est l'humilité ; et je don-  
 » nerai la même réponse toutes les fois que  
 » l'on me fera la même question. Ce n'est  
 » pas qu'il n'y ait d'autres préceptes ; mais  
 » si l'humilité ne précède, n'accompagne et  
 » ne suit, l'orgueil enlève de nos mains tout  
 » le bien que nous faisons.... » Comme on  
 demandait à Démosthène, le prince des

orateurs, lequel des préceptes de l'éloquence devait être observé le premier, il répondit que c'était le débit; la même interrogation lui ayant été faite une seconde, et une troisième fois, il donna toujours la même réponse : « Ainsi, continue l'illustre évêque » d'Hyppône, lorsque vous m'interrogerez » sur celui des préceptes de la religion qui » doit occuper le premier rang, je ne cesserai de dire que c'est l'humilité : Notre-Seigneur s'est anéanti pour nous enseigner » cette vertu, à laquelle s'oppose une certaine science qui est une ignorance véritable. »

Pour nous rendre la vérité plus facile à saisir, ce docteur nous la présente sous le voile de l'allégorie : « Un loup, ayant entendu la voix d'un rossignol, s'imagina » que c'était quelque gros animal; s'étant » approché, et ayant vu un corps si petit, » il dit : Tu n'es que voix, et conséquemment tu n'es rien. Voilà l'idée que nous » devons avoir de nous-mêmes : laissons le » monde nous mépriser et nous compter » pour rien, contentons-nous d'être la voix » de Dieu, et rien de plus. » Saint Pierre d'Alcantara ne se prononce pas moins fortement sur la même obligation et sur son étendue : « Désirons, dit-il, dans son traité » de la Paix de l'ame, d'être méprisables aux yeux du monde, et de ne jamais faire notre

» propre volonté; mettons tous nos désirs  
 » devant Dieu; demandons-lui l'accomplis-  
 » sement de sa volonté, afin qu'il puisse  
 » régner seul en nous. Quiconque nous tire  
 » de l'humilité, quelque spécieux prétexte  
 » qu'il apporte, est un faux prophète, un  
 » loup ravissant, qui se couvre de la peau  
 » d'une brebis, pour dévorer ce que nous  
 » avons amassé avec beaucoup de temps et  
 » de peines. » Et ce célèbre saint Paulin, le  
 » digne ami du grand évêque d'Hyppône,  
 » comment s'énonce-t-il sur le mépris que  
 » nous devons conserver pour les louanges?  
 » Je suis étonné qu'on fasse un mérite à  
 » quelqu'un d'acheter le salut éternel, qui  
 » est le seul bien solide, par des choses  
 » viles et périssables, et qu'on le loue d'é-  
 » changer la terre contre le ciel. Un homme,  
 » disait-il à ceux qui lui donnaient le titre  
 » de parfait, un homme qui doit passer  
 » une rivière à la nage, n'arrivera point de  
 » l'autre côté s'il se contente de quitter ses  
 » habits; il faut, de plus, qu'il se serve de  
 » ses jambes, et que tout son corps soit en  
 » action; il doit, en un mot, déployer toute  
 » sa force pour résister au courant. » La cé-  
 » lèbre sainte Synclétique avait l'esprit et  
 » l'âme de Paulin, quand elle disait: « Un  
 » trésor est en sûreté tant qu'il reste caché  
 » mais s'il est découvert et abandonné à  
 » tout venant, on l'enlève aussitôt. Il en es

» de même par rapport à la vertu ; elle est  
 » hors de danger, autant qu'elle reste se-  
 » crète ; l'expose-t-on témérairement au  
 » grand jour, elle s'évapore comme une  
 » fumée légère. Par l'humilité et le mépris  
 » du monde, nous foulons aux pieds les  
 » lions et les dragons : notre ame, sembla-  
 » ble à un aigle, prend l'essor, et s'élève  
 » au-dessus de toutes les choses terres-  
 » tres. » « L'humilité est essentielle à tout  
 » chrétien, disait saint Jérôme ; c'est sur-  
 » tout une disposition absolument néces-  
 » saire pour recevoir la divine eucharistie.  
 » Dieu s'éloigne des superbes et s'approche  
 » des humbles, dit Dieu lui-même ; or, en  
 » considérant que l'eucharistie est un sen-  
 » timent d'humiliation et d'anéantissement  
 » pour Jésus-Christ, comment un cœur en-  
 » flé d'orgueil oserait-il en approcher ? »

Irais-je trop loin, cher ami, en assurant  
 que l'humilité est la vertu essentielle du  
 disciple de Jésus-Christ ? L'illustre saint  
 Hilaire de Poitiers confirme cette asser-  
 tion : « Le Sauveur, disait-il, nous assure  
 » que personne ne peut entrer dans le  
 » royaume du ciel, s'il ne devient sembla-  
 » ble à un enfant, et si, par la simplicité  
 » naturelle à cet âge, il ne déracine toutes  
 » les affections dérégées de son cœur. » Que  
 voyons-nous dans un enfant ? Il est soumis  
 à la volonté de son père, il aime sa mère, il

ne connaît ni l'orgueil, ni la haine, ni l'avarice; il écoute avec docilité, et croit aisément les vérités qu'on lui enseigne. Heureux l'homme dont le cœur est dans cette disposition! il marche dans la voie qui conduit au ciel : revenons donc à la simplicité de l'enfance, qui peut seule nous donner quelque ressemblance avec un Dieu humilié. Enfin, on doit désirer d'avoir moins de vertu et plus d'humilité, plutôt que d'avoir plus de qualités éclatantes et d'être moins humble; car il arrive souvent, selon saint Grégoire, que celui qui est dépourvu de vertus, est avantageusement récompensé par l'humilité. Le saint évêque de Genève, en invitant ses amis à embrasser toutes les vertus chrétiennes, nourrit chacune de ces vertus de la manne précieuse de l'humilité. « Je désire, écrivait-il à la bienheureuse » mère de Chantal, que vous soyez extrê- » mement petite et vile à vos yeux, douce » et bienveillante comme une colombe; que » vous aimiez votre abjection, que vous la » pratiquiez fidèlement. Saisissez avec em- » pressement les occasions qui vous en se- » ront procurées; ne soyez pas prompte à » parler; répondez humblement, douce- » ment; dites beaucoup en vous taisant par » modestie et égalité. Supportez, excusez » le prochain avec une grande douceur de » cœur; ne raisonnez point sur les contra-

» ditions qui vous arrivent ; ne les regardez  
 » point, mais Dieu en toutes choses ; sans  
 » nulle réserve, acquiescez à tous ses ordres  
 » avec simplicité. Faites tout pour Dieu,  
 » vous unissant ou continuant votre union  
 » par de simples regards ou écoulements de  
 » votre cœur en lui. Ne vous empressez à  
 » rien, faites tout en esprit de repos : pour  
 » quoi que ce soit ne perdez votre paix,  
 » quand tout serait dans le désordre ; qu'est-  
 » ce que toutes les choses de cette vie, en  
 » comparaison de la paix du cœur ? Recom-  
 » mandez toutes choses à Dieu, et demeurez  
 » paisible dans le sein de sa paternelle pro-  
 » vidence. Dans tous les événements soyez  
 » invariablement fidèle à la résolution de  
 » demeurer unie, simplement et étroite-  
 » ment à Dieu, par un amour de parfaite  
 » confiance, vous reposant sur le soin affec-  
 » tueux, éternel, que la providence a pour  
 » vous. Quand votre esprit s'échappera,  
 » ramenez-le doucement : Notre-Seigneur  
 » vous aime, il vous veut toute à lui ; n'ayez  
 » plus d'autres bras pour vous porter que  
 » les siens, ni d'autre sein pour vous repo-  
 » ser que celui du divin Maître ; n'étendez  
 » pas votre vue ailleurs, et n'arrêtez votre  
 » esprit qu'en lui seul. Tenez votre volonté  
 » si intimement unie à la sienne, que rien  
 » ne soit entre elles deux ; oubliez tout le  
 » reste, ne vous y arrêtant plus, car Dieu a

» convoité votre beauté et simplicité. Pre-  
 » nez courage, tenez vous humblement  
 » abaissée devant la divine majesté, ne dé-  
 » sirez rien que le pur amour de Notre-Sei-  
 » gneur. Ne refusez rien, quelque pénible  
 » qu'il soit; revêtez-vous de Notre-Seigneur  
 » crucifié; aimez-le en ses souffrances....  
 » Que Jésus-Christ soit celui qui fasse en  
 » nous, de nous, par nous, et pour lui, sa  
 » très-sainte volonté. Amen. »

Cette Thérèse, la gloire d'Avila, à qui fut  
 donnée la grâce de lire dans les cœurs, di-  
 sait aux filles de son zèle : « Mes sœurs, tra-  
 » vaillez continuellement pour acquérir  
 » l'humilité; reconnaissez que vous n'êtes  
 » pas dignes des faveurs célestes; et ne les  
 » recherchez point : par ce moyen, loin que  
 » le démon se rende maître des âmes, elles  
 » s'échappent de ses filets quand il se flatte  
 » de les perdre; et Dieu retire notre bien,  
 » du mal que l'ennemi du salut voulait faire.  
 » Le Seigneur est fidèle en ses promesses; et  
 » voyant que notre intention, dans la prière,  
 » est de le contenter et de le servir, il est  
 » satisfait de nous, mais nous devons être  
 » sur nos gardes, de peur que notre adver-  
 » saire n'affaiblisse notre humilité par quel-  
 » ques pensées de vaine gloire, dont il faut  
 » bien prier Dieu qu'il nous délivre. Ne crai-  
 » gnez pas, mes filles, que vous receviez  
 » long-temps des consolations qui viennent



» d'un autre que de lui : le plus grand pré-  
 » judice que le démon pourrait nous porter,  
 » et sans que nous vinssions à l'apercevoir,  
 » serait de nous persuader que nous avons  
 » des vertus qui nous manquent. Dans les  
 » douceurs et les consolations, nous ne  
 » pouvons avoir d'autre pensée, sinon que  
 » les faveurs que nous recevons de Dieu  
 » nous obligent à le servir avec encore plus  
 » d'ardeur : ici, au contraire, nous croyons  
 » que c'est nous qui lui donnons et qui le  
 » servons, et qu'il est de sa bonté de nous  
 » en récompenser : cette opinion fait peu-à-  
 » peu un tort extrême, parce qu'elle dimi-  
 » nue l'humilité, et porte à négliger d'ac-  
 » quérir des vertus que l'on s'imagine déjà  
 » posséder. Comme on se flatte d'être en  
 » sûreté, on tombe subitement dans un  
 » piège d'où l'on ne peut se retirer : bien  
 » que ce ne soit pas un péché mortel capa-  
 » ble de précipiter l'ame dans l'enfer, il l'af-  
 » faiblit au point qu'elle ne saurait marcher  
 » plus long-temps dans le chemin de la per-  
 » fection. »

La considération qui doit le plus nous tou-  
 cher et nous faire sentir la nécessité de l'hu-  
 milité, c'est qu'aidés de son secours, nous  
 parvenons à tirer avantage de nos défauts  
 même. Sainte Gertrude, s'affligeant un jour  
 amèrement d'un défaut auquel elle était  
 sujette, et demandant instamment à Dieu

de l'en délivrer, le Seigneur lui répondit avec une extrême bonté : — Pourquoi voulez-vous, ma fille, me priver d'une grande gloire, et vous d'une grande récompense? Toutes les fois que, reconnaissant en vous ce défaut, vous vous proposez de vous en corriger à l'avenir, c'est un nouveau mérite que vous acquérez. Toutes les fois qu'on s'efforce de surmonter quelque défaut pour l'amour de moi, on me fait le même honneur qu'un brave soldat fait à son roi, en combattant courageusement contre les ennemis, et en s'efforçant de les vaincre.

*La raison seule commande l'humilité.*

Qu'il est important de sentir, mon cher Dosithée, la vérité de cette proposition, qu'il n'y a pas un saint dans la céleste patrie qui n'ait dû ses vertus et sa couronne à son attachement inviolable à l'humilité! En étudiant l'esprit de ces grands personnages, je me suis aisément persuadé l'importance de cette éminente qualité, par les seules lumières d'une raison sage et soumise à la foi. Je me suis dit : Jamais je ne me préférerai au plus indigne pécheur : ce serait présomption et orgueil. Les jugements de Dieu me sont inconnus ; si les plus grands coupables avaient reçu autant de grâces que moi, ils en auraient fait un meilleur usage, et se

seraient préservés de ces chutes qui ont souillé mon innocence. La vue d'un méchant que je ne saurais excuser, doit me conduire à cette réflexion : Qui suis-je en comparaison de tant d'ames qui marchent à grands pas dans la carrière de la vertu ? Je pratiquerai donc la maxime de saint Paul, qui nous ordonne de nous placer toujours plus bas que les autres : et si la nature corrompue se révolte, la charité, qui juge toujours favorablement du prochain, étouffera ses cris.

Si je dois me placer au-dessous du plus criminel des hommes, me reste-t-il le droit de me préférer à personne ? Cependant combien de fois le parallèle, que j'ai établi entre les autres et moi, a fait évanouir les motifs intérieurs que j'ai de m'humilier. Je m'attribuais sur eux un avantage presque toujours injuste, et toujours ennemi de la charité. Quand j'aurais été autorisé à reconnaître en moi quelques qualités que n'ont pas les autres, combien en ont-ils que je n'ai point ; je n'ai pas la connaissance de tout ce qu'ils valent ; Dieu peut-être a sur eux des vues de miséricorde dont mon orgueil me prive. Quelle est celle de mes facultés qui ne me disposerait pas à me croire inférieur à tous ? Cette persuasion me servira de règle de conduite, si je ne perds plus de vue mon néant, mes misères, mes défauts, mes péchés, l'abus de tant de grâces, ce qu'il y a de

**répréhensible dans le peu de bien que je fais; les retours intéressés de mon amour-propre qui s'y mêle; les réserves dont je conserve l'usage, ne pratiquant point la loi aussi parfaitement que je le pourrais; mes langueurs, mes tiédeurs, mes demi-sacrifices : c'est sur cette règle que les plus grands saints, se jugeant eux-mêmes, ne se regardaient que comme des serviteurs inutiles.**

Ces réflexions m'ont conduit à de salutaires aveux sur mes dispositions intérieures : j'ai reconnu que je devais me placer assez bas à mes propres yeux, pour que tout me parût réellement au-dessus de moi ; j'ai senti que, le sentiment de mon néant m'occupant alors tout entier, je n'aurais plus d'yeux pour les défauts des autres, que je n'oserais même penser qu'il y a quelque chose de plus imparfait que moi, et que je serais prêt à me soumettre à tout. Ces déférences, ces témoignages d'honneur dont on se prévient, ce nom de serviteur qu'on prend à chaque instant, sans en avoir l'esprit, tout ce langage de pure civilité qui n'a plus de vérité dans la bouche des gens du monde, j'ai confessé devant Dieu, qu'il doit se vérifier rigoureusement dans mon cœur. En effet, si je suis chrétien, je dois me croire indigne des moindres égards, incapable des emplois les moins relevés : la dépendance, l'assujettissement, le dernier

rang partout, voilà ce qui me convient. Il m'est indispensable de me régler sur mes pères dans la foi : ce n'était point affectation dans les saints, quand il fallait les forcer d'accepter les dignités de l'Eglise, et de prendre la conduite de leurs frères ; leur fuite, leur résistance et leurs larmes n'étaient point feintes ; ils ne pouvaient regarder la violence qu'on leur faisait, que comme la peine de leurs péchés.

Si peu digne de me rapprocher de ces grands hommes, je découvre dans mon extrême fragilité le germe de mille tentations toujours renaissantes. Comment repousser l'ennemi du salut, si je n'ai pas en main l'arme précieuse de l'humilité : tant que je ne suis point assez humilié, la tentation persévère. Peut-être en est-il dont je ne serai jamais totalement délivré, parce que je ne serai jamais assez vivement pénétré de ma faiblesse ; faudra-t-il me décourager, cesser de prier, de combattre ? ce serait le comble de l'orgueil. Il faudra m'humilier de plus en plus, reconnaître plus souvent devant Dieu, mon indigence, pousser des cris vers lui du sein de ma misère : une humble prière lui fait violence, et perce les nues, pour atteindre à son trône. C'est déjà une grâce touchante que de pouvoir prier ; on ne prie jamais en vain, quand la prière n'est point démentie par les sentiments du cœur.

A ces diverses considérations, j'en dois ajouter une dernière que j'expose en tremblant : c'est que, d'un côté, tout, dans la nature, me prêche éloquemment l'humilité; et que, de l'autre, je ne serai réellement converti qu'autant que je serai humble. Frappé de ces deux vérités, je les ai confessées en présence de mon Dieu; prosterné à ses pieds adorables, j'ai osé dire : O mon père céleste ! il est certain que le dernier, que le plus méprisé des hommes est autant, j'ai même tout lieu de croire qu'il est plus que moi devant vous : il fait de vos grâces un meilleur usage que moi. Plusieurs des plus grands saints en ont très-probablement reçu de moins grandes que votre serviteur : je suis donc le plus vil de tous les hommes; et le dernier d'entre eux ne doit plus m'inspirer que du respect; le plus méchant doit me pénétrer de compassion, et surtout de frayeur pour moi-même. Parmi vos amis, ce que je vois m'étonne; et ce que je découvre dans celles de vos créatures à qui vous avez refusé le don de la raison, ou du sentiment, achève de me confondre : elles suivent l'ordre que votre providence leur a prescrit; aucune ne s'écarte de la fin que vous vous étiez proposée en les créant, moi seul je suis rebelle : de tous les êtres qui composent l'univers, je n'en vois pas un qui ne soit plus estimable que moi. Ma vie s'est écoulée

à vous ignorer ; et à m'ignorer moi-même ; il est temps d'ouvrir les yeux, de vous connaître et de me connaître aussi. L'orgueil de mes pensées, de ma conduite, de mes sentiments, m'a dérobé jusqu'à présent cette science indispensable. Seigneur, je n'aurais pas à me reprocher tant de fausses démarches, si j'avais su de bonne heure m'abaisser devant vous ; l'humilité que j'ai si long-temps méconnue, devient aujourd'hui ma ressource ; tandis que je puis encore me montrer petit à mes yeux et aux vôtres, vous pouvez me regarder d'un œil de miséricorde : c'est le moyen de vous plaire, après vous avoir déplu. Faites que je l'emploie, Verbe adorable, caché pour moi, sous les voiles obscurs de l'infirmité humaine. Il n'y a rien de grand que ce que vous estimez, et vous n'estimez que l'humilité. Que le serviteur rougisse donc d'avoir pensé et agi autrement que son maître ! qu'il se fasse honneur de le suivre et de l'imiter ! que la fausse gloire, la fierté, la hauteur, l'amour de l'indépendance et de la liberté meurent en moi par votre grâce ! Dès-lors, Seigneur, je commencerai à vous plaire ; dès-lors je soumettrai mes passions, je remplirai mes devoirs avec moins de peine, et je respecterai vos lois ; dès-lors enfin, vous descendrez jusqu'à moi, tout misérable que je suis, et je pourrai m'élever jusqu'à vous, tout grand

et infini que vous êtes. J'immole au pied de votre trône ces saillies et ces funestes mouvements d'orgueil qui ont régné en moi jusqu'ici; j'y renonce sans réserve, et j'en fais le désaveu le plus absolu. O mon Dieu! je sais ce que vous êtes, je sens ce que je suis : accordez-moi la grâce de me conduire tousjours d'après ces deux considérations, je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ, votre fils.

Telle est, Dosithée, la prière que j'ai coutume d'adresser à Dieu au souvenir de mes besoins; elle est pour moi, elle sera pour vous comme un précis des motifs qui doivent nous déterminer à tout apprendre à l'école de l'humilité. Je ne crains pas de vous envoyer ma lettre; vous n'y verrez que mes tendres inquiétudes pour votre avenir, et vous verrez que je ne cesse d'avoir les mêmes soins pour votre jeunesse; car ce fut d'après les principes que je viens d'exposer, que je conduisis vos premiers pas dans l'arène, souvent je disais au Seigneur : Faites, ô mon Dieu ! que dans la belle carrière qui nous est ouverte, Dosithée avance à mesure que je lui tracerai la route qu'il doit parcourir. Père céleste, rendez vos deux fils solidement humbles, c'est le vœu ardent que leurs cœurs forment en commun.



---

## NEUVIÈME LETTRE.

*Dosithée à Dorothée.*

DOROTHÉE, je suis donc forcé d'en convenir, être véritablement chrétien, et être profondément humble, sont deux choses absolument synonymes. Hélas! comment pouvais-je m'arrêter un moment à contester l'essentielle obligation de cultiver une vertu que tant d'autorités sacrées nous commandent impérieusement! Quelle lâcheté criminelle que celle d'hésiter à ressembler à notre adorable modèle, et précisément par la qualité qu'il semble avoir le plus chérie, dans le cours de sa vie mortelle, depuis la chaumière de Bethléem jusqu'au Calvaire! Vénérable ami, dans ces honteuses incertitudes, dans ces inquiétudes qui n'avaient d'autre source que l'amour désordonné de moi-même, j'étais indigne de vous, de vos touchantes leçons, et de vos exemples plus touchants encore. Pardonnez-moi cette dangereuse impression qu'avait faite sur mon cœur le souffle empoisonné du monde, je vais fermer les entrées de mon âme à ses perfides insinuations. Quoi qu'il m'en puisse coûter, je serai votre copie fidèle, je deviendrai sincèrement humble. Ce ne sera pas sans doute aisément que

j'atteindrai le but que vous m'avez proposé ;  
et que la religion sainte m'indique d'une  
manière si formelle et si rigoureuse. Il me  
faudra combattre long-temps pour obtenir  
la victoire sur les penchants les plus chers  
au cœur humain ! Quel avenir alarmant pour  
ma faiblesse j'entrevois aujourd'hui ! je m'é-  
tais promis des jours heureux ; vaine illu-  
sion, que dissipe à l'instant la nécessité de  
me renoncer en tout, et de me refuser cons-  
amment à l'innocent plaisir d'être content  
de moi-même ! Dans le noble parti des ar-  
mes, mon père me citait pour modèle plu-  
sieurs héros parmi mes ancêtres : eh ! le  
moyen de me proposer cette brillante pers-  
pective, lorsque je dois me dissimuler ma  
valeur, égalât-elle, surpassât-elle celle du  
plus brave, du plus intrépide de mes pères !  
O Dorothee ! l'on ne peut donc être un véri-  
table et généreux disciple du Sauveur sans  
avoir embrassé l'humilité, sans l'avoir culti-  
vée avec zèle, conservée avec des soins ex-  
trêmes, et jusqu'au dernier soupir de la  
vie ? Je le crois, vous me l'avez enseigné ;  
mais encore redoublez vos leçons. Sur vos  
lèvres la vérité me charme, et cependant  
ma faiblesse m'alarme : les écueils qui m'en-  
touraient redoublent ma frayeur. N'abandon-  
nez pas à lui-même l'objet de votre amour-  
bon et indulgent Dorothee, soyez toujours !  
seconde providence de votre fils adoptif !  
Adieu.

---

## DIXIÈME LETTRE.

*Dorothee à Dosithée.*

### AVANTAGES ATTACHÉS A LA VERTU D'HUMILITÉ:

Vous deviendrez, mon fils, solidement humble, si vous méditez souvent les lettres précédentes où la nature, les caractères, les traits et la nécessité de l'humilité me semblent suffisamment exposés : n'en est-ce pas assez pour nous inspirer la noble émulation de conquérir cette vertu? Vous ne pensez pas de la sorte, vos nouvelles objections me l'annoncent, et je vous bénis pour votre candeur à me les présenter. Formons donc un nouveau tableau : supposons que la religion, l'honneur de la foi, le cri de la conscience, la voix seule de la raison, ne nous font pas un commandement rigoureux, solennel, d'atteindre à l'humilité; les avantages précieux qu'elle procure nous la prescrivent éloquemment : elle nous rend *heureux*, elle fait de nous des *héros*, elle nous établit véritables *disciples* de Jésus-Christ.

*L'humilité nous rend heureux.*

Le bonheur qu'elle donne est exclusif aux

membres de la religion sainte : aussi son adorable auteur, le Sauveur du monde, nous dit qu'il est le maître de cette vertu, et que c'est de lui que nous devons l'apprendre. Ni Socrate, ni Platon, ni Aristote, ni les philosophes anciens, ni les philosophes modernes n'ont jamais su l'enseigner : quand ils s'attachaient aux autres vertus, à la tempérance, à la justice, ils étaient si loin d'être humbles, qu'ils ne cherchaient principalement, dans leurs sacrifices, que la réputation et la gloire. Il est vrai que Diogène et quelques autres qui faisaient profession ouverte de dédaigner ce que le monde estime, semblaient mépriser le monde, et se mépriser eux-mêmes ; mais en cela ces insensés ne faisaient que chercher la gloire par une route différente du chemin battu, comme Platon le reprocha dès-lors à Diogène. Le premier ayant invité le second à dîner avec des philosophes, avait fait parer de magnifiques tapis le lieu où il devait les recevoir ; Diogène entre tout sale et couvert de boue, tire un de ces tapis à terre, et marche dessus à deux pieds, Platon lui ayant demandé ce qu'il faisait : Je soule aux pieds, lit-il, l'orgueil de Platon : — oui, répond celui-ci, mais avec un autre orgueil. Bien loin, mon cher Dosithée, que les sophistes aient jamais pu savoir ce que c'est que le véritable mépris de soi-même, dans lequel

consiste l'humilité chrétienne; bien loin qu'ils aient jamais connu la nature de cette vertu, ils n'en ont pas même découvert le nom. C'est une qualité particulière au chrétien, qui n'avait jamais été enseignée avant Jésus-Christ. Ce fut par là qu'il commença son admirable sermon de la montagne, *Bienheureux les pauvres d'esprit* : par ces pauvres d'esprit, on doit entendre les humbles. Le Sauveur commence par là sa prédication, il la continue par là, il l'achève par là; il ne nous enseigne autre chose pendant toute sa vie, et c'est la leçon qu'il veut que nous tenions particulièrement de lui, il ne dit pas : Apprenez de moi à former le ciel et la terre, à créer les choses visibles et invisibles, à opérer des miracles, à ressusciter les morts; mais, *Apprenez que je suis doux et humble de cœur*. Une humilité solide est bien plus sûre qu'une élévation pleine de vent et d'orgueil; il vaut mieux être humble et servir Dieu avec crainte, que de faire des miracles : c'est un chemin uni et assuré que le premier; l'autre est très-difficile et très-dangereux. Or, ce premier chemin n'est parcouru que par des êtres fortunés, puisque les humbles sont proclamés comme autant d'heureux par la vérité éternelle. Regrettez, mon fils, d'en avoir douté un instant. Comment ne seraient-ils pas heureux? la vertu qui orne et embellit leur ame, les

a armés contre l'ennemi du salut. Antoine vit un jour, dit saint Athanase, étendus sur la terre, tous les pièges dont les démons se servent pour nous tromper ; à ce tableau, le solitaire s'écrie en soupirant : Hélas ! qui pourra passer par-dessus sans y être pris ? Il entendit une voix qui lui répondit : Antoine, l'humilité seule le pourra. Recevez, disait l'illustre saint Jean-Climaque, recevez de la main de tous vos frères, le breuvage des humiliations et des mépris, avalez-le comme de l'eau, mais comme de l'eau qui donne la vie, puisqu'ils ne vous le présentent que pour vous purifier de tout ce qu'il y a en vous d'humeurs malignes et corrompues. C'est alors qu'une parfaite pureté fleurira dans votre cœur, et que la lumière de Dieu ne s'éclipsera point dans votre ame.

Pour nous convaincre que l'humilité et le bonheur sont inséparables, suivons les généreux efforts du chrétien qui veut atteindre à cette vertu comme à l'asile de la paix : il ne cesse, par tous les moyens qu'il peut imaginer, par ses pensées, par ses paroles, par ses actions, par ses recherches, par toute sa conduite, par ses prières, par de nobles sacrifices, par l'exercice des actions les plus humiliantes, il ne cesse, dis-je, de travailler à s'affranchir des périls de l'orgueil humain. Délivré de cette passion par le secours de la grâce, il est aisément justifié devant Dieu de

ses autres péchés, comme le fut autrefois le Publicain dans une disposition semblable. Alors quel bonheur ne doit-il pas goûter? En est-il un plus grand que celui d'être certainement l'ami de son Dieu, et de trouver dans ce bonheur le moyen même de le conserver? Parmi les bons serviteurs de Dieu, les uns gardent jusqu'à la fin de leur vie le souvenir de leurs crimes, après en avoir obtenu le pardon, s'en servant comme d'un motif continuel d'humiliation, pour réprimer l'enflure de la vaine gloire; d'autres, pensant à ce que Jésus-Christ a souffert pour eux, se considèrent toujours comme lui étant infiniment redevables; ceux-ci s'humilient continuellement à la vue de leurs imperfections continues; ceux-là, par les tentations qui leur arrivent, par les maladies de leur ame. Il en est enfin qui s'humilient d'autant plus que Dieu leur accorde plus de faveurs, se jugeant entièrement indignes d'être dépositaires de ces richesses, considérant ces nouvelles grâces comme de nouvelles dettes qu'ils ajoutent sans cesse aux premières, et dont ils ne sauraient jamais s'acquitter. C'est là, mon ami, la véritable humilité, la béatitude de cette vie, la plus haute récompense des chrétiens parfaits, lorsque vous verrez qu'un de vos frères aura acquis, en peu d'années, cette souveraine paix de l'esprit qui calme toutes les

passions, soyez convaincu qu'il n'y est arrivé que par cette dernière voie, la plus heureuse, la plus héroïque, et en même temps la plus courte.

Mais comment l'humilité, unie au sentiment de nos torts personnels et de ceux des autres, peut-elle nous conserver dans la paix? C'est que, répond le saint évêque de Genève, l'humilité fait que nous ne nous troublons pas de nos imperfections, nous souvenant de celles de nos semblables : pourquoi serions-nous plus parfaits? C'est qu'aussi nous ne nous inquiétons pas des défauts de nos frères par le souvenir des nôtres : pourquoi trouverions-nous étrange que les autres commettent des fautes, puisque nous en commettons de même? L'humilité nous rend doux envers les parfaits et les imparfaits : à l'égard des premiers, par le respect; et à l'égard des autres, par la compassion. L'humilité fait que nous recevons les peines avec une aimable résignation, sentant qu'elles nous sont dues, et les biens avec crainte, sachant que nous ne les méritons pas.

Mon fils, si la vertu que nous préconisons adoucit ainsi tous nos maux, diminue la somme de nos misères, nous établit dans une paix constante, dont le goût est délicieux, on ne peut douter qu'elle ne nous rende heureux? En nous donnant le bonheur, elle donne encore une noble élévation à tous nos sentiments.



*L'humilité fait des héros.*

Qu'est-elle autre chose que la connaissance et l'amour de la vérité, non de la vérité en général, mais de celle qui nous regarde, qui nous apprend ce que nous sommes, qui nous fait discerner ce qui nous est étranger de ce qui nous est propre, qui nous instruit de nos défauts; qui, montrant l'origine des dons qui sont en nous, nous en enseigne l'usage et la fin. La connaissance est la moindre partie de l'humilité; la plus essentielle est l'amour; et je veux dire l'amour du sentiment de ses misères. Ce que la vérité dit de nous, nous le disons avec elle, nous formons nos jugements sur les siens, nous condamnons en nous tout ce qu'elle y condamne, voilà la première partie : la vérité nous marque notre place, et nous nous y mettons; elle ne nous laisse que ce qui nous vient de notre fonds, et nous ne nous attribuons rien au-delà. Elle nous porte à rendre grâces de ce que nous avons reçu, et nous remercions; elle nous apprend qu'il peut nous être ôté, et nous tremblons; elle nous montre ce qu'il y a en nous de vicieux et de déréglé, et nous en gémissons; elle nous découvre ce qui manque à notre vertu, et nous le demandons avec instance : voilà la seconde partie. Unissez la lumière à l'amour,

la connaissance au sentiment, la vue de la vérité à l'obéissance à la vérité : c'est l'humilité. Et je demande maintenant à tous les hommes qui s'en font une fausse peinture, je le demande surtout à mon Dosithée, qui craint que l'humble chrétien ne puisse jamais être un héros, s'il y a rien de plus grand qu'une telle vertu ; et, quand on peut y atteindre ; s'il est une élévation plus sublime, qui nous fasse autant d'honneur, qui mette une plus grande distance entre nous et tous ceux qui ne voient point la vérité, ou qui la voient pour leur honte et leur supplice, en la voyant sans l'aimer et sans en devenir meilleurs ?

Oui, le chrétien profondément humble est le seul véritable héros, puisqu'il est seul l'amateur de la croix du Sauveur. « Portons, » disait saint Chrysostôme, la croix de Jésus-Christ avec joie comme une couronne ; car » c'est elle qui met le sceau à tout l'ouvrage » de notre salut. Lorsque nous sommes ré- » générés, lorsque nous recevons la paix » sacrée, lorsque nous sommes ordonnés » pour le saint ministère, nous avons tou- » jours présent devant les yeux cet étendard » de la victoire. Plaçons-le donc avec zèle et » avec respect dans nos maisons, sur nos » murs, sur nos fenêtres, sur notre front et » dans notre cœur. C'est le signe de notre » salut et de notre liberté ; c'est le signe de

» la miséricorde et de la bonté infinie de  
 » Dieu pour nous. Ainsi, lorsque vous faites  
 » sur vous-mêmes le signe de la croix, rap-  
 » pelez-vous le mystère de la passion de Jé-  
 » sus-Christ, et éteignez dans ce souvenir  
 » jusqu'aux moindres étincelles de vos pas-  
 » sions. Lorsque vous faites ce signe respec-  
 » table, armez-vous de confiance, et faites  
 » briller sur votre front un courage chré-  
 » tien, songez que d'esclaves que vous étiez,  
 » vous êtes devenus libres.... Si vous faites  
 » le signe de la croix avec ces sentiments, il  
 » n'est point de démon qui, à la vue de  
 » cette arme redoutable, dont il a été mor-  
 » tellement blessé, ose vous attaquer. » Sans  
 doute qu'il recourait souvent à ce signe salu-  
 taire, ce jeune serviteur de Dieu dont  
 l'humble patience décèle tant de courage !  
 Un jeune moine fut chargé de servir un  
 moine âgé qui était très-infirmes ; il le servit  
 pendant douze ans avec le plus grand zèle,  
 sans être jamais de mauvaise humeur, quoi-  
 que l'ancien moine le traitât avec beaucoup  
 de sévérité, sans lui dire aucune parole de  
 douceur. Il voulait éprouver et perfectionner  
 son disciple, mais, près de mourir, le pre-  
 nant par la main, il lui dit : « Mon fils, con-  
 » tinuez de servir votre Dieu. » Il le recom-  
 manda ensuite aux autres moines, en disant  
 de lui : « Ce n'est pas un homme, c'est un  
 » ange. »

Les dons de Dieu, cher ami ; ressemblent tous à la lumière qui ne peut être séparée du soleil, ni subsister sans lui ; ils sont comme le ruisseau, qui demeure à sec dès qu'il n'est pas entretenu par la source : ils ont tous la même dépendance de Dieu qu'une branche a de sa racine, dont elle ne peut être coupée sans se flétrir, et sans perdre son suc et sa fécondité. Ainsi c'est une pure extravagance que de les vouloir attribuer à un autre principe, et c'est renoncer en même temps aux intérêts de la vraie gloire, que de renoncer à l'humilité. C'est le canal de tous les biens, puisqu'elle met l'homme immédiatement au-dessous de Dieu, qui est la plénitude de l'être et de la bonté, et qui ne demande qu'à se répandre : c'est elle qui nous prépare à recevoir la rosée de la grâce. C'est elle qui retient dans de fécondes vallées tout ce que perdent les montagnes. Elle semble abaisser l'homme, et cependant elle ne travaille qu'à l'élever ; elle entasse dons sur dons, grandeur sur grandeur, perfection sur perfection. Elle est toujours altérée et demande toujours. Elle sait profiter de tout, et mettre tout en usage, et ne peut se consoler de quelques légères pertes qu'en les compensant par d'autres gains. Elle soumet l'homme à Dieu, mais à lui seul, car elle méprise encore plus sincèrement le monde qu'elle n'en est méprisée. Elle n'en attend

rien, et jamais ne fléchira devant lui. L'orgueil est faible, timide, flatteur, parce qu'il cherche l'approbation; mais l'humilité a de l'élevation, parce qu'elle craint plus les louanges que le mépris. Elle suit sa route sans tourner la tête; elle a toujours en vue le terme; et sait bien que tous les applaudissements seront pour elle, si elle peut y atteindre. Elle met sa gloire à s'abaisser profondément devant Dieu, parce que c'est à lui seul qu'appartient l'empire, la gloire et la majesté; parce qu'il tire de la poussière l'humble et le pauvre, et qu'il couvre d'ignominie le superbe; parce qu'il condamne à un opprobre éternel ceux qui sont assez insensés pour le mépriser. La vanité est nécessairement jointe à la misère, et quand elle est grande, à une misère infinie: l'humilité au contraire est unie nécessairement à la grandeur, et quand elle est parfaite, à une grandeur infinie. Considérons Jésus-Christ et Satan: l'humilité dans Jésus-Christ est sans bornes, et il est Dieu, l'orgueil dans Satan est à son comble, et il est la créature la plus vile et la plus méprisable que nous puissions imaginer. Quel spectacle, s'il était bien étudié! L'homme parfaitement humble est dans le sein du Père, il est son fils, il est parfaitement uni à son Verbe et à sa Sagesse; l'Ange, et peut-être le premier de tous, est précipité dans l'abîme, parce qu'il a follement affecté

**l'indépendance.** Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, s'est abaissé pour nous jusqu'à la croix, et Satan, contre son propre intérêt, a refusé de se soumettre à Dieu qui venait de le tirer du néant. Mais tout genou fléchit devant Jésus-Christ humilié, et Satan sera couvert d'opprobres et chargé d'humiliations dans tous les siècles.

A ce contraste si frappant, le chrétien jaloux de son éternel bonheur se prosternera devant le Dieu de l'univers, et s'écriera : O Seigneur mon Dieu ! seul grand, seul saint, puissant et élevé au-dessus de tout, qu'est-ce donc que l'orgueil à vos yeux ? Qu'y voyez-vous, et comment abaissez-vous celui qui s'élève ? Mais aussi combien à vos yeux est grande une humilité véritable et sincère, et comment élevez-vous celui qui sait s'abaisser ? Je me représente ce moment où vous entrerez dans la salle des noces éternelles, pour y placer chacun au rang qui lui conviendra : hélas ! si les hommes vains sont sensibles ici-bas à l'honneur d'être placés plus haut qu'ils ne se sont mis, quelle joie pour le cœur vraiment humble quand vous lui direz : Mon ami, montez plus haut. Non, Seigneur, il n'est point ici-bas d'humiliations assez longues, assez profondes pour mériter un tel honneur. Donnez-moi la grâce de m'humilier sincèrement au-dedans et au-dehors, devant vous et devant les

hommes; humiliez-moi vous-même après m'avoir rendu, par votre grâce, vraiment humble d'esprit et de cœur, et je vous en remercierai comme d'un bienfait, dans l'espérance consolante que vous daignerez me relever de ma bassesse, pour m'assurer une place dans le sein de la gloire. Mais hélas! (serais-je jamais sincère, si je ne l'étais à vos pieds!) qu'il s'en faut, ô mon Dieu! que je vous aie parlé selon les dispositions de mon cœur! Mon indignité, ma misère se font tellement sentir quelquefois dans le fond de mon ame par votre grâce, que je me trouve confus du peu que je vauz; cependant, je veux qu'on m'estime; oh! je suis vraiment la chimère de mon siècle: il n'y a en moi que contradictions. Je considère bien peu, ce me semble, je hais même l'état de grandeur et de fortune après lequel soupirent la plupart des hommes, cependant, oublie-t-on pour moi les bienséances et les égards, j'en suis troublé, interdit. Souvent même il m'arrive de souhaiter de vivre inconnu, dans l'obscurité; et je ne peux souffrir qu'on en agisse avec moi comme si j'étais effectivement dans l'obscurité que je désire. D'où vient en moi cette contradiction? je n'en puis démêler la source. Quelle qu'elle soit, détruisez-la, mon Dieu, je me sou mets présentement à toutes les humiliations qu'il vous plaira de m'envoyer; je les mérite, je

**Je reconnais, faites qu'on me rende justice. Serai-je jamais autant humilié que vous, ô fils de David! ô roi de gloire! ô Messie d'Israël! Vous! traité de séditieux, de pécheur, de blasphémateur! Vous! traduit en roi de théâtre! Vous! expirant sur une croix!.... Semez désormais toutes mes voies d'humiliations et d'opprobres; que j'en rencontre partout, si souvent et en si grand nombre, qu'enfin je m'habitue à les souffrir. Mais que ce soit votre grâce qui m'y accoutume au point qu'enfin je les aime! Rendez-moi semblable à vous : à l'extérieur, par la participation à vos opprobres; et surtout dans l'intérieur, par l'amour de vos opprobres.**

**N'épousons jamais les vains et criminels préjugés du monde, quand il ose avancer que l'humilité rétrécit et dégrade notre âme : au contraire, dit saint Bernard, elle la rend capable des plus grands efforts. Ces vertus, magnanimité, humilité, se fortifient mutuellement, en sorte que moins un homme présume de sa force dans les moindres choses, plus il présume de celle de Dieu, pour les œuvres les plus étonnantes. Si, comme un siècle accoutumé à prendre son penchant pour guide et pour oracle, nous regardions l'humilité avec ces yeux profanes qui ne s'ouvrent qu'aux fausses lueurs de la nature et des sens; si, d'après une telle règle, nous la jugions une qualité propre à ces esprits**



médiocres qui méconnaissent leur excellence; si nous prétendions qu'elle fait oublier ce que Dieu a donné aux uns de préférence aux autres; si nous nous persuadions qu'elle détruit cette émulation si nécessaire dans la société civile et chrétienne, ou même qu'elle est incompatible avec les égards dus à la supériorité du rang et de la dignité, nous nous arrêterions aveuglément à des prétextes imposants pour tout autre que pour une âme chrétienne : Est-on jamais plus grand que lorsqu'on se rapproche plus fidèlement de la source de toute grandeur? Plus on a de motifs d'être reconnaissant des bienfaits de Dieu, plus on sent facilement combien on en est peu digne. L'émulation ne s'entretient-elle pas sans les désordres de la vanité et de l'ambition? Saint Louis, si humble sur le trône, se faisait rendre tous les devoirs qu'exigeait la couronne qu'il portait. C'est donc injustement que l'on se figure l'humilité comme une conquête située sur un rocher escarpé, où l'on ne peut atteindre. Différents moyens y conduisent, différents degrés y élèvent. C'est un art que l'âme chrétienne étudie, et dont elle cultive en elle-même les progrès : « Il me semble, écrivait l'illustre Thérèse aux filles de son zèle, que cette vertu et celle du renoncement à nous-mêmes sont toujours unies; ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais

séparer. » O souveraines vertus ! reines du monde et chères amies de Notre-Seigneur ; vous qui dominez sur les choses créées, et nous délivrez de tous les pièges du démon, celui qui vous possède peut combattre hardiment l'enfer avec ses fureurs, le monde avec ses attraits sans redouter rien, parce que le royaume du ciel est à lui. Que pourrait-il craindre ? Il se soucie peu de tout perdre, et ne compte pas comme perte un tel événement. Son unique appréhension est de déplaire à Dieu ; il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'elles ne lui soient pas dérobées par sa faute. Elles se cachent si parfaitement à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les aperçoit pas, et ne peut croire qu'il les possède, quoi qu'on lui dise pour l'en convaincre. Il a pour elles tant d'estime, qu'il ne cesse de travailler à les acquérir, et s'y perfectionne ainsi de plus en plus.

*L'humilité nous rend de vrais disciples de Jésus-Christ.*

Tout chrétien solidement et profondément humble, est nécessairement un véritable disciple de Jésus-Christ. Que d'avantages précieux il recueille de ses sacrifices ? Considérez-le dans le commerce de la vie : dès qu'il voit qu'on le loue, qu'on l'estime, il

rentre en lui-même, et se remplit de confusion, à l'exemple du Roi-Prophète qui disait : « Lorsque j'ai été élevé, je me suis humilié, et j'en ai senti du trouble. » Ce n'est pas sans sujet que l'ami de Dieu se trouble ainsi par un sage retour sur lui-même ; il tremble que si les choses dont on le loue sont fausses, il n'en soit puni plus sévèrement devant Dieu, et que si elles sont vraies, il ne perde la récompense qu'il en devait attendre ; et qu'on ne lui dise un jour : *Vous avez été comblé de biens en votre vie, vous avez reçu le prix de vos bonnes œuvres.* Il n'ignore pas que le caractère de l'orgueil est d'aveugler l'esprit ; que la vanité est un poison secret qui obscurcit l'âme, et que Dieu prend plaisir à se découvrir aux humbles, en se cachant aux superbes, afin de punir l'élévation de leurs cœurs par les ténèbres de leur esprit, car Dieu ne se laisse point trouver par celui qui ne le cherche pas avec un cœur pur et soumis. C'est en vain que le superbe entend parler des grandes récompenses de la foi, parce que la passion l'aveugle. L'humble seul se laisse pénétrer aux frayeurs des jugements de Dieu, qui étonnent l'orgueilleux sans le toucher. Dieu même prend plaisir à abandonner celui-ci à l'aveuglement où il s'est volontairement jeté. Il tombe dans le précipice en voulant s'élever, et devient semblable à cet ange

orgueilleux qui disait : *J'établirai mon trône au-dessus des astres* , et qui fut précipité dans l'abîme.

Aussitôt que l'humilité a commencé à germer dans notre cœur , nous sentons une secrète aversion pour la gloire et les louanges des hommes , nous ne les supportons plus , nous songeons à bannir de notre ame les mouvements de la vanité ; et quand cette vertu , croissant en nous de jour en jour , s'y est enracinée , alors nous considérons , non-seulement avec mépris , mais même avec crainte , nos bonnes actions , persuadés que l'abondance des grâces que nous recevons de Dieu ne servira qu'à nous mériter un châtiment plus sévère , si nous avons le malheur d'abuser de ces rares faveurs. Notre ame , ainsi préparée , se retranche dans les sentiments de sa bassesse , et par-là se montre invincible à tous ses ennemis ; elle ne peut être séduite par les illusions des passions : l'humble estime qu'elle a d'elle-même est un trésor intérieur , où elle cache et met en sûreté toutes ses vertus. Constamment jalouse d'avancer à grands pas dans la voie sublime que la grâce a tracée pour elle , elle juge aisément qu'elle sera d'autant plus fertile en vertus et en fruits célestes , qu'elle se rabaissera davantage dans la vue de son néant.

Quelle distance de cette noble et sainte

humilité, à celle qu'enfante la sagesse profane ! « Qu'est-ce que l'humilité, écrivait » l'Ange de Genève à sainte Chantal. Est-ce » la connaissance de notre misère ? Oui, dit » saint Bernard ; mais c'est l'humilité morale » et humaine. Qu'est-ce donc que l'humilité » chrétienne ? C'est l'amour même de notre » indigence, amour produit par la vue de » l'humilité de Jésus - Christ. Connaissez- » vous que vous êtes une pauvre petite chétive » veuve ? Aimez-vous cette humble condi- » tion ? Glorifiez-vous de n'être rien, soyez- » en contente, puisque votre misère sert » d'objet à la bonté de Dieu, pour exercer » sa miséricorde. Entre les infortunés, » ceux qui sont les plus misérables ; entre » les pauvres malades, ceux dont les plaies » sont plus profondes, se jugent les meil- » leurs pauvres, les plus propres à attirer » l'aumône : nous ne sommes que des pau- » vres ; les plus misérables sont de meilleure » condition, la clémence divine les regarde » volontiers : humilions-nous, je vous sup- » plie, et ne prêchons que nos plaies, que » nos misères, aux portes du temple de la » piété. Mais souvenez-vous de les prêcher » avec joie, vous consolant d'être toute » vide et toute veuve, afin que Notre-Sei- » gneur vous remplisse de son royaume : » soyez douce et affable, excepté à l'égard » de ceux qui voudraient vous dérober

» votre gloire, c'est-à-dire, votre misère et  
 » votre viduité parfaite. *Je me glorifie en*  
 » *mes infirmités*, disait l'apôtre ; il m'est  
 » plus avantageux de mourir que de perdre  
 » ma gloire : voyez-vous ? il aimerait mieux  
 » mourir que de perdre ses infirmités qui  
 » font sa gloire. Il faut bien conserver  
 » votre misère et votre bassesse ; Dieu la  
 » considère comme autrefois il considéra  
 » celle de la Vierge sacrée : *Les hommes re-*  
 » *gardent ce qui est dehors, mais Dieu regarde*  
 » *le cœur*. S'il voit notre bassesse, il nous  
 » fera de grandes grâces : cette humilité  
 » conserve la chasteté.... Tenez-vous donc  
 » joyeusement humble devant le monde ;  
 » soyez contente que les hommes ne fassent  
 » pas attention à vous ; s'ils vous estiment,  
 » moquez - vous - en joyeusement ; rien  
 » de leur jugement et de votre misère  
 » qui le reçoit : s'ils ne vous esti-  
 » ment pas, consolez-vous joyeusement  
 » d'un mépris, dans lequel au moins le  
 » monde suit la vérité. N'affectez pas l'hu-  
 » milité visible, mais aussi ne la fuyez pas :  
 » embrassez-la toujours avec joie.... Les  
 » emplois humbles et d'humilité extérieure  
 » ne sont que l'écorce, mais l'écorce con-  
 » serve le fruit. . . . Ma chère fille, je  
 » désire que vous ayez un cœur large et  
 » grand dans les voies du Seigneur, mais  
 » humble et doux. »

Il n'y a point de désordre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne vous fasse acquérir. Soyez humble, dirai-je à tous les pécheurs, et vous ne serez plus vindicatifs, parce que vous ne serez plus si délicats sur le point d'honneur, et si sensibles aux injures; soyez humbles, et vous ne serez plus colères et emportés, parce que votre cœur moins susceptible ne s'airra plus si aisément, et ne s'élèvera plus avec tant de hauteur; soyez humbles, et vous ne serez plus opiniâtres et entêtés, parce que vous ne croirez plus que tout doive vous céder, et que vous céderez vous-même volontiers aux autres. L'humilité corrigera en vous les jugements désavantageux et téméraires, les railleries et les médisances, les vaines complaisances et les fiertés, les vues ambitieuses, le libertinage et l'irréligion, bien d'autres désordres qui n'ont pour principe que votre orgueil. C'est par l'orgueil que le péché est entré dans le monde, et c'est par l'humilité qu'il en sera banni : elle est la source, la mère de toutes les vertus. Dès que vous serez humbles, vous aurez la crainte de Dieu, vous paraitrez avec respect devant Dieu, vous mettrez toute votre confiance en Dieu, vous serez soumis à toutes les volontés de Dieu, parce que vous reconnaîtrez toute votre dépendance et tout votre néant en la présence

de Dieu. Dès que vous serez humbles, vous serez charitables envers le prochain, vous l'excuserez, vous le supporterez, vous lui pardonnerez, vous le soulagerez, vous le préviendrez en tout, parce que, ne vous préférant jamais à lui, et le mettant même toujours au-dessus de vous dans votre estime, vous vous trouverez toujours bien disposés en sa faveur. Dès que vous serez humbles ; vous serez mortifiés, désintéressés, détachés de vous-mêmes, vigilants et attentifs sur vous-mêmes, parce que vous vous défiez de vous-mêmes, que vous vous mépriserez vous-mêmes, que, dans le sens et selon l'esprit de l'Évangile, vous vous haïrez vous-mêmes. Cher Dosithée, n'aurai-je pas droit d'ajouter : dès que vous serez humbles ; vous aurez accompli la loi, vous aurez rempli toutes les conditions nécessaires pour devenir de vrais disciples de Jésus-Christ.

Or, si l'humilité présente de si grands avantages, le moyen qu'avec un amour sage-ment ordonné pour nos personnes ; nous négligions de l'acquérir, nous ne répétons pas de généreux efforts pour faire cette inestimable conquête ? Pensez-y donc avec toute l'attention que commande un sujet aussi important ; et puis communiquez ce que vous aurez pensé, ce que vous aurez senti ; à ce fidèle ami qui vous bénit en vous pressant sur son cœur. Adieu.



## ONZIEME LETTRE.

*Dosithée à Dorothee.*

MON cher Dorothee , aux pieds des tabernacles , dans le secret de l'oratoire domestique , j'ai lu et relu ces détails précieux où vous peignez l'humilité si digne de nos recherches , de nos vœux et de nos sacrifices ; ce recueillement , bien doux puisque je méditais à vos côtés , m'a fait concevoir un vif désir d'être humble. J'ai nourri , fortifié ce sentiment , en me rappelant ces anciens et précieux avis du vénérable Dorothee à son cher Dosithée ; ils roulaient principalement sur tous les moyens que la religion nous offre , pour nous faire acquérir la vertu d'humilité , base de toutes les autres. Ma mémoire , après un long temps , n'en a conservé qu'un souvenir imparfait. Ah ! mon père , offrez-moi de nouveau les éléments de ce manuel que votre cœur dictait à votre fils adoptif ! Je vous propose une jouissance : qu'y a-t-il de plus délicieux à une ame telle que la vôtre , que de se rappeler le bien qu'elle opéra ? Je me trompe : vous mettez tous vos soins à vous en dérober la mémoire. Cependant , il est bien essentiel à votre bonheur , il est essentiel à mon salut , que vous me remettiez

sous les yeux cette suite de voies simples ; communes en apparence , cependant trop peu connues , et qu'il faut parcourir avant d'obtenir le nom glorieux de disciple fidèle du Dieu des humbles. Je sens bien , mon cher Dorothée , que pour s'assurer une conquête si justement ambitionnée , il faut que l'humilité règne partout dans la personne du chrétien qu'elle gouverne : l'intérieur doit respirer cette aimable vertu ; comme la règle et la mesure des autres ; l'esprit doit en concevoir toute la beauté , le cœur en goûter l'inestimable prix ; elle doit revivre , et s'annoncer sur la figure avec tous ses attraits ; le coup - d'œil , la démarche , tout doit la prêcher éloquemment aux autres. Son langage , fidèle interprète du cœur , doit , par son amabilité ; charmer tout le monde. O Dorothée , quelle tâche effrayante ! Qu'elle est propre à décourager le novice tout profane , qui , comme Dosithée , couvert de la poussière du siècle ; n'est encore qu'à l'entrée de l'arène. Tendez-moi la main , cher Ananie , relevez votre fils , enseignez-lui la première des sciences , celle de se bien connaître , celle de repousser les attaques invisibles de l'ennemi mortel des hommes ; donnez - moi d'estimer les louanges à leur juste valeur : en un mot , enseignez-moi comment je puis être affable , bienveillant , plein d'aménité avec mes sem-

- blables, sans me flatter, sans les flater jamais eux-mêmes par ces fades éloges qui n'annoncent trop souvent que des fourbes dans les louangeurs, et dans les louangés que des dupes.

---

## DOUZIÈME LETTRE.

*Dorothee à Dosithée.*

### MOYENS D'ACQUÉRIR LA VERTU D'HUMILITÉ.

O mon fils, quel empire vous avez sur mon cœur ! je le sens disposé à voler au-devant de vos vœux, à prévenir vos désirs, à deviner et remplir vos innocentes demandes. Eh ! quel bien ne me font pas celles qui sont consignées dans votre dernière lettre ! rechercher, solliciter les moyens les plus sûrs pour devenir humble ; oh ! c'est déjà vous enrôler dans la milice des plus généreux disciples du Calvaire ; c'est déjà nous annoncer que vous deviendrez la copie vivante, éloquente, de l'adorable enfant de Bethléem, et du Dieu de la Croix. Courage, que ma voix mourante puisse encore vous animer d'un nouveau feu, vous aurez jusqu'à ses derniers accents ; et mon dernier soupir sera un soupir de désir ; que Dosithée ne me survive que pour être un modèle d'humilité. Afin de le devenir, don-

nez une attention fidèle aux conseils que contient cette lettre. C'est aux pieds de l'adorable Samaritain , aux pieds de l'immortel ami , Sauveur et père de l'ignorant , de l'enfant et du pauvre , que j'ai appris que la morale évangélique offre trois moyens efficaces d'acquérir l'humilité : le premier , de cultiver notre *intérieur* ; le second , d'apporter un grand soin à régler notre *extérieur* ; le troisième , de nous former une *règle dans nos rapports avec nos frères*.

#### PREMIER MOYEN D'ACQUÉRIR L'HUMILITÉ.

##### *Cultiver l'intérieur.*

Le meilleur moyen de me former à cette vertu , n'est-il pas d'apprendre à me connaître , et à mourir à moi-même , d'étudier les qualités qui me manquent , d'appeler l'humilité dans mes combats , de m'abaisser toujours devant l'être des êtres , de tirer avantage des tentations de l'orgueil , enfin de consulter chaque jour ma conscience , et de recevoir avec docilité ses reproches.

*S'étudier sans cesse et mourir à soi-même.*

Le sage nous dit : Que votre méditation commence et finisse par vous-même. . . . quelle est votre origine , votre nature ,

- **votre fin ? L'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité, comme la douceur dans les épreuves conduit à la patience. Si vous ne vous exercez point aux humiliations, vous ne pourrez parvenir à l'humilité. Cher Dosithée, répétons souvent cette élévation touchante au trône de l'Éternel : Faites, Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse : en vous connaissant, je vous aimerai, et vous glorifierai en toutes choses ; en me connaissant, je ne compterai point sur mes forces, et je ne m'attribuerai aucun bien.**

Qui peut se rappeler trop souvent cet excellent avis de l'ange de Genève : « Nous devons mourir, afin que Dieu puisse vivre en nous. Il est impossible de parvenir par d'autres moyens à l'union de nos âmes avec Dieu. Ces paroles semblent dures ; mais aussi quelle consolation de savoir que, par cette mort, nous devons être unis au souverain Bien ! »

*Compter les vertus qui nous manquent.*

Combien est salutaire le pieux exercice qui nous amène à ne nous estimer rien, par l'examen des vertus qui nous manquent ! pour mieux connaître toute notre indigence, et pour nous humilier davantage, suivons

fidèlement la pratique de ce vertueux solitaire, qui était tourmenté par des pensées de vanité, lorsqu'il travaillait de tout son pouvoir à conquérir la vertu opposée. Poussé par une inspiration divine, il se lève aussitôt, il écrit sur la muraille de sa cellule les noms des plus éminentes vertus ; ceux de la charité parfaite, de l'humilité, de la chasteté, et de quelques autres ; puis quand ces pensées de vaine gloire commençaient à le tenter, il disait : Allons trouver nos juges, et courait lire ces noms qu'il avait écrits, et s'adressait tout haut ces paroles : Lorsque tu posséderas ces vertus, tu connaîtras alors combien tu es encore éloigné de Dieu. Moins généreux que cet ami du désert, nous pouvons nous laisser surprendre par l'adroit et odieux tentateur, mais faut-il alors désespérer de nous ? Non, sans doute ; l'humilité viendra encore nous tendre une main secourable ? Si l'orgueil a été capable de changer en démons plusieurs d'entre les Anges, qui doute que l'humilité ne puisse changer en Anges ceux d'entre les hommes qui vivent comme des démons ? Que ceux qui sont tombés, ne perdent donc jamais la confiance qu'ils doivent avoir en Dieu, heureux qui travaille de toutes ses forces pour atteindre le plus haut degré de cette vertu ! Que le chrétien trop lâche pour monter aussi haut, s'attache au moins for-

tement à elle et ne s'en sépare jamais ; celui qui consent à ce dangereux divorce ne peut, presque sans miracle, recevoir aucune grâce qui soit éternelle. N'oubliez jamais, mon cher Dosithée, qu'il y a plusieurs exercices de vertu qu'on peut appeler comme autant de nerfs qui fortifient l'humilité, et comme autant de chemins par lesquels on y arrive : et quels sont ces exercices précieux ? c'est d'abandonner le monde par une retraite inconnue au monde ; de dérober aux yeux du siècle sa propre sagesse ; d'être simple et sincère dans ses paroles ; de cacher sa noblesse ; de bannir toute vaine confiance en soi ; de retrancher tout discours inutile.

*Combattre avec humilité, et s'abaisser devant Dieu.*

Quand nous prenons les armes pour combattre un de nos vices, ne manquons jamais d'appeler l'humilité à notre secours, puisqu'elle marchera sur la tête des aspics et des basilics qui sont le péché, et le désespoir naissant du péché ; et qu'elle foulera aux pieds les lions et les dragons, c'est-à-dire, les démons et la chair. Mais quand lui devons-nous ces éclatants triomphes, sinon quand nous nous abaisserons profondément devant Dieu ? Dans cette

intime persuasion , qu<sup>é</sup> je ne suis rien ; je veux me regarder comme le plus méprisable des hommes , couvert de plaies infectées , et coupable de mille forfaits contre son souverain. Touché d'un vif regret , je lui confesse mes iniquités ; je lui en demande pardon , je m'abandonne entre ses mains , pour qu'il fasse de moi tout ce qu'il lui plaira : ce roi plein de bonté et de miséricorde , loin de me châtier , m'embrasse tendrement , me fait manger à sa table , me sert de ses propres mains , me donne les clefs de son trésor , me traite en tout comme son favori , s'entretient avec moi , fait ses délices de ma société. De là cette simple attention et ce regard général et amoureux en Dieu , où je me sens souvent attaché avec des douceurs et des jouissances plus grandes que celles que goûte un enfant attaché au sein de sa mère. Je trouve ainsi tout à la fois , et le moyen sûr de devenir humble , et le bonheur que l'on possède dans les efforts généreux auxquels on se dévoue.

*Supporter les mouvements superbes , mais involontaires.*

Ma nature est fragile. J'ai cette inclination secrète au péché qui fit tomber le premier de nos pères ; comment me rassurerai-je sur le mépris que j'ai de moi , sur cet



anéantissement où je me cache au monde ; quand mille sentiments d'orgueil veulent corrompre mon cœur ? Ici l'ineffable Sagesse semble me dire : dès que vous avez ces dispositions, mon fils, il n'y a pas de moyen aussi capable d'établir en vous une humilité profonde, que ces mouvements superbes, mais involontaires, qui attaquent votre esprit. Considérez tous les vices qui peuvent donner plus de confusion, vous ne trouverez rien qui humilie tant une ame pieuse, que d'être persécutée d'un vif mouvement d'orgueil ; parce que ce sentiment a plus de bassesse et plus d'audace. Les autres vices ne sont pas autant éloignés de la nature de l'homme. Mais il est abominable qu'une créature si méprisable de son fonds ait des sentiments si élevés : ainsi qu'une ame terrassée de l'image de son effroyable corruption, soit tentée d'orgueil, elle voudrait alors s'ensevelir dans son néant, tant elle éprouve d'horreur du mouvement qui l'agite. Moi ! dit-elle, moi, avoir un sentiment de hauteur pour ce qui me concerne ! ah ! que plutôt les crimes de ma vie paraissent au grand jour, et que l'excès de ma confusion me foudroie. Que je sois plongée dans le cloaque infâme de mes péchés, c'est où me porte mon poids, mais que je m'en élève, c'est une disposition monstrueuse. O mon Dieu ! que je devienne plutôt l'abîme de

toutes les bassesses, que ce mouvement d'orgueil approche de mon cœur. Si l'impureté m'attaquait, je n'en serais pas étonnée, je ne suis que chair ; si la colère m'emportait ; je ne suis qu'humeur ; chaque passion , chaque vice trouve en moi son principe naturel , mais que l'orgueil y veuille entrer ! où est son fonds ? oh ! c'est l'horreur et l'abomination même ! Jusqu'à quel point d'humiliation tombe alors cette ame, par l'indignation qu'elle conçoit de se voir exposée à la vaine gloire ! Cette épreuve produit en elle une humilité plus profonde que toutes les autres voies qu'elle pourrait prendre pour s'abaisser. Il avait par un moyen semblable, fait des progrès rapides dans l'étude de soi-même, et dans la pratique de l'humilité ; cet homme de Dieu que je vous citais autrefois comme un modèle de la plus rare des vertus. Entre les lumières qu'il avait reçues du ciel, il n'y en avait point, selon son aveu , qui lui eût procuré plus d'avantages , dans l'adversité , dans la prospérité, que celle-ci. Tantôt il s'abîmait dans la connaissance de son indignité , et disait alors : Je suis indigne de la lumière que je vois de l'air que je respire, du pain qui m nourrit ; je suis indigne de toute consolation, de tout sentiment de piété ; je suis indigne de voir mon Dieu, indigne de vivre parmi les hommes ; indigne d'être dans

feu du purgatoire, appelé au feu de l'enfer ; à tout châtement, à tout mépris. Tantôt il se voyait moins que rien, dépendant de Dieu, comme le rayon du soleil : alors pénétré de sa petitesse, il disait : L'air n'a pas de quoi se glorifier, parce qu'il est lumineux : tout son lustre vient du soleil ; que suis-je dans la prière et dans l'action que l'obéissance me dicte, sinon le néant dépendant de Dieu. Tantôt il se considérait comme un esclave rebelle : l'esclave est la personne la plus vile de la maison ; tout ce qu'il y a de pire dans le vivre, le vêtir, le coucher, les offices, c'est pour lui ; il ne prétend pas aux faveurs que les enfants reçoivent, il obéit à tous, et tous lui commandent. C'est de cet état humiliant que je me glorifierai, disant avec David : O Seigneur ! je suis votre esclave et l'enfant de votre servante ; vous avez rompu mes liens ; car l'âme dans ces sentiments se trouve libre des affections dérégées, et de l'attache qu'elle avait aux honneurs, aux charges et aux délicatesses de la vie.

*S'adresser de continuel reproches.*

A ces moyens salutaires ; vous en ajouterez un nouveau, Dosithée, pour vous introduire plus sûrement dans la belle voie de l'humilité : ne passez jamais aucun jour

sans vous faire les reproches que vos plus grands ennemis pourraient vous adresser ; moins pour vous les adoucir d'avance , que pour vous conserver dans l'abaissement et le mépris de votre personne. S'il arrive surtout que dans la tempête d'une tentation violente, vous sentiez des mouvements d'impatience et des murmures intérieurs sur la manière dont Dieu vous éprouve , prenez-vous sévèrement de cette révolte , indignez-vous contre vous-même de ce que vous êtes encore si rempli d'orgueil. Dites-vous alors : — Comment un misérable pécheur ose-t-il se plaindre de cette affliction ? Ne suis-je pas digne de peines infiniment plus grandes ? L'énormité de mes fautes mérite l'enfer , et je me plaindrais d'une adversité temporelle , qui n'est rien en comparaison , et qui dure si peu ! Ignorez-tu , mon ame , que l'abjection et les souffrances sont ton véritable pain , que c'est une riche aumône pour sortir de la misère ; pourrais-tu ne pas la recevoir avec action de grâce ? La refuser , ce serait rejeter un trésor ; il passerait dans d'autres mains qui en feraient un meilleur usage : le Seigneur voulait t'élever au rang de ses favoris , les disciples du Calvaire , et tu aurais la lâcheté de refuser le combat ! on ne peut être couronné sans avoir combattu , ni recevoir le salaire sans avoir porté le poids du jour. Que ne feraient pas les ré-

- **prouvés pour atteindre au bonheur qui t'est offert, s'ils avaient le temps et la grâce que l'on t'accorde ! Ces reproches et d'autres semblables raniment la ferveur, pénètrent du désir d'une vie pauvre, souffrante, humiliée, anéantie sur le modèle de celle du Sauveur. Cher fils, les plus grandes vertus sont celles qui paraissent le moins, et qui vont plus efficacement à détruire une nature corrompue. Donnez à Dieu sans réserve, il vous donnera sans mesure ; faites-vous petit, aussi petit que vous pourrez, si petit qu'on ne vous aperçoive même pas ; c'est le moyen de devenir vraiment grand : plus les hommes vous oublieront, moins Jésus-Christ vous oubliera.**

#### SECOND MOYEN D'ACQUÉRIR L'HUMILITÉ.

##### *Réformer l'extérieur.*

Après avoir réglé mon intérieur, je dois travailler à réformer l'extérieur. Qu'ai-je à faire pour me garantir des vains suffrages des hommes, des écueils de la conversation, du danger attaché même aux œuvres édifiantes ? Réfléchir qu'il n'est pas possible qu'un homme s'enfle des succès extérieurs, puisque le vulgaire est précipité dans ses jugements, qu'il n'a de nous qu'une connaissance superficielle, que ce qu'il

approuve ; ce qu'il loue ; est le plus souvent digne de blâme , puisqu'après tout , il n'y a rien en nous de bon qui ne nous soit étranger , et qui n'appartienne à Dieu seul ! Comment agirai-je donc pour réformer une conduite ordinaire , et d'ailleurs , aux yeux de ma conscience , si peu généreuse , surtout lorsque des louangeurs , ou trompés ou trompeurs , la préconisent ?

*Comment accueillir les louanges.*

Je m'appliquerai les sages conseils que saint Grégoire-le-Grand adressait à saint Augustin , apôtre d'Angleterre : « Prenez garde de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire , à l'occasion des miracles et des dons célestes que Dieu fait éclater au milieu de la nation qu'il a choisie parmi les choses que vous faites à l'extérieur , ayez soin de vous juger vous - même intérieurement. Cherchez à bien comprendre ce que vous êtes , quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple pour la conversion duquel vous avez reçu le pouvoir des miracles ; ayez toujours devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises par parole ou par action , afin que le souvenir de vos infidélités étouffe les mouvements d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur ;

- au reste, vous devez vous persuader que le don des miracles que vous recevrez, ou que vous avez déjà reçu, est une faveur accordée, non à vous, mais à ceux dont Dieu veut le salut. On peut être doué, disait saint Fulgence, du don des miracles, et cependant perdre son ame : les miracles n'assurent point le salut, ils peuvent, à la vérité, procurer de l'estime et des applaudissements; mais que servira-t-il à un homme d'être estimé sur la terre, s'il est ensuite condamné aux supplices de l'enfer?»

*Comment se régler dans la conversation.*

Prémuni par le sentiment de mon indigence et par la juste appréciation du suffrage des hommes, j'ai encore à gouverner ma langue, à disposer mes conversations de manière que, loin de nuire au progrès de l'humilité dans mon cœur, je l'y affermissse et l'y grave toujours davantage. En m'entretenant avec mes frères, j'éviterai ce qu'on appelle saillies heureuses ou rencontres agréables, toutes railleries ou plaisanteries, enfin ce qui ressent l'air du monde. Je discourrai peu des choses spirituelles, sur le ton de l'avis ou de l'instruction, à moins que ma position ne m'en fasse un devoir. Je me contenterai d'en parler en interrogeant avec modestie, ceux qui en ont l'intelli-

gence, et qui peuvent m'éclairer par leurs réponses. Donner des leçons de religion, de morale sans y être autorisé par sa place, c'est agir en homme instruit, habile ou affectant de l'être. Combien ce langage sert à nourrir l'orgueil dont notre ame n'est déjà que trop infectée ! Je fuirai, autant qu'il me sera possible, tout ce qu'on nomme curiosité; je ne m'empresserai point d'aller voir les objets que le monde appelle des choses magnifiques; je désirerais peu de savoir autre chose que ce qui appartient à mon devoir et ce qui peut contribuer à ma perfection et à mon salut.

*Comment disposer ses actions.*

Je n'ai pas seulement ma langue à diriger, je dois encore conduire ma main; il serait insuffisant de paraître humble dans la conversation, si les œuvres ne répondaient à nos paroles. Jamais je n'acquerrai l'humilité que par des pratiques que commande cette vertu. Ce sont des actes de douceur, de patience, d'obéissance, de mortification, de haine de moi-même, de renoncement à mon sens et à mes lumières, d'aveu et de confusion de mes fautes et d'autres semblables. C'est là sans doute ce qui détruira en moi le règne de l'amour-propre, fonds malheureux d'où surtout mon orgueil et ma présomption prennent naissance. Je



me conserverai avec zèle, mais sans affectation, dans le silence et dans le recueillement. J'éviterai en cela d'être désagréable ou incommode à personne. Obligé par le devoir ou par les bienséances, de parler ; je m'énoncerai toujours avec retenue, modestie, et avec une secrète pudeur, croyant que je ne suis pas digne d'être écouté, et que je ne peux presque rien dire qui mérite d'occuper l'attention de ceux avec lesquels je me trouve. Que l'on ne m'écoute pas, soit par mépris, soit par distraction, je me réjouirai plutôt intérieurement de cette humiliation, persuadé que je la mérite, et me disant : Qui suis-je pour vouloir que l'esprit d'un autre s'occupe de mes pensées ?

### TROISIÈME MOYEN D'ACQUÉRIR L'HUMILITÉ.

*Comment on doit se conduire avec le prochain.*

J'ai voulu régler toute ma personne par rapport à moi ; que me dictera pour les autres le vœu de devenir humble ? Ne dois-je pas, Dosithée, m'appliquer à louer les autres avec prudence, m'animer à faire le bien de manière qu'il ne reste plus d'aliment à l'amour-propre et à la vanité ? Je m'abstiendrai, comme d'un vrai mal, de juger mes frères, m'attachant toujours à interpréter favorablement tout ce qu'ils disent, tout ce

qu'ils font ; je chercherai dans moi , j'imaginerai , par une charité industrielle ; de sages motifs pour les excuser ou pour les défendre. Je souhaiterai d'être pour eux un avocat éloquent ; et si la chose n'est pas possible , parce que le mal commis est trop évident , je l'excuserai encore autant que je pourrai , je le rejetterai , ou sur une inadvertance , ou sur une surprise , ou sur la force de la tentation et la malice du démon qui les a séduits , ou enfin sur quelque autre raison semblable ; j'empêcherai mon esprit de s'y fixer , si ma place ne m'oblige pas à porter remède à ces défauts , ou à ces chutes : cette conduite deviendra pour moi la source de la véritable humilité.

*Comment agir quand on loue devant nous les absents.*

Indifférent à ma propre gloire , je ne le serai point à l'éloge qu'on fera des autres , j'aimerai à les entendre louer ; avec une sage discrétion , je leur accorderai mon suffrage. Autant les louanges qu'on m'adresserait me feraient de peine , autant je me réjouirai de celles que je verrai donner à mes frères , et des honneurs dont ils seront l'objet : je croirai même , quand je n'en connaîtrai pas , qu'il est des motifs qui les en rendent vraiment dignes , et je contribuerai de mon côté à leur gloire , autant que l'es-

prit de simplicité et de vérité pourra me le permettre. Les envieux ne peuvent supporter la gloire du prochain ; ils la considèrent comme une diminution de la leur , et insinuent adroitement dans la conversation des choses capables d'affaiblir l'apologie qu'on fait d'autrui. Je fuirai cette vile et odieuse conduite , mais en louant les hommes , je louerai aussi le Seigneur des avantages qu'il leur a donnés , et des services qu'il en tire : je me dirai qu'il vaut bien mieux qu'il se serve de tout autre que de moi , à raison de mes défauts et des retours d'amour-propre dont j'entache toutes mes actions ; que les louanges conviennent bien mieux à mon prochain qu'à moi , pour l'orgueil , la présomption , et l'esprit de propriété criminelle avec lequel je les reçois ; enfin , je goûterai d'autant plus le bien qu'on racontera des autres , que ma nature superbe et jalouse y sentira plus de répugnance.

*Illusion à éviter.*

J'ai prévu que ce serait une fatale illusion , si je me dispensais de faire le bien ; parce que je ne pourrais le faire sans qu'il parût ; je dois aller où mon devoir m'appelle ; et comme c'est ce devoir seul qui fait la règle de ma conduite , je fermerai les

yeux , sans me mettre en peine si les autres les ouvrent. Ainsi saint Bernard , se moquant du démon qui voulait le tenter de complaisance dans ses exercices , lui disait que, comme il ne les avait pas entrepris pour lui , il ne les quitterait pas aussi pour lui : *Non propter te cœpi , non propter te desinam*. Le grand Chrysostôme semble aller plus loin , lorsqu'il assure qu'on ne doit pas laisser de faire le bien , quand même on le ferait avec une certaine complaisance , dont notre vanité si subtile et si ingénieuse nous permet peu d'être exempts ; c'est du moins le sens qu'il donne à ces paroles de l'évangile , où le père de famille , défendant d'arracher l'ivraie mêlée avec le bon grain dans son champ , veut qu'on les laisse croître ensemble , de peur que si l'on voulait arracher toute l'ivraie , on n'arrachât aussi le bon grain. « Les meilleures choses que nous faisons , dit l'éloquent archevêque de Constantinople , se trouvent mêlées de tant de maux ! Les complaisances , les retours , les recherches , mille autres imperfections pénètrent dans nos vertus : si nous voulions n'en pratiquer que de pures , nous n'en pratiquerions aucune. Il vaut mieux faire beaucoup de bien avec un peu de mal , que de n'opérer aucun bien , sous prétexte que nous y mêlons toujours quelques sentiments d'amour-propre. Dieu , par sa compassion pour

notre faiblesse , répand souvent dans notre ame une délectation sensible , qui , la subjuguant , l'attire avec plus de courage à son divin service. Quelque juste plainte que l'on fasse sur ce que cette secrète complaisance se retrouve partout , il est trop certain que , sans un tel sentiment , il y a bien des choses que nous ne ferions pas , et dans lesquelles nous croyons pourtant n'avoir que Dieu seul pour objet. C'est à la vérité un sujet d'humiliation , mais non pas de découragement ; et si , loin d'en devenir plus paresseux , nous en sommes seulement plus confus en nous-mêmes , moins idolâtres de notre prétendue sainteté , ce mal , par un tel usage , ne sera peut-être pas un de nos moindres biens. »

Je crains , mon fils , d'avoir affaibli les motifs tout-puissans que le christianisme nous a si souvent remis sous les yeux , pour nous déterminer à embrasser l'humilité : du moins j'en sens la nécessité ; du moins je conviens , et vous devez convenir avec moi , que , dépourvus de cette aimable et si rare vertu , nous ne savons plus , ni régler les facultés de notre ame , ni guider nos sens extérieurs , encore moins rendre innocentes et utiles nos relations avec les hommes. Appliquons-nous donc à nous-mêmes le sage avis que donnait par écrit l'immortel fils du comte de Sales et que j'ai cité : « Connaissez-

» vous que vous êtes une pauvre et petite  
 » créature; aimez d'être telle; soyez - en  
 » bien-aise, puisque votre misère sert d'ob-  
 » jet à la bonté de Dieu pour exercer sa mi-  
 » séricorde.... Humilions-nous, je vous sup-  
 » plie, et ne prêchons que nos plaies à la  
 » porte du temple de la piété divine; mais  
 » ressouvenez-vous de les prêcher avec joie,  
 » vous consolant d'être toute vide, afin que  
 » Dieu vous remplisse de son royaume.... Il  
 » faut bien garder votre misère, votre bas-  
 » sesse, car Dieu la regarde comme il fit  
 » celle de la Vierge sacrée.... Soyez bien-  
 » aise que le monde ne tienne compte de  
 » vous; s'il vous estime, moquez-vous-en  
 » joyeusement, et riez de son jugement et  
 » de votre misère qui le reçoit; s'il ne vous  
 » estime pas, consolez-vous avec joie, du  
 » moins, puisqu'en cela le monde suit la  
 » vérité; pour l'extérieur, n'affectez pas  
 » l'humilité visible, mais ne la fuyez pas  
 » aussi. Les offices humbles et d'humilité  
 » extérieure ne sont que l'écorce, mais elle  
 » conserve le fruit.»

Si le pieux fondateur d'une compagnie  
 célèbre n'avait pas été vraiment humble,  
 aurait-il manifesté cette simplicité parfaite  
 que l'Ange de Genève admirait. Saint Ignace  
 de *Loyola*, dit saint François de Sales,  
 mangea de la chair le mercredi saint, sur  
 une simple ordonnance du médecin, qui le

jugeait à propos pour un mal assez léger qu'il avait. Un esprit de contrainte se fût fait prier trois jours.

La bienheureuse Catherine de Sienne aurait-elle aspiré courageusement à marcher sur les traces d'un Dieu chargé d'opprobres et d'humiliations, si son cœur n'avait pas été consacré sans partage à la vertu que nous préconisons ? Cette sainte, voyant que son Sauveur lui présentait deux couronnes, l'une d'or, l'autre d'épines : Oh ! je veux la couronne de douleur, dit-elle, pour ce monde ; l'autre sera pour le ciel.

Enflammé du désir de ressembler à votre adorable modèle, oh ! ne vous trompez jamais sur les vrais caractères, sur les différents degrés de la vertu que nous préconisons. Ses inestimables avantages ne vous échapperont plus. Vous vous les rendrez encore plus sensibles ; vous vous affermirez dans vos bonnes résolutions, en vous retraçant ces beaux modèles, ces humbles parfaits que nous présentent les annales de l'Eglise. Ce sera donner au tableau le dernier coup de pinceau, ce sera le rendre parfait. Adieu, Dosithée, je vous bénis.

---

## TREIZIÈME LETTRE.

*Dosithée à Dorothee.*

J'ÉPROUVE, cher Dorothee, un besoin pressant d'être encouragé dans la belle route que m'avez ouverte ! L'exposé des moyens les plus propres à me faire acquérir une solide humilité, me fait bien sentir à quels généreux efforts je dois me soumettre. Mais voilà ce qui m'alarme : tout entreprendre et tout immoler, combattre les pensées de l'esprit, épurer les sentiments du cœur, entourer ses lèvres d'une garde sévère, réprimer le simple regard, contenir le geste, régler l'action, être toujours aimable aux autres et dur à soi-même, ne s'occuper qu'à faire valoir et ressortir le mérite de ceux qui nous entourent, et nous dissimuler, nous dérober à nous-mêmes nos propres avantages, ne nous compter jamais pour quelque chose, repousser même la louange avec une sorte d'indignation contre nos imperfections journalières et contre nos infidélités passées, conserver de celles-ci un souvenir importun, pénible, souvent même rempli d'amertume, quelle somme d'obligations, quelle suite de gênes, de contradictions, d'assauts, de combats ! hélas !



- j'ai presque dit de défaites honteuses et coupables ! Au moins , tendre père , avouerez-vous à votre fils que si le triomphe est ensuite obtenu , il a coûté bien cher. Cependant , je serais désolé que mes réflexions vous donnassent l'idée que je ne veux plus travailler à me montrer digne du vénérable guide de mes jeunes années. O Dorothee , pourriez-vous croire que vos soins constants et si tendres ne seraient ainsi payés que d'indifférence et d'ingratitude ! Combien j'aurais horreur de moi-même si , après avoir reçu vos aimables leçons , après vous avoir eu long-temps pour mon évangile vivant sur la terre , j'avais la lâcheté de quitter le sentier étroit , qui seul conduit à la céleste patrie , pour prendre ce chemin battu , cette route vaste et commode , dont l'issue n'est autre qu'un malheur éternel ! il n'en sera pas ainsi. Vous me renvoyez aux célèbres modèles que l'histoire me présente. Ah ! pourquoi ne me les pas retracer vous-mêmes ! ne les avez-vous pas étudiés ? ne sont-ils pas vos amis fidèles ? Cher et digne ami , apprenez-moi à penser en saint , à parler en saint , à agir en saint , c'est - à - dire , enseignez-moi ce que les élus de l'Eglise ont pensé et dit de la vertu que nous admirons. Que vous allez être heureux en m'aplanissant la voie , en m'y entourant , à chacun de mes pas , de l'ombre de tous ces

grands hommes qui se trouvaient, si petits à leurs yeux ! Adieu.

---

## QUATORZIÈME LETTRE.

*Dorothee à Dosithée.*

### MODÈLES D'HUMILITÉ.

Vous avez raison, mon fils, de chercher à donner par la voie de l'exemple plus de vigueur à vos sages résolutions : pour atteindre au but que nous nous proposons, laissons là l'enseignement et le précepte. Tout raisonnement établi sur la loi, confirmé par l'autorité, est bien respectable sans doute; mais l'exemple est plus éloquent, il apporte la preuve consolante et précieuse que tout est possible avec le secours de la grâce; et l'étude d'un beau modèle fait que nous disons pour l'humilité ce que, dans son irrésolution, le jeune orateur se disait pour toutes les vertus chrétiennes : « Augustin, ne pourrais-tu pas ce que tel et tel ont pu ? » Nous reconnaltrons jusqu'à quel degré les amis du Seigneur ont élevé, dans leur personne, la vertu d'humilité, en apprenant ce qu'ils ont pensé d'eux-mêmes, comment leur conduite appuya leur langage, et enfin, dans quel esprit ils reçurent les humiliations, les outrages.

*Ce que les Saints ont pensé d'eux-mêmes.*

Quel vaste champ à parcourir nous offrent les exemples que nous ont laissés les Saints de l'ancien et du nouveau testament. Isaïe, ce prophète si vertueux, si zélé, reconnaissait devant Dieu qu'il n'était qu'impureté, et que le mérite de ses propres justices, c'est-à-dire, de ses bonnes œuvres, était affaibli par ses iniquités. Daniel, que le Seigneur propose dans Ezéchiël comme un saint capable d'arrêter par ses prières la colère divine, ne parlait au Seigneur que comme un homme chargé d'iniquités, et qui devait continuellement porter sur le visage la honte et la confusion. Saint Dominique, prodige d'innocence et de sainteté, était si rempli du mépris de lui-même, qu'il s'imaginait devoir attirer la malédiction du ciel sur les villes par où il passait. Avant d'y entrer, il se prosternait, s'écriant les larmes aux yeux : « Seigneur, je vous conjure, par votre aimable bonté, de ne pas considérer mes péchés, et de ne point répandre votre colère dans ces lieux parce que j'y aurai passé. » Saint François qui, par la pureté de sa vie, a mérité de devenir l'image de Jésus, se plaisait parmi les pauvres et les mendiants, charmé d'être considéré comme le plus méprisable des hommes. D'autres saints se croyaient indignes des aliments qu'ils pre-

répondit-elle avec simplicité, je connais peu de bien en moi ; encore ce peu de bien ne vient-il pas de moi. — Au moins, répliqua l'étranger, vous ne pouvez nier que vous n'êtes pas coupable de tels et tels péchés qu'il lui nomma : pour moi je sais que la grâce de Dieu m'en a préservé. — Hélas ! lui dit Julienne, je suis peut-être coupable de tous les péchés dont vous vous dites innocent ; je suis au moins très-criminelle de n'avoir pas autant de douleur que je devrais, de ce que mon Dieu est si souvent et si grièvement offensé. »

Saint Vincent de Paul avait coutume de dire : « Lorsque vous serez loué ou estimé, unissez votre esprit aux mépris, aux moqueries, aux affronts que le fils de Dieu a soufferts. Un esprit vraiment humble est autant humilié dans les honneurs que dans les mépris, et fait comme l'abeille qui compose son miel aussi bien de la rosée qui tombe sur l'absinthe, que de celle qui tombe sur la rose. » — « Il ne faut pas craindre, disait saint François de Sales, que la connaissance de ce que Dieu a mis en nous, nous enorgueillisse, pourvu que nous soyons attentifs à cette vérité, que ce qui est bon en nous n'est pas de nous. Hélas ! les mulets ne sont-ils pas de lourdes et pesantes bêtes, quoiqu'ils soient chargés de meubles précieux et parfumés appartenant au prince. »

— Saint Bernard disait : « Il faut que l'humilité soit quelque chose de très-glorieux ; puisque l'orgueil même s'en pare, pour ne pas tomber dans le mépris ; il faut que l'orgueil soit de lui-même quelque chose de bien hideux, puisqu'il est contraint de prendre un masque pour paraître.... *ô humilitas ! virtus Christi.* » — « La vraie humilité, nous dit encore saint François de Sales, ne fait pas semblant de l'être, et ne dit guère de paroles d'humilité ; car elle ne désire pas seulement de cacher les autres vertus, mais encore et principalement elle souhaite de se cacher elle-même. » — L'illustre saint Cyprien avait dit, bien des siècles auparavant : « L'humilité a toujours été le fondement de la sainteté, et l'orgueilleuse élévation n'a pu demeurer dans le ciel. » — « Celui, dit saint Grégoire, qui, sans humilité, fait un amas de vertus, ressemble à celui qui expose de la poussière au vent qui souffle. »

Mon jeune ami, pour vous animer d'une plus vive émulation, arrivons aux temps modernes. Dans le pieux d'Orléans de la Motte <sup>1</sup>, l'un des plus vertueux évêques du dix-huitième siècle, quel modèle d'humilité n'admirons-nous pas ! Recueillons ces paroles

(1) Nommé l'an 1733 évêque d'Amiens, il termina son glorieux épiscopat à l'âge de 91 ans, le 10 [Juillet] 1774.

les plus familières, elles sont marquées du sceau de sa vertu chérie. Afin de se recommander sans cesse à la miséricorde divine, il avait placé dans sa chapelle le Saint-Sacrement, pour lui faire de fréquentes visites; il disait : « Je sais combien je suis peu digne par moi-même d'être exaucé; mais à l'autel je suis hardi. J'espère tout quand j'ai le corps de Jésus-Christ dans mes mains. » Si des personnes pieuses se recommandaient à ses prières, il leur répondait quelquefois : « Vos *Ave Maria* valent mieux que mes *Pater*. » Une de ses oraisons jaculatoires était : « Je suis à vous, ô mon Dieu ! je vous appartiens, tout par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. » Le saint homme abhorrait les honneurs. « Plût à Dieu, disait-il, que j'eusse pu finir mes jours dans la direction d'un couvent de Carmélites ou de Visitandines ! Voilà à quoi j'aurais borné ma fortune; mais Dieu en a disposé autrement. » Afin d'obtenir la permission de quitter son siège et de se retirer à la Trappe, il écrivait au ministre : « Si j'ai bien fait mon devoir, je le demande en récompense, et si je ne l'ai pas fait, je le demande en pénitence. » Il avait coutume d'appeler la salle où il recevait les compliments la salle des mensonges. « Les hommes, disait-il, nous louent pour la moitié de notre devoir que nous faisons, et nous devons trembler

pour l'autre moitié que nous ne faisons pas. » Si on lui adressait des choses flatteuses, il repoussait aussitôt les louanges avec une ingénieuse adresse : Quelqu'un lui ayant observé qu'il guérirait un malade, s'il le voulait. Voilà, Monsieur, répondit-il, une bonne réputation que vous me faites dans ce pays : me prenez-vous pour de la drogue ? bientôt la thériaque et moi, nous serons une même chose » On le comparait à saint François de Sales, et il dit : « Je suis souvent aux pieds de saint François de Sales, et plutôt à Dieu que, pendant toute l'éternité, je fusse dans la même place ! » Un peintre ayant placé son portrait dans une église, sous la figure de quelque saint, le bon évêque en est averti, et on l'entend dire : « Je suis donc un saint en peinture : mais, mon Dieu ! que je suis un grand pécheur en réalité ! » Le dauphin, fils de Louis XV, l'ayant invité à venir à la cour, lorsqu'il était déjà très-âgé. « Ma présence, lui répondit-il, ne peut à mon âge vous être tout au plus bonne qu'à vous rappeler les fins dernières ; une tête de mort sur votre prie-Dieu vous rendra à cet égard le même service. » En un mot, l'admirable pontife ne cessait de s'humilier devant Dieu, et de lui demander que sa mort fût meilleure que n'avait été sa vie.

Le vénérable *Jean Rusbroche*, disait : « Si Lucifer avait été humble, il n'aurait jamais

été changé en démon, et la seule cause de sa chute a été son esprit superbe et présomptueux : la reine des vierges, au contraire, n'a été à la fois la plus élevée et la plus sainte des créatures, que parce qu'elle a été la plus humble. S'il se trouvait actuellement quelqu'un qui fût doué d'une semblable humilité, il ne pécherait jamais, puisque dès-lors la grâce de Dieu ferait en lui sans empêchement tout ce qu'elle voudrait.... L'humble chrétien.... ne s'attribue que ce qu'il a de soi-même, beaucoup de défauts et de péchés, et quoiqu'il fasse pour s'abaisser et s'humilier, il croit toujours qu'il ne fait rien, eu égard à son indignité.... quand même on le chasserait honteusement, qu'on le frapperait indignement, il ne pourrait croire qu'on lui fit tort.... il souffrirait même la mort sans aigreur, toujours persuadé que tout ce qui peut lui arriver aura été réglé dans les desseins de Dieu, et ne peut que lui être très-avantageux.... Enfin, pesant sérieusement ce qu'il est, où il est, d'où il est venu, où il est tombé, où il sera bientôt appelé, ce qu'il fait, comment il le fait, il persévère courageusement dans la pratique de tout bien qui peut dépendre de lui. »

Le père *Amelotte* nous conseille de nous représenter la disposition d'une personne à qui l'on a prononcé son arrêt de mort, qui est investie de gardes, que l'on a livrée à



- l'exécuteur de la justice, qui a la corde au cou et les mains liées, que l'on traîne à l'échafaud sur une claie, que tout le peuple, rangé en haie, contemple dans les rues; que nul n'oserait toucher sans horreur, et qui va être la victime de la justice divine.... La malheureuse ne voit point de créature si obscure et si misérable, qui ne soit comme infiniment au-dessus d'elle. Nous devons, continue cet homme de Dieu, nous mettre en esprit à sa place, et nous estimer dignes des mêmes mépris devant les hommes, et de mille autres mépris beaucoup plus grands devant les anges et devant Dieu.

Le père *Ségneri* disait : « Ce n'est qu'en descendant dans des abîmes profonds et effrayants, en se tenant long-temps dans l'obscurité des mers, qu'on parvient, après de longues fatigues, à trouver de l'or ou des diamants : ce n'est aussi qu'en se tenant long-temps caché aux yeux des hommes, qu'on parvient à trouver l'humilité, plus précieuse mille fois pour notre ame, que toutes les richesses du monde. »

Notre *Fénélon* disait : « Un paysan renfermé dans son village, n'en connaît qu'imparfaitement la misère; mais faites-lui voir de riches palais, une cour superbe, il connaît alors toute la pauvreté de son village, et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit

sa laideur et son néant dans la beauté et l'infinie grandeur de Dieu. »

« Que l'humilité, disait le père *saint Jure*, ait une espèce d'empire sur le cœur de Dieu, qu'elle élève l'homme jusqu'au ciel, qu'elle lui ouvre les trésors de la miséricorde divine, qu'elle l'introduise dans sa familiarité, et dans l'admirable lumière des vérités éternelles, ce sont autant de certitudes que nous donne le Saint-Esprit.... Vous ne serez quelque chose aux yeux de Dieu, qu'à proportion du mépris que vous concevrez pour vous-même : se bien connaître et se mépriser, voilà en effet la plus salutaire et la plus sublime leçon que l'homme puisse apprendre : n'avoir de soi aucune bonne opinion, et beaucoup d'estime pour les autres, voilà en quoi consiste la sagesse chrétienne. » — « Peu de savoir avec l'humilité, disait le pieux *Kempis*, vaut mieux qu'un trésor de science, avec une vaine complaisance de soi-même. Il vous est plus avantageux d'avoir peu, que d'être dans une abondance qui vous porte à l'orgueil. » — « Rien, disait le père *Huby*, ne me rend si méprisable que l'horreur que j'ai du mépris. Il n'y a de mal dans le mépris, que le refus que je fais de le souffrir. Je n'ai qu'un fantôme d'humilité, lorsque je m'humilie moi-même, si je ne consens de bon cœur à être humilié par les autres... Je n'avancerai dans la perfection,

qu'autant que je consentirai à être dans l'abjection : l'innocence, la simplicité, la candeur des enfants, sont l'idée de l'humilité de Jésus et de ses Saints. Qui s'établit par des détours, n'est point enfant. Qui ne peut suivre le sentiment et l'inclination des autres, n'est plus enfant. Qui se pique aisément pour de petits déplaisirs, et qui raisonne sans cesse sur de légers mépris, s'éloigne autant de Jésus-Christ qu'il se montre peu conforme à la simplicité des enfants. » — « Les offices d'humilité et de charité, a dit le père *Lallemant*, jésuite, sont les meilleurs, parce que l'humilité conserve en nous la paix et les dons de Dieu, et que la charité nous occupe en faveur du prochain.... L'humiliation ne nous abaisse que dans l'estime des hommes, qui n'est rien : mais elle nous relève dans l'estime de Dieu, en quoi consiste la vraie gloire.... Un homme vraiment humble doit se comporter comme un petit enfant, comme un esclave public, comme un imposteur convaincu.... il doit marcher avec simplicité comme un enfant, dépendre de tout le monde comme un esclave, se confondre lui-même, comme ferait un imposteur dont les fourberies seraient découvertes. » Le savant père *Berthier*, jésuite, nous a dit : « On peut être doux, sans être humble, mais jamais humble sans être doux.... C'est dans le cœur que doivent être

l'humilité, la persuasion qu'on n'est rien, le désir d'être connu et regardé comme n'étant rien. Celui qui demandait à Dieu d'être *inconnu* ou *méprisé*, était déjà fort avancé dans la science de l'humilité, mais celui qui demandait simplement d'être *méprisé*, était encore dans un degré plus haut. On acquiesce à être inconnu ; tant de gens le sont par goût, ou par état ! mais être connu et méprisé, calomnié, injurié comme le fut Jésus-Christ et comme le furent, après lui, ses apôtres, acquiescer de cœur à ces humiliations, en bénir Dieu, et savourer les délices de cette situation, c'est le comble de la vertu.»

*Comment les Saints ont agi.*

Mon cher Dosithée, ce n'est point assez d'avoir lu dans le cœur des amis de Dieu, le secret de leur humilité, et d'avoir encore surpris ce même secret dans leurs moindres paroles. Il est salutaire de nous attacher à leurs pas, d'embrasser l'ensemble de leur conduite pour y saisir, comme dans un miroir, les traits caractéristiques de l'aimable vertu dont nous parlons. Sainte Paule, illustre dame romaine, quitta la capitale du monde pour se retirer à Bethléem. Lorsqu'elle entra dans la grotte où notre divin Sauveur a voulu naître, elle assurait en ma présence, dit saint Jérôme, qu'elle voyait

des yeux de la foi l'enfant Jésus nouvellement enveloppé de langes dans la crèche, et les Mages qui l'adoraient. Dans la joie extraordinaire que goûtait alors son ame, elle disait en versant des larmes d'amour : « Je vous salue, Bethléem (maison de pain), où naquit le pain vivant descendu du ciel. » Après avoir parcouru les lieux consacrés par les mystères de la vie et de la mort du Sauveur, et consulté un grand nombre de solitaires, elle revint fixer son séjour à Bethléem, et y fit bâtir un monastère, pour y loger les pèlerins qui venaient alors de toutes parts visiter la terre sainte. Elle était si humble, que ceux qui ne la connaissaient que par la renommée de sa piété, avaient peine à croire, lorsqu'on la leur montrait, qu'elle fût cette célèbre Paule dont ils avaient ouï parler ; ils la prenaient pour une de ses servantes. Elle fonda trois monastères de religieuses dont elle paraissait être la dernière et la plus petite, quoiqu'elle fût à leur tête. S'épuisant pour les pauvres, elle disait ordinairement : « Si je tombe dans la nécessité, je trouverai assez de personnes qui me donneront ; mais si je refuse ce pauvre, à qui aura-t-il recours ? » Son oraison était continuelle, son gouvernement très-sage, sa conduite irrépréhensible, ses mœurs très-pures ; l'envie chercha cependant à dénigrer sa sainteté, mais elle surmonta tout par sa

charité, sa patience et son humilité profonde. Paule mourut en paix, laissant sur son visage des marques de la béatitude dont elle jouit à jamais. Saint Jérôme fit son épitaphe dont voici la substance. « Ci-gît celle » qui, du côté de son père, était issue du » roi Agamemnon, et qui, du côté de sa » mère, descendait des Scipions et des » Gracques; nommée Paule, mère de la » vierge Eustochie, la première du sénat » romain, elle vint à Bethléem, imiter la » pauvreté de Jésus-Christ. » Sur la porte de la grotte, il mit ces mots : Voici la sépulture de sainte Paule qui laissa dans Rome ses parents, ses enfants, ses richesses pour l'amour de Jésus-Christ. Son corps est demeuré en terre, son ame est allée au ciel.

Tous les vrais amis de la vertu ont marché sur les pas des anciens chrétiens, nos plus admirables modèles; point d'époque écoulée depuis eux qui ne présente de fidèles et généreux imitateurs de leur humilité. Cher ami, les exemples sont si nombreux, que tout mon embarras est dans le choix des citations. *Gallican*, l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs de l'empire romain; a mérité une place illustre dans les annales de l'Eglise. Après avoir battu les Scythes, il embrassa la foi de Jésus-Christ; et régénéré par le sacrement de Baptême, il fut transformé en un homme tout nouveau : on eût

- dit que dans ces eaux salutaires, il avait noyé le monde entier avec ses concupiscences, et qu'il y avait trouvé la source féconde de l'esprit du christianisme, tant il parut plein de mépris pour le siècle, et d'ardeur pour l'humilité. A Ostie, sur le bord du Tibre, il fit bâtir un grand hôpital, où il recevait les pauvres et les pèlerins; il les servait de ses propres mains, leur lavait les pieds, et considérant Jésus-Christ dans leurs personnes, il leur rendait les services les plus bas et les plus abjects. Au bruit de cette merveille, l'Orient et l'Occident s'ébranlèrent; on allait voir un général, un consul romain, un gendre du grand Constantin, foulant aux pieds la vanité et les jugements de la terre, et mettant sa gloire à suivre et à imiter Jésus-Christ humble et lavant les pieds de ses apôtres.

Le plus saint, le plus sage et peut-être le plus grand des rois de France, Louis IX, porta plus loin encore les preuves de sa sincère humilité : non-seulement il lavait les pieds des pauvres et des lépreux; mais il nettoyait leurs plaies, et il les embrassait. A ces humiliations volontaires, Dieu en ajouta d'autres qui n'étaient pas du choix de ce grand roi; mais en héros chrétien, éclairé par une foi vive, animé par un ardent amour pour Jésus-Christ, soumis par une profonde humilité à tous les événements, il soutint le

choe de Dieu lui-même; si l'on peut parler de la sorte; et le soutint avec une fermeté, une générosité et une constance qui donnèrent de l'admiration aux Sarrasins eux-mêmes.

Quel prodige d'humilité que sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, et épouse du Landgrave de Turinge ! Après la mort de son époux, chassée de son palais par Henri son beau-frère, dépouillée de ses biens, réduite à une chaumière, avec ses trois enfants, sans pain, sans feu dans les rigueurs de l'hiver, elle était quatre fois martyre. Ce n'est pas encore tout; raillée, méprisée des grands, insultée par ses propres sujets, insolemment outragée par des personnes du petit peuple qu'elle avait autrefois comblées de ses largesses, rebutée des hôpitaux qu'elle avait fondés, à peine trouvait-elle quelqu'un qui osât en secret lui donner quelque aumône. Dans cet état, Elisabeth était une image vivante de Jésus-Christ, qui avait parcouru la Judée faisant du bien à tout le monde, et qui n'avait reçu pour récompense que de l'ingratitude, du mépris, des outrages. Elle n'était pas moins son image par la conformité de ses sentiments intérieurs avec ceux de Jésus-Christ humilié : elle louait, bénissait et remerciait Dieu; et, pour lui marquer la joie qu'elle avait de partager, avec son fils, sa croix et ses opprobres, elle chan-



tait en action de grâces des cantiques d'allégresse.

Combien, cher Dosithée, le tableau d'un profond savoir, uni à une humilité non moins profonde, présente un spectacle intéressant! L'illustre Bellarmin l'offrit dans sa personne : la naissance et la pourpre romaine furent ce qu'il y avait en lui de moins noble et de moins éclatant. Quelle étendue de connaissances! quelle clarté, quelle solidité dans ses raisonnements! Le monde et le collège des cardinaux l'écoutèrent comme un oracle; la religion l'aima comme son défenseur le plus éclairé, et son plus ferme appui; l'hérésie le haït, le persécuta et le calomnia comme son adversaire le plus formidable. Deux académies érigées dans son sein, sous le titre d'Anti-Bellarmites, seront un monument éternel de ses frayeurs et de la gloire de Bellarmin. Mais, plus il fut grand aux yeux des hommes, plus il était petit aux siens; et dans sa vie éprouvée par de longues maladies, traversée par les contradictions; épuisée par la multitude et la continuité des travaux, jamais il ne ressentit que deux chagrins, l'un d'être nommé cardinal, et l'autre d'être élevé sur le siège archiepiscopal de Capoue. Son humilité ne lui permettait de s'affliger que lorsqu'il était considéré et honoré.

Neus l'avons déjà vu, l'humilité se montre

à nous avec de nouveaux charmes, et pleine de majesté, de magnanimité, quand elle brille sur le trône et dans les cours. Des princes chinois avaient eu le bonheur de connaître le christianisme, le courage de l'embrasser, quoiqu'ils eussent à redouter de grands combats; l'exil et des persécutions, épreuves qu'ils supportèrent avec héroïsme. Le vénérable missionnaire, leur sauveur ici-bas, raconte le trait suivant d'humilité qu'offrit une princesse néophyte.

« J'avais reçu d'Europe, dit-il, des bagues dont le chaton portait, sur un fond rouge, un crucifix doré; j'en avais envoyé au prince Jean deux douzaines, pour les partager entre les dames chrétiennes. Comme elles ne pouvaient pas toutes en avoir, il chargea la princesse Thérèse, sa belle-sœur, de les distribuer selon qu'elle le jugerait à propos. Le prince Paul qui apprit qu'une des princesses avait reçu une de ces bagues, et que sa suivante, ancienne chrétienne, en avait été privée, en fit des reproches à sa sœur :

« Vous ne faites pas réflexion, lui dit-il, que  
 » vous êtes sa cadette au service de Dieu,  
 » quoique par sa naissance elle vous soit de  
 » beaucoup inférieure, et qu'elle vous doive  
 » l'obéissance et la soumission; cependant  
 » son ancienneté dans le christianisme lui  
 » donne sur vous une sorte de supériorité  
 » dans les choses qui concernent le culte de

« Dieu ; et c'est ici une occasion où vous devez lui céder. » La princesse, sans rien dire, ôte à l'instant sa bague et la donne à sa suivante : tous les princes applaudirent à sa modestie et à son humilité. Ce trait, quelque peu considérable qu'il paraisse, ne laisse pas de faire connaître la grande idée que ces princes s'étaient formée du christianisme ; et cette idée, leur humilité l'agrandissait encore.

Mais, cher ami, quelle humilité plus vraie, plus touchante, que celle de s'accuser soi-même aux yeux de la postérité, et de révéler avec une inexprimable candeur ses imperfections et ses faiblesses ! Telle est la leçon que nous donne, aux dépens de l'amour-propre confondu, l'homme de Dieu dont je viens de parler. Ce missionnaire avait été assez heureux pour rendre des services aux princes chinois exilés, s'étant trouvé dans le lieu de leur bannissement. Il dut cependant les quitter : « Alors, dit-il, j'allai chez le prince Jean pour lui dire adieu et prendre ses ordres. Il me reçut avec sa bonté ordinaire, et pour me faire honneur rassembla toute sa famille, voulant, disait-il, leur faire voir un ami chrétien venu tout récemment. Comme je devais partir le lendemain matin, il m'offrit de l'argent pour les frais de mon voyage, et me pressa de l'accepter ; mais je le refusai constamment. Il me fit, en

me quittant, une petite exhortation que j'aurai toujours présente à l'esprit; les paroles des saints sont des traits de feu qui pénètrent jusque dans le fond de l'âme. Ne perdez pas, me dit-il, d'un air aimable, le fruit de la charité que vous avez pour nous, en négligeant certains défauts qui, quoique légers, peuvent être d'une conséquence dangereuse pour le salut. Je m'aperçois que vous ne vous êtes pas encore corrigé de votre humeur impatiente et de vos vivacités naturelles : je crains qu'un orgueil secret ne vous domine encore, et n'infecte de son venin vos actions les plus vertueuses. Faites-y attention; mais surtout profitez de la facilité que vous avez d'approcher des sacrements : la privation de ce secours est la seule chose qui nous afflige dans notre exil. Ne négligez donc pas un moyen si utile de vous sanctifier, et faites-moi l'amitié d'assister souvent au saint sacrifice de l'autel, et d'entendre quelques messes à mon intention. Je fus tellement attendri à ces dernières paroles, que je le quittai sans presque pouvoir parler. Je ne les oublierai jamais; elles ont fait de trop fortes impressions sur mon cœur. »

La plus belle occasion peut-être d'étudier avec fruit l'humilité des Saints, est celle que nous présentent les honneurs décernés à ces grands hommes. Saint François de Paule, étant général de son ordre, était toujours

occupé dans les offices les plus abjects et dans les plus vils ministères, servant les autres et ne pouvant souffrir qu'on le servît lui-même. Mais il est appelé dans la première cour du monde; et la cour qui est le siège de l'orgueil humain, devint comme le siège de son humilité. C'est un pas bien glissant pour un solitaire que d'entrer dans la cour d'un prince: qui ne sait pas qu'on y trouve l'écueil de la sainteté, et que les plus fortes vertus sont sujettes à y faire naufrage? Mais ne craignons rien pour François de Paule; il est humble et cela suffit. S'il entre à la cour, ce ne sera que par la porte de l'humilité; s'il y demeure, ce ne sera que pour y exercer l'humilité; et s'il en sort, il remportera avec lui toute son humilité. Le roi presse François, lui écrit des lettres pleines d'égards; lui députe des ambassadeurs, et François proteste qu'il n'est pas celui que cherche le prince, ou que ce prince ne le connaît pas. Un autre eût regardé cette invitation comme une heureuse ouverture au progrès de son ordre. « Mais, non, disait François, ce n'est pas ainsi que mon ordre s'établira; puisque nous sommes petits, et que nous faisons même profession d'être les plus petits de tous, c'est par l'humilité des petits et non point par la puissance et la faveur des grands, que nous nous multiplierons. » Pendant le vicaire de Jésus-Christ ordonne,

le solitaire obéit : il paraît à la cour ; mais pour y faire ce qu'il a fait dans son désert , ce qu'il a fait dans le cloître : il prie avec la même assiduité , jeûne avec la même rigueur , converse avec la même simplicité , s'adonne aux mêmes exercices , et fait ainsi régner l'humilité là où elle était au paravant étrangère. Le beau spectacle de voir la cellule de cet anachorète placée au milieu de la maison royale , comme un sanctuaire où Dieu habitait. C'était une pauvre cabane dont il avait lui-même tracé le dessin , et où sans cesse il faisait sa cour au Roi du ciel , tandis que les autres la faisaient à un roi de la terre. Le beau spectacle encore de voir François sortir de la cour tel qu'il y était entré. Il eût peut être tout ce qu'il eût voulu ; mais il ne voulut être que ce qu'il était , et c'est ce qui le distingue plus que la plus haute dignité.

*Comme les Saints ont cherché les opprobres.*

Il manque, cher Dosithée, un dernier trait au tableau des amis de l'humilité : nous sommes édifiés de la manière dont ils pensent , dont ils parlent , dont ils agissent ; ne le serons-nous pas encore plus de l'empressement avec lequel ils recherchent l'opprobre et le mépris, toujours altérés, toujours jaloux de boire au calice des humiliations.

L'illustre Jean Climaque vient contempler dans les déserts ces nouveaux Elies, qui en sont la gloire : rien peut-être ne lui causa plus d'admiration que la vue d'un vieillard se réjouissant d'être humilié. « Un jour, nous dit-il, le Supérieur de ces anachorètes, auprès de qui j'étais assis à table, approcha sa bouche sainte de mon oreille, et me dit : Voulez-vous que je vous fasse voir une sagesse toute divine dans une extrême vieillesse ? Je l'en suppliai avec instance, et aussitôt il appela un bon père nommé Laurent, placé à la seconde table, et qui, ayant passé 48 ans dans le monastère, était le second prêtre de cette église. Il vint aussitôt, et s'étant mis à genoux devant son Supérieur, il reçut sa bénédiction; quand il se fut levé, l'Abbé ne lui dit pas un mot; mais il le laissa debout près de la table, et sans manger. C'était au commencement du dîner, de sorte qu'il demeura debout une grande heure, ou près de deux; ce qui me causait une telle confusion, que je n'osais arrêter mes yeux sur son visage : car ce religieux était tout blanc de vieillesse, et avait quatre-vingts ans. Il se tint dans cette posture jusqu'à la fin du repas, sans qu'on lui dit une seule parole; et lorsque nous nous levâmes de table, le saint lui commanda d'aller trouver le grand Isidore, et de lui dire ce commencement du

**Psaume 39 : « J'ai attendu long - temps le Seigneur , et je ne me suis point lassé de l'attendre. »**

Constant, fils du grand Constantin , avait inutilement cherché dans l'art et dans l'habileté des médecins , le remède aux maux intolérables qu'il souffrait : il espéra de le trouver dans la sainteté de quelques-uns de ses évêques , et dans ce dessein , il les appela à Antioche. De ce nombre était le célèbre Spiridion , évêque de Chypre , ce généreux confesseur à qui Maximilien avait fait crever l'œil droit et couper le jarret gauche , et qui , quelque temps après , dans le concile de Nicée , confondit la vaine subtilité d'un philosophe qui voulait pointiller sur les mystères de notre religion sainte. Tant de gloire et de vertu étaient cachées dans ce grand homme sous un air simple et méprisable ! Outre les stigmates de Jésus-Christ , qui le défiguraient , un bâton , des habits vieux et usés , une urne de terre suspendue à son côté : formaient tout son équipage : un des gardes , indigné de la hardiesse de cet homme qui entrait dans l'appartement de l'empereur , déchargea sur son visage un rude soufflet ; alors ce saint évêque , sans aucun signe d'émotion , tendit l'autre joue à son injuste agresseur , et le fit rougir par son admirable patience.

**Quoique exposé à de moindres épreuves ;**



**saint Constance** montra peut-être une aussi généreuse humilité, dans son amour des humiliations. Sacristain dans une église de Saint-Etienne, près de la ville d'Ancône, il se sanctifia dans cet emploi par la pratique des vertus chrétiennes, vécut parfaitement détaché des choses de la terre, et fit paraître un grand mépris pour tout ce que les gens du monde estiment le plus; n'ayant d'affection que pour le ciel, il travaillait de toute sa force pour l'obtenir : aussi était-il regardé comme un saint dans tout le pays. La réputation des miracles que Dieu accordait à ses prières, attirait une foule de personnes qui venaient de toutes parts pour le voir. Un paysan, entre autres, amené de fort loin par le même désir, trouva le saint monté sur une échelle, et raccommodant les lampes de l'église; il n'apercevait qu'un homme d'une taille peu avantageuse, d'un extérieur méprisable; il ne pouvait croire que ce fût là le fameux Constance. Comme on l'eût assuré que c'était lui-même, il s'en moqua, et dit tout haut : « Je pensais voir un homme parfait, je ne vois pas même figure d'homme. » Le serviteur de Dieu l'ayant entendu parler ainsi, vint l'embrasser, en le remerciant du jugement qu'il faisait de lui, et en disant : « Vous êtes le seul qui ayez les yeux ouverts pour connaître qui je suis véritablement. »

Avec quelle joie saint Jean le Nain accueillait les humiliations et les mépris ! Un jour qu'il était assis à la porte de l'église, plusieurs frères l'entourèrent pour lui découvrir leurs pensées, et pour recevoir ses avis ; il les reçut selon son usage avec la plus tendre charité. Un vieillard, témoin de la conversation, en eut de la jalousie et lui dit : « Voilà Jean qui ressemble à une courtisane, qui se pare et se fait belle pour s'attacher les jeunes gens. » — « Vous avez raison, mon père, répondit saint Jean. » — « Votre esprit, continua le vieillard, est plein de venin. » — « Cela est vrai, mon père, répliqua Jean, et plus que vous ne pensez ; vous en diriez bien davantage si vous me connaissiez à fond. » L'un de ses disciples lui ayant demandé, quelque temps après, s'il ne s'était point senti ému des discours du vieillard : « Non, par la grâce de Dieu, répondit Jean ; je suis intérieurement tel que vous me voyez au-dehors. » Alors il raconta la parabole suivante : « Le fils d'un philosophe ayant perdu son père, fut élevé chez un autre philosophe à qui son père l'avait recommandé : ce jeune homme insulta la femme de son tuteur, et fut chassé de la maison : pénétré d'un regret sincère de sa faute, le coupable en demande pardon à son maître, et le prie de le rétablir dans sa bienveillante amitié : « Il faut, avant toutes

- choses, lui répondit-il, que vous passiez trois ans avec ceux qui sont condamnés aux mines, et que vous les aidiez à porter du marbre à la rivière. » Les trois ans étant expirés, le jeune homme se présente au philosophe, croyant qu'il le laisserait rentrer dans sa maison. « Il n'est pas encore temps, dit-il, il faut que vous passiez trois autres années à souffrir toutes sortes d'injures, et même à donner de l'argent à ceux qui vous en diront. » Après ces trois ans, son tuteur lui pardonne et le conduit à Athènes pour apprendre la philosophie. A la porte de cette ville était un vieux sophiste qui mettait son plaisir à injurier tous ceux qui entraient : il traita de même le jeune homme qui ne fit qu'en rire; le vieillard en parut surpris : « il y a trois ans, dit le jeune homme, que je donne de l'argent à ceux qui me traitent comme vous le faites, et je ne rirais pas maintenant qu'il ne m'en coûte rien ! » Le saint ajouta au récit : voilà quelle est la porte du ciel, car les anciens pères ne sont entrés dans la joie de la cité de Dieu, que par l'humilité, les humiliations, les injures. »

Combien d'autres amis de Dieu, cher Docteur, firent continuellement leurs délices des affronts et des opprobres; combien d'autres jouèrent, en certaines occasions d'éclat, le rôle d'insensés; pour échapper à des

acclamations et à l'admiration publique ! Terminons cette suite intéressante de portraits en fixant nos regards sur Boudon, le pieux archidiacre d'Evreux : il est couvert, aux yeux de ses concitoyens, d'humiliations, fruits de la plus atroce calomnie, il se prosterne devant le consolateur suprême, le Dieu de toute vérité, il s'écrie : « Pardon, mon Dieu, ne vous trompez-vous point ? quoi ! vous m'envoyez des croix et des humiliations, à moi, qui, par mes infidélités, méritais que votre vengeance me préparât des applaudissements et des honneurs ! Vous me traitez comme un de vos amis et de vos favoris ! Encore une fois, mon Dieu, ne vous trompez-vous point ? — Quel scandale ! disait-il, dans une autre occasion : On fait des neuvaines pour demander à Dieu le gain d'un procès ou la guérison d'une maladie, et l'on n'en fait point pour le remercier d'une perte, ou de quelque adversité. « Qui, dans ces sentiments, ne reconnaîtrait pas le langage de la foi !

Mon jeune ami, embrassons-en les nobles sentiments, marchons constamment sur les traces des élus, devenons humbles, non pas seulement en paroles, mais surtout en nos œuvres : entrez sans délai, comme un généreux et vaillant athlète, dans la carrière où se forment les Saints. Alors vos jeunes années seront pour vous le beau matin d'une

vie pure : et moi, si j'ai pu vous animer dans nos combats, je verrai avec bonheur le déclin de mes jours. Bienheureux le vieillard qui se fait enfant à l'école de l'humilité ! mais bien plus heureux encore le jeune homme qui consacre ses premiers pas dans la vie à étudier la chaumière de Bethléem, le séjour au désert de l'Égypte, l'obscur et petit hospice de Nazareth ! mille fois heureux le bon jeune homme qui, dans son adorable modèle, contemple avec un goût, avec des efforts, avec des désirs continuels, l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de Jésus-Christ pendant lesquelles il fut constamment le Dieu caché ! Que Dosithée soit ce jeune ange de la terre, Dorothée en mourra de joie ! Adieu mon fils.

---

## QUINZIÈME LETTRE.

QUEL EST LE MOYEN DE LIRE AVEC FRUIT  
CE PETIT TRAITÉ.

*Dosithée à Dorothée.*

Les modèles cités dans votre dernière lettre, mon vénérable ami, élevaient, agrandissaient mon ame ; à mesure que je lisais, je voyais s'aplanir les obstacles imaginés par l'orgueil de la nature : l'humilité me paraissait toujours plus aimable et plus digne

d'envie. En contemplant les hommes vertueux que vous appelez en témoignage, je convenais intérieurement que ces saints et ceux qui leur ressemblent, développent seuls, par leur amour de l'humilité, toute la beauté de la religion : en un mot, je confessais que la profession du christianisme est, pour chacun de nous, d'autant plus généreuse qu'elle est plus fidèlement accompagnée de ces actes, de ces efforts et de ces sacrifices qui préparent ou affermissent le règne de l'humilité dans nos cœurs. Livré tout entier à ces réflexions salutaires, j'ai cherché quel serait pour moi le moyen le plus efficace de mettre en pratique vos excellents conseils. Cher Dorothee, si vous parlez, si vous écrivez avec tant de sagesse de l'humilité, c'est que vous l'avez cultivée toute votre vie : votre exemple me prouve qu'il ne suffit pas d'en discourir savamment. Ce n'est point assez de reconnaître sa nécessité, ses avantages, les moyens que l'évangile et la tradition nous fournissent pour l'embrasser ; il faut commencer sans délai à se rendre à l'école qui fait les humbles, il faut être assidu aux leçons qu'on y reçoit, et puis les appliquer à toutes les actions de sa vie ? Je le sens, mon père, vous le voyez, le traité que vous me formez dans vos lettres ne doit pas rester entre mes mains sans produire d'heureux fruits ; je sens aussi que

pour les faire naître et pour les conduire à une maturité parfaite, j'ai besoin d'une règle de vie qui, toujours placée sous mes yeux, me retrace sans cesse cette importante vérité, que je n'atteindrai point à la céleste patrie, qu'auparavant je ne me sois fait sur la terre un esprit humble, un cœur détaché, et que je n'aie semé ma carrière d'œuvres immortelles, mais consommées dans le secret, ou du moins constamment dégagées de toute vaine complaisance. Je parle de ma carrière : ah ! mon père, s'il m'était permis d'en croire un vif pressentiment, elle ne s'étendra pas bien loin ; un mouvement intérieur dont je ne puis me défendre me presse de vous dire : Hâtez-vous, saint ami, ange tutélaire de mon âme ; bientôt elle va quitter sa dépouille mortelle : disposez heureusement son départ ; tracez-lui, pour le cours d'une année, le plan d'exercices propres à la conserver dans un esprit de dépouillement, de renoncement à soi. Les derniers mots de votre lettre ont été pour votre fils comme un trait de lumière : vous m'appelez à la vie cachée de Jésus-Christ. Il serait possible de la partager en diverses périodes, qui, unies également l'une à l'autre, conduiraient de degré en degré à la cime de la montagne où règne la vertu que j'ambitionne ; rendez-vous, mon cher Dorothee, à la prière de votre élève ; il ne vous en a

jamais adressé qui n'ait été accueillie avec la plus douce bienveillance, qui n'ait été exaucée avec l'empressement de l'amour paternel. Adieu, bénissez Dosithée.

---

## SEIZIEME ET DERNIERE LETTRE.

ÉTUDE DE LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST;  
MOYEN FACILE POUR LIRE AVEC FRUIT CE  
TRAITÉ.

*Dorothee à Dosithée.*

DOSITHÉE, doit fermer les yeux de son père, et le fils parle de sa fin prochaine! Pourrais-je long-temps vivre après vous, moi qui vois la tombe entr'ouverte, prête à dévorer sa victime? Cependant, je suis loin, mon fils, de condamner vos craintes : le vieillard ne vivra pas long-temps; mais le jeune homme peut mourir bientôt. Vous avez raison d'approfondir cette pensée : quand on réfléchit à la mort, quand on l'envisage comme prochaine, que l'humilité parait belle! Elle devient naturelle à celui qui se répète chaque jour ces paroles : « Il y a une éternité. — Je suis aux portes de mon éternité. — Je ne sais quel sera mon sort dans l'éternité. — Ce jour qui luit encore, cette nuit qui commence, cette action que



je vais faire, ce délassément que je vais goûter, voilà peut-être ce qui décidera de ma destinée éternelle. » Ce retour alarmant sur soi produit un saint dégoût de ce qui passe, et un doux attrait pour ce qui ne passera jamais. Alors on est insensiblement entraîné à détourner les yeux des objets terrestres, à comparer le néant au tout, le monde à Jésus-Christ, le temps qui s'envole, à celui qui commencera bientôt pour ne finir jamais. Cher ami, depuis mon entrée dans le sacerdoce, je me nourris de cette pensée ; et mon cœur vous confiera le secret moyen qu'alors j'imaginai, et que j'ai conservé jusqu'ici, pour m'apprendre à vivre et à mourir comme les humbles. Chaque année je médite la vie cachée de mon Sauveur, pour y conformer la mienne : la première partie de l'année, je contemple mon modèle ; la seconde partie, je travaille à m'en approcher, m'efforçant d'acquiescer avec lui, de mois en mois, un nouveau trait de ressemblance. Pour me rendre cet exercice plus frappant, c'est prosterné sur la tombe d'un saint, recommandable par son humilité, que je médite. Voilà le plan que je suis fidèlement depuis quarante années. Vous voulez, mon fils, que je ne m'en tienne pas à l'idée générale que je viens d'exposer, mais que je mette sous vos yeux la forme même, et l'ordre des idées qui m'attachent successive-

ment à la vie cachée de notre infini bienfaiteur; je ferai ce qui peut être utile à la jeune plante que j'ai cultivée avec soin et tendresse. Je joins à cette lettre les douze considérations qui m'occupent successivement chaque mois; qu'en méditant à côté de son père, le fils fasse bien mieux : qu'il s'enflamme d'amour pour le maître accompli de l'humilité ! Dorothée sera trop heureux. Adieu.



---

# EXERCICES SPIRITUELS

QUI CONCOURENT A FORMER

## L'HUMBLE CHRÉTIEN<sup>1</sup>.

PREMIER JOUR DE CHAQUE MOIS.

---

### PREMIER MOIS.

*Le chrétien prosterné sur la tombe de sainte Geneviève, médite Jésus - Christ dans sa divinité et dans son humanité méconnus.*

DANS Geneviève, j'avais béni la petite fille de Nanterre, déjà si pieuse à sept ans; je l'avais admirée commençant à quinze ans une généreuse pénitence : je l'avais suivie dans ses glorieuses persécutions, et cette vierge me paraissait toujours aussi humble que courageuse. Devenue la protectrice de son pays, elle m'offrit en sa personne le modèle des bons citoyens. J'ai conclu de

<sup>1</sup> La substance des douze considérations suivantes est prise d'un ouvrage très-peu connu, et bien digne de l'être, quoique d'un style un peu suranné. *La Vie cachée avec Jésus en Dieu, par le pieux archidiacre d'Evreux, Henri-Mario Boudon.*

toute sa vie, que pour faire du bien, pour sauver ses semblables, les grands noms, les dignités, les honneurs ne sont pas toujours nécessaires. J'ai recueilli le dernier soupir de Geneviève : prosterné sur ses cendres, je salue sa mémoire, je l'interroge sur ses vertus; et de sa tombe s'élève une voix touchante qui me fait entendre ces mots : « Mon fils, fais comme la pauvre villageoise de Nanterre, et tu mourras comme elle dans la paix et dans le bonheur. *Jésus-Christ caché fut son modèle.* »

Père céleste, laissez à mon cœur repentant la délicieuse liberté de s'épancher dans votre sein, d'étudier dans le silence les premiers traits de votre amour pour l'humilité. A cette sublime école, mon ame contempera son admirable auteur dans sa divinité et dans son humanité méconnues.

I. Le beau nom de Jésus me rappelle un Homme-Dieu; mais sous quelque aspect que j'ose le contempler, si j'arrête un regard confiant et tremblant sur sa divinité, toujours il me faudra convenir que mon Dieu est un Dieu caché pour nous, et partout enveloppé dans ses bienfaits, dans les merveilles de la nature. Enfants des hommes, le souverain arbitre de vos destinées, votre conservateur, votre bienfaiteur infini, est surtout pour vous, pour des cœurs insensibles le Dieu caché. Hélas! infortunés, vous ne le

- . connaissez pas, ou si vous le connaissez, c'est d'une manière si faible, si étrange, que cette prétendue science équivant à une ignorance absolue. Malheur à nous qui vivons sur une terre de ténèbres, qui demeurons assis au milieu des ombres de la mort ! N'expirerai-je point de douleur à ce cruel aveu ! Le Créateur est inconnu à son ouvrage spirituel et sensible ; le monde n'a point connu celui qui l'a fait. Combien de siècles les hommes ont vécu dans un profond oubli de la divinité, s'aveuglant volontairement par leur propre malice ! seul Dieu véritable, dans cette succession d'âges, quand l'homme se rabaisait à la condition de la brute, où étaient vos autels ? Un prophète me l'apprend : Vous étiez connu dans la Judée ; tout le reste de la terre habitable ne vous connaissait point. Eh ! cette portion étroite, ce petit sol si privilégié, hélas ! combien encore d'ingrats ne présentait-il point ! Judée, tu te déshonorais aussi, tes habitants se laissaient entraîner à l'infidélité et à l'idolâtrie. Mais depuis les beaux jours de la loi de grâce, que de nations encore ensevelies dans la nuit affreuse de l'infidélité ! que de vastes empires vivent encore dans l'éloignement de la vérité ! Préservé de cet épouvantable malheur, quel a été, depuis l'aurore de ma raison, l'hommage de ma reconnaissance ? Sujet abondant de souvenirs douloureux et de larmes !

**Seigneur, quand vos enfants insensibles se placent loin de vous, vous êtes cependant toujours à leurs côtés ; ô merveille incompréhensible, qui doit augmenter et notre confusion et nos regrets ! Vivant en Dieu, nous nous agitions et nous sommes en lui : majesté infinie, vous êtes partout avec vos beautés, avec vos splendeurs. Mon ame, franchis l'espace d'une extrémité du monde à l'autre ; partout tu seras frappée, éblouie de la grandeur du premier des êtres, présent avec sa magnificence dans les plus petits de ses ouvrages, dans les moindres atômes : il n'y a rien où mon Dieu ne soit, où il ne soit tout ce qu'il est. Mais quel est notre délire ! croire qu'un Dieu nous voit, c'en serait assez pour nous inspirer une crainte respectueuse ; savoir que non-seulement ses yeux adorables sont fixés sur nous, mais que nous sommes abîmés dans sa divinité ; et ne pas le voir, et l'oublier même, ô conduite incompréhensible ! Que la tienne fut différente, bon serviteur de Dieu, quand tu entras dans une grande ville, avec un concours d'étrangers ! ceux-ci s'occupaient à contempler la grandeur et la beauté des édifices : toi, frappé d'une lumière divine : « Voilà, disais-tu, des amas de terre, de ciment et de pierre, qui font l'objet des pensées et des discours des hommes ; et vous, majesté infinie, plus présente à ces hommes que tout**

ce qu'ils contemplent, vous êtes l'unique chose qu'ils oublient ! Je m'élançe par la pensée, dans ces assemblées où le monde vient en foule, je parcours à la ville, à la campagne, des promenades où je ne puis nombrer les êtres qui m'environnent ou me touchent ; je me rends à ces lieux publics où les besoins de la vie appellent, chaque jour, une multitude empressée, je prête une oreille attentive, qu'entends-je ? On converse de comestibles, de meubles, d'habits, d'achats, de ventes, de possessions, d'affaires publiques ; on disserte des secrets des cabinets, ou l'on rit, on folâtre, on médit, on calomnie ; en un mot, on parle des créatures et l'on méconnaît le Créateur. Excellent père, vous n'êtes ni dans les cœurs, ni sur les lèvres. Au milieu de ces millions d'hommes enchantés de frivolités, qui pense à Dieu, qui le voit, qui s'entretient de lui ? Hélas ! de qui me plaindre ? quel est la créature ingrate que j'ai retracée tout-à-l'heure ? Tremble, mon ame, que ce ne soit toi d'abord qu'il faille accuser et condamner. »

Ce Dieu présent partout opère en toutes choses ; dans le soleil, il est plus ma lumière que le soleil même. C'est lui, ce tout-puissant ami de la nature, qui m'échauffe par le feu, qui me rafraîchit par l'air, qui me soutient par la nourriture. Malheureux ! je m'arrête à considérer les diverses créatures dont la

bonté divine se sert pour mon avantage ; mais la première cause m'échappe : à la vue du tableau , j'exalte l'ouvrage sans songer à l'auteur. Il n'y a donc que vous , mon Dieu , qui soyez oublié. Je pense , je sens , je converse , je me lève , je me couche , je respire à tout instant dans l'essence divine ; et je vis hors de la présence de mon adorable maître ! Quel affreux aveu ! Partout je vous trouve , et partout je vous abandonne , sans vous adresser une parole. O mon unique bienfaiteur ! un grand , un souverain passe ; qui n'accourt pour le contempler ? Sans cesse , Seigneur , vous passez devant moi , pour me faire du bien , et je ne songe ni à vous , ni à vos dons. O abomination de la désolation ! je médis , je calomnie , je fais mille actions répréhensibles , et c'est toujours en Dieu même ! Mon Seigneur , je pense à vous , je parle de vous , je vous adresse mes prières et mes supplications , nouveaux sujets de confusion et de regrets. Ma foi est si faible , mes vues si basses , que je vous connais sans vous connaître ; vous vous présentez devant votre fils , il s'agenouille , se prosterne par une vaine habitude ; l'ingrat vous salue comme le Dieu inconnu.

II. Hélas ! mon Dieu , il n'est que trop vrai , votre divinité , dont les rayons percent de toute part , ne frappe point les coupables enfants des hommes ; mais si ma fatale dissi-



pation ; si mon imagination toute sensuelle  
 laisse échapper le grand Dieu , auteur de  
 tous les mondes , au moins vous ne m'échap-  
 perez pas , Dieu Sauveur , dans votre huma-  
 nité ; au moins m'arrachera-t-elle , cette hu-  
 manité sacrée , à mes frivoles idées , pour  
 m'appliquer au tableau de votre amour en-  
 vers nous . Faut-il qu'ici je m'abuse encore ?  
 O étrange solitude que celle où le Dieu-  
 Homme est enseveli sur la terre ! Il reste  
 d'abord caché neuf mois dans les entrailles  
 d'une vierge ; à sa naissance , il est réduit à  
 une humble chaumière ; depuis sa naissance  
 jusqu'à douze ans , il est inconnu aux hom-  
 mes : voilà toute l'histoire de ses premières  
 années . Depuis douze ans jusqu'à trente , ô  
 mon Dieu , les précieuses annales de votre  
 vie sont renfermées dans ce peu de mots :  
*Jésus était soumis à Joseph , à Marie .* Ces trois  
 paroles dérobent vos splendeurs de manière  
 à étonner l'univers . Qu'avez-vous dit ? qu'a-  
 vez vous fait ? quels ont été vos emplois du-  
 rant un si grand nombre d'années ? Curiosité  
 condamnable ! Toujours vous avez voulu  
 être l'Homme-Dieu caché , et vous êtes de-  
 meuré tel , lors même que vous avez paru  
 davantage . Dieu Sauveur ! vous étiez si caché  
 dans votre mort , que vous y semblâtes *un*  
*ver de terre plutôt qu'un homme* : le tombeau  
 acheva de vous faire entièrement disparaître  
 à nos regards . Vie de mon auguste modèle ;

il n'y a pas un de tes instants qui ne soit la condamnation de ma carrière bruyante, presque jamais occupée des abaissements et des humiliations du Dieu-Homme.

Dieu des humbles, si vous fûtes caché pendant votre vie mortelle, vous êtes encore incomparablement plus caché dans la demeure que votre amour s'est choisie parmi nous, jusqu'à la consommation des siècles, au sacrement de nos autels. Ici, quelle solitude profonde pendant les nuits et la plus grande partie des jours! Dans ce paradis que vous formâtes pour vos bien-aimés, votre divinité étant comme éclipcée, et votre humanité inaccessible aux sens, vous vous offrez sous les symboles d'un pain qui n'est plus, prenant les formes les plus viles en apparence, pour vous communiquer à nous! Prosterné devant vos tabernacles, je vous vois caché dans vos mystères, caché dans votre mère, dans vos apôtres, dans les membres de votre corps mystique, dans les souffrances de votre Eglise. Enfin, Dieu uniquement et souverainement grand, vous me semblez caché dans tout ce que vous êtes; à ce spectacle, orgueil humain, te reste-t-il quelque pâture?

Un Dieu-Homme caché dans tout ce qu'il est, dans tout ce qu'il opère, aura-t-il parmi ses disciples de généreux imitateurs? Misérable créature, qu'oses-tu entreprendre?

L'homme, ce ver de terre, ce grain de poussière, ce néant cherche à s'élever sans cesse. Chimères de la naissance, illustration d'aïeux, talents brillants, agréments extérieurs, palais superbes, ameublements magnifiques, tables somptueuses, richesses, honneurs, dignités; autant d'objets qui charment les mortels, autant de pitoyables riens qui nous arrêtent comme des choses de la plus haute importance. O aveuglement, tu nous portes même à chercher, dans des choses spirituelles établies pour notre bonheur éternel, le moyen de nous faire encenser sur le théâtre du monde; bons ouvrages, œuvres édifiantes, emplois charitables, voies naturelles et surnaturelles, vous concourez par la perversité de nos vues, par la corruption de notre cœur, à élever ce chétif néant qui veut paraître, tandis que Jésus-Christ, l'être des êtres, le seul Dieu, le seul grand, demeure profondément caché.

Mon Dieu, que vos pensées diffèrent essentiellement de celles des hommes! Que vos voies sont opposées aux nôtres! L'homme abaissé aux objets frivoles et passagers, par son attachement à ses sens extérieurs, pense presque toujours en homme; mais vous pensez toujours en Dieu, Verbe consubstantiel au Père, Fils incréé de l'Éternel; vous vous réduisez à naître dans le temps, vous embrassez notre nature pour des fins si

glorieuses à votre père, et si avantageuses au genre humain. Les Cieux se sont ouverts, les nuées ont fait descendre la pluie du salut, l'immortel rejeton de David a fleuri. O Dieu donné à la terre pour son bonheur, vous venez l'habiter, vous apparaissez parmi nous avec des desseins admirables, pour enseigner les peuples et pour les sauver. Mon cœur, livré à l'orgueil de ses pensées, à la petitesse de ses conceptions, n'imaginerait rien de plus grand pour accomplir ces sublimes desseins que le choix d'une naissance éclatante, que celui d'une carrière illustre, dont la renommée se fût répandue aux extrémités de l'univers. Mon Dieu, que de fois je fus ainsi la dupe d'une ostentation orgueilleuse qui, me charmant un moment, devint bientôt pour votre serviteur honteusement déçu, une ombre, une vapeur légère.

Ah! que je puisse, Seigneur, caché dans votre sein, vous confesser les vaines pensées de l'homme! vous les rectifierez, et vous me changerez en un être nouveau. En prêtant l'oreille à des vues tout humaines, je me suis dit : « Si la mère du Dieu-Homme eût été l'une des reines les plus puissantes de l'univers; s'il fût né lui-même dans la pourpre, sur les degrés du premier trône du monde; si les pompes, les cérémonies, les fêtes de sa naissance eussent annoncé son pouvoir infini, combien plus heureusement

et plus éloquentement sa doctrine eût alors été prêchée ! Combien ses adorables maximes se fussent plus profondément gravées dans les cœurs ? Que les lois qu'il a données aux hommes auraient acquis un bien plus grand degré de solennité ! » Mon Dieu, c'est ainsi que l'on pense et que l'on parle tous les jours parmi ces chrétiens qui vous proclament hautement pour leur modèle. Hélas ! c'est sur ces bases ruineuses, sur ce fondement de l'humaine sagesse, que j'ai mille fois raisonné moi-même.

Indiscrète imagination, toujours frappée de mille chimères, toujours ouverte aux fastueuses annonces de qualités séduisantes, folle de la maison, fille de l'orgueil, ennemie d'une raison sage et timide, tu te laisses éblouir par tout ce qui frappe, ce qui enchante les sens : aveu qui me coûte, mais qui est nécessaire. Il est rare, dans l'exercice même des choses divines, de se dégager de l'humanité ; on ne voit que par des yeux de chair, ce qui est surnaturel. O hommes ! y songez-vous ? Vous osez mesurer les voies de la grâce par la politique de la prudence humaine ; tant de personnes éminentes en sainteté, qu'ont produites les siècles de la loi nouvelle ; tant d'illustres partisans d'une vie pauvre et inconnue, tant de grands hommes qui ont regardé comme un néant les biens, les dignités du monde ; quoi ! ces vrais

**philosophes ne sauraient faire sur nous une impression salutaire : la longue expérience des âges passés ne dissipera point les ténèbres qui nous environnent. Cependant, ô mon Dieu ! pour l'exécution de vos plus grands desseins, pour la solennelle publication de votre évangile, vous avez choisi des voies abjectes, vous vous êtes revêtu de notre humanité. Des hommes obscurs, ou cachant leur naissance dans la nuit d'une vie méprisable, des hommes indigents, ou qui se faisaient tels en distribuant leurs richesses, voilà quels ont été vos héros, les oracles ou les interprètes de vos vues adorables, les fidèles exécuteurs de vos volontés pour le bonheur commun. O esprit de Dieu, toujours esprit de Dieu ! O esprit de l'homme, toujours esprit de l'homme ! l'un plane dans les Cieux, l'autre rampe bassement sur la terre : de ces deux esprits, quel est celui qui m'a conduit jusqu'ici ? quel est celui qui me conduira désormais ?**

**III. Me voici rendu au lieu pauvre et caché où le Saint des Saints reçut la naissance : ô ciel ! quel affreux dénuement ! quelle extrême indigence ! Des langes déchirés, un peu de paille, la crèche où de vils animaux se repaissent ; un toit de chaume, ou la voûte rembrunie d'un rocher effrayant, le refuge qu'occupent des animaux, serviteurs de l'homme ; une jeune vierge qui n'a d'autre**

parure que ses vertus, un vieillard couvert des livrées de la misère, quel spectacle pourrait mieux m'enseigner l'humilité d'un Dieu! Venez ici, hommes enorgueillis des distinctions de la naissance, enflés de vains honneurs, qui vous contemplez avec tant de complaisance au sein de vos palais; arrêtez vos yeux sur l'enfant de la crèche, sur ce Verbe divin, l'image vivante du Père et la splendeur de sa gloire : quoi! celui qui ne commença jamais, veut naître dans le temps! celui que les cieux ne sauraient comprendre, se renferme dans le sein d'une jeune et faible vierge! l'infini devient enfant! Grandeurs de sa génération éternelle, où êtes-vous donc? O anéantissement, à quelle école vous m'avez amené! Le séjour de l'indigence, la nudité, l'enfance, voilà mes maîtres; ah! qu'ils sont éloquents!

Prosterné au pied du berceau qui renferme les trésors du monde, je demande humblement : Qu'êtes-vous, enfant de Bethléem? Comme homme, issu du sang des rois, vous obscurcissez votre gloire en sortant du sein de l'épouse d'un charpentier de village. Seigneur, source unique de la sainteté, vous voulez que dans votre généalogie temporelle, quoiqu'on y compte des rois pour vos aïeux, on trouve des personnes des derniers rangs de la société, pour nous apprendre à estimer peu la noblesse du sang,

à taire la gloire de nos familles, et à ne pas rougir de parents pauvres. Amis du bon maître, héritiers de l'esprit qui l'anima, vous n'avez rien oublié pour dérober aux yeux des hommes une naissance illustre, une origine céleste; vous mettiez votre bonheur à échapper à la considération et aux suffrages des hommes. Telle n'a pas été jusqu'ici la conduite de votre serviteur! souvenirs humiliants, confusion salutaire!

Mon Dieu, que vois-je en tout ce qui m'entoure? Jaloux de briller d'un faux éclat ou d'une gloire empruntée, la plupart de mes frères s'empressent de faire ressortir ces puerils avantages. Sont-ils ce que l'on nomme des gens comme il faut, quelle adresse pour en instruire ceux qui les approchent, et commander mille égards! Sont-ils sortis, comme on dit dans le monde, de la boue, de la poussière, quels efforts pour se déguiser, et fuir les occasions qui décèleraient leur ignoble origine! quelle pitoyable douleur, quand le secret est révélé! Qui me donnera de trouver une âme ambitieuse de s'ensevelir avec Jésus dans le tombeau d'une vie cachée! Indigne disciple du fils adoptif d'un pauvre artisan, orgueilleux, membre d'un chef humilié, dénué de tout, que penserais-tu, si tes concitoyens, disaient en te voyant, en entendant tes discours: Mais, n'est-ce pas là le fils d'un char:



pentier? n'est-ce pas ce charpentier, fils de Marie?

## PRATIQUES.

I. Tous les soirs, je me demanderai en tremblant : Aujourd'hui, mon Dieu a-t-il été, pour moi, le Dieu caché? Mon ame, y penses-tu? Un Dieu près de toi; un Dieu avec toi! Bon maître, vous êtes dans mes sens, dans tout moi-même, ah! surtout soyez dans mon cœur, je me plairai partout, et en tout temps à penser à mon Dieu, à lui offrir mon hommage, à reposer délicieusement dans son sein.

II. Je saisirai la véritable grandeur en l'étudiant au flambeau de l'évangile; je ne m'enorgueillirai jamais, ni du stérile avantage de la naissance, ni du dangereux présent des talents de l'esprit, des grâces du corps, des dons de la fortune. Je n'estimerai rien d'aussi noble, qu'un généreux détachement des biens et des honneurs de la terre.

III. Je recueillerai précieusement ce qui peut m'abaisser dans mon origine et dans mes proches, j'obscurcirai ce qui serait capable de me donner un peu d'éclat; je bénirai les hommes qui s'attacheraient à m'avilir aux yeux de la société.

IV. En un mot, j'étudierai mon aimable Sauveur dans les points les plus inconnus

de sa vie; je viendrai pleurer au pied du tabernacle, sur l'affreux abandon dans lequel le Saint des Saints s'y trouve : par choix, je cultiverai les vertus les plus obscures.

### PRIÈRE.

Grand Dieu, dans votre divinité et dans votre humanité méconnues, quelle leçon éloquente vous me donnez ! Accordez-moi d'aimer à jamais une vie humble ; laissez-moi vous suivre sur les divers théâtres où votre humilité triomphe. Chaumière de Bethléem, je te chéris ; désert de l'Egypte, je te salue ; petit hospice de Nazareth, je te bénis : mais toi, autel qui me semble le tombeau de mon Sauveur, reçois mes plus tendres hommages ! mon Dieu, vivre seul avec vous seul ! ah ! que ce soit là l'unique ambition de tous les instants de ma vie. Quand mes passions voudront me séduire, quand l'adulation ou mon amour-propre m'offriront leur vain encens pour me corrompre, faites que j'échappe à leur séduction en me couvrant de la poussière de Bethléem.

---

---

## SECOND MOIS DE L'ANNÉE.

*Sur la montagne du père des solitaires, agenouillé, près de la natte sur laquelle saint Antoine expire, le chrétien médite Jésus-Christ dans ses qualités intérieures, extérieures.*

MILLE fois j'ai salué d'un salut d'amour et de respect le grand homme qui fut l'ornement du village de Coma, la gloire des déserts, le père des solitaires. J'ai gravi la montagne, théâtre des merveilles de sa vie : l'illustre vieillard va la terminer. Je le conjure de m'accorder les derniers oracles de sa sagesse, et il me répond d'une voix que la charité seule empêche de s'éteindre : « Mon fils, j'ai peu de choses à dire ; vis comme si tu devais mourir chaque jour ; efforce - toi d'imiter les Saints ; fais mieux encore, tente les efforts les plus généreux, pour imiter notre adorable modèle, pour t'ensevelir avec Jésus-Christ dans ses qualités intérieures, extérieures.

I. Mon Dieu, lorsque, dans une frayeur respectueuse, j'ose lever mes regards sur les beaux caractères de votre humanité. Votre ame est la plus grande, la plus héroïque, votre esprit le plus vif, le plus pénétrant, le plus beau qu'on puisse trouver ici-bas. Mémoire la plus heureuse, jugement

le plus solide , imagination la plus parfaite ; sens intérieurs , sens extérieurs réglés avec une juste mesure , voilà ce que vous présentez d'abord à mon amour et à mon admiration. Quelque chose ajoute infiniment à ces deux sentiments, excellent modèle , c'est l'usage que votre humilité a fait de tous ces dons ; avec quels soins et quel empressement vous les dérobez à la connaissance des hommes , de ces êtres frivoles qui n'estiment et n'atteignent que la superficie des choses : leur vanité et leur amour-propre les empêchent d'en saisir le fonds. Hélas ! une réflexion douloureuse se présente à mon esprit en ce moment. Comment ai-je usé des dons spirituels que la Providence a daigné m'accorder ? Est-ce en disciple de Jésus-Christ ou en partisan du monde que je les ai cultivés ?

Adorable Sauveur, souffrez que votre serviteur épanche devant vous son ame toute entière. Oh ! quels livres parfaits en tout genre votre esprit aurait composés, si vous aviez voulu écrire ! vous auriez fait des ouvrages célestes ! Les pensées , les lumières les raisonnements qu'on y aurait découverts auraient ravi les citoyens de Sion , les élus de la terre : ces écrits auraient décelé tant d'inestimables richesses , tant de trésors de toutes les sciences possibles ! Eh ! *pour-  
tant vous avez voulu garder le silence ; con-*

tent d'être l'unique exemple de la plus parfaite humilité, vous n'avez pas écrit de cette inestimable vertu. Et moi, mon Dieu, j'ose ici vous interroger, recueillir vos pensées, j'ose même, hélas ! y joindre les miennes sur cette qualité essentielle à tous vos disciples. Ne vaudrait-il pas mieux acquérir l'humilité que d'en parler, m'affermir dans l'humilité que d'en discourir ? Appartient-il au misérable pécheur qui devrait s'ablmer dans son néant, se cacher dans ses misères, de parler en votre présence, de confier à ses frères bien-aimés le secret de ses pensées ! Insensé, c'est peut-être avec orgueil, au moins avec quelque secrète complaisance que je m'énonce, c'est sans humilité que je relève les traits divins, les augustes caractères de cette vertu. S'il en est ainsi, vous qui lirez ces lignes, priez, ah ! je vous en conjure ; priez avec ferveur pour moi, puisque je n'aurai pas pratiqué ce que j'enseigne, sollicitez ma grâce : et vous, bienheureux anges, vous tous les amis de mon Dieu, vous, surtout, vénérable ami de tous les âges, de ma vie, céleste intelligence députée à la garde de mon ame, intercédez pour moi près du roi des humbles, qu'il me pardonne d'avoir osé parler de ce que je méconnais ; d'avoir blasphémé peut-être, en préconisant ce que j'ignore ; d'avoir levé la tête, quand je ne suis que poussière et que cendre.

Invité par d'indiscrètes amis, n'aurais-je pas dû leur dire : Qui a pu jamais plus dignement et plus saintement écrire que Jésus, notre divin maître, et il ne l'a jamais fait ? Après un tel exemple comment m'encourager à le faire ?

Qu'on est coupable de s'énoncer, de discuter, ou de composer des ouvrages dans le vain désir de paraître ! Comment peut-on se laisser entraîner par un pur mouvement de la nature, quand c'est le seul intérêt de Dieu qu'on doit consulter ! A toute conversation que l'on engage, à toute ligne, à toute parole que l'on écrit, on doit ressentir une horreur extrême pour ce que l'amour-propre voudrait mêler dans le discours, ou dans les ouvrages composés par un mouvement de la grâce. Pensées curieuses, termes recherchés, expressions pompeuses, tours emphatiques, orgueilleuses maximes, éloquence profane, vous êtes le cachet de la sagesse du monde : rien de vous n'appartient à cette belle humilité, la vertu favorite de Dieu. Seigneur, quelle salutaire instruction vous m'offrez, vous avez voulu que votre parole fût écrite par des hommes petits aux yeux du monde, et d'un style simple qui n'eût rien que de naturel ! Eh ! vous-même, qui nous avez été donné par votre Père éternel qui nous commande de vous écouter, vous, infailible précepteur des hommes, vous les

- instruisez d'une manière simple et familière; la forme parabolique de vos instructions rappelle l'usage des personnes dépourvues de science. Vous annoncez une doctrine qui excite les sacrilèges moqueries des méchants, les sarcasmes des riches avarés. Devant un roi et toute sa cour, vous passez pour un insensé! A quel degré ne poussez-vous pas le mépris de votre réputation. Arrêté par vos concitoyens, exposé à leur fureur, vous laissez des ennemis acharnés publier que vous avez perdu l'esprit. O Dieu! quel tableau m'est ici présenté! L'ai-je étudié jamais! Disciple du Dieu de Bethléem et du Calvaire, quand vous vous glorifiez de vains talents, quand vous vous épuisez pour être quelque chose au monde; quand, séduits de la beauté du langage, vous courez après le bel esprit, jetez les yeux sur Jésus: il est Dieu, et il se laisse traiter comme un insensé. Le vermisseau qui se dit son élève s'enorgueillit et veut être considéré pour son prétendu mérite et pour sa science. Beaux esprits, souvenez-vous du peu d'estime que Dieu fait de ce qui vous flatte: il le laisse aux démons ses mortels ennemis. Pauvres et simples, consolez-vous, votre petitesse, pourvu qu'elle soit humble, a toute l'estime de votre Dieu.

O le plus beau d'entre les enfants des hommes, que vois-je! vous cachez l'éclat et

les charmes de votre face auguste , dans la poussière d'un pauvre atelier ; vous y êtes retiré presque toute votre vie. Dans votre douloureuse passion , cette figure couverte de coups ressemble à celle d'un lépreux ; beauté corporelle , qui pourrait être assez insensé pour te placer à un haut prix ? Grâces futils et souvent dangereuses , que ne coûtez-vous pas de soins , de peines , que n'enfantez-vous pas de coupables complaisances ! Par là , que d'esprits et de cœurs dérobés à leur souverain maître ! mille fois malheur à l'imprudent que l'amour et la considération d'un Dieu ne peuvent détacher des passagères vanités de ce siècle.

Nouveau sujet d'étonnement dans votre conduite ineffable , ô mon Dieu , nouveau sujet de confusion pour votre créature : vos disciples sont enchainés par ce beau naturel , par cette humeur douce , par vos conversations pleines d'attraits ; ce goût innocent vous déplaît , vous leur ôtez votre présence corporelle ; et avec elle , les agréments , les charmes de votre conversation sensible. Quoi ! un Homme-Dieu cache les attraits naturels de son humanité sainte , de peur que l'on ne s'y attache imparfaitement , et nous misérable néant , nous cherchons avidement les occasions de montrer de l'esprit , de plaire par nos saillies de gaieté , d'affecter un langage agréable ! Nous voulons donner à



- croire que nous entendons les affaires ; que nous possédons l'art de bien parler, de bien écrire ; nous poussons peut-être l'amour-propre, jusqu'à vouloir dans la maison sainte, dérober à Dieu l'hommage qui n'est dû qu'à lui seul : comme si vous ne deviez pas uniquement, exclusivement, Père céleste, occuper tous les esprits et tous les cœurs.

II. Seigneur, le sort des monarques, c'est de posséder d'immenses fortunes, c'est de jouir de grands revenus ; puisqu'être roi et qu'être riche sont deux choses inséparables ; ainsi nous jugeons sur la terre ; et ce serait en vain qu'on essaierait de me persuader qu'un pauvre que je rencontre, est le souverain d'un florissant royaume. Il n'appartient qu'à vous, divin Sauveur, d'être le roi des rois, et tout à la fois le plus pauvre habitant de la terre. Dans une personne issue du sang des souverains, et appelée elle-même à la domination universelle, qui jamais entendit parler d'un dénuement si absolu, d'une pauvreté si extrême ! Qu'ici se confondent les vaines pensées des enfants des hommes ; qu'ici la superbe raison, l'orgueilleuse sagesse qui tient au néant, gardent un religieux silence. O mon ame, embrassons le sublime et incompréhensible système du christianisme, quittons ce palais qui n'est que pour les exilés ; élevons-nous

et plaçons-nous dans les nues, pour de là mieux apprécier l'inconcevable dépouillement où le Sauveur a vécu parmi nous. Honneurs, dignités, pompeuses richesses, ressource du luxe, molle opulence, disparaissent à l'aspect de cette sorte de nudité, sous laquelle s'offre à nos yeux celui à qui seul tous les genres de bien, tous les trésors appartiennent.

Auguste enfant de Bethléem, quel est votre palais ? une humble chaumière. Quels sont vos courtisans ? de vils animaux. Je cherche les riches ameublements de la maison royale ; et je ne vois que pierres, que murailles couvertes des symboles d'une extrême indigence. Le berceau qui devrait être enrichi de diamants, formé des soies les plus précieuses, quel est-il ? une crèche, de la paille et du foin. L'étable est sans porte, exposée aux incommodités de la saison rigoureuse. O quel séjour pour le Dieu-Homme ! divin Maître, hâtez-vous de quitter ce séjour. Mon ame ! il en sortira sans doute, mais pour offrir, partout où il posera ses pieds sacrés, les attributs de la misère, il mangera son pain à la sueur de son front : il exercera le métier de charpentier, ou vivra d'aumônes. Désert de l'Égypte, quel affreux dénuement ! Hospice de Nazareth, quel ensemble de besoins pressants et journaliers ! Vie publique de mon Sauveur, que me retra-

- ceras-tu ? du pain d'orge pour aliment ; l'eau du puits de Jacob pour boisson , la plus grossière étoffe pour habits , et pas un lieu où reposer sa tête ! Derniers moments de mon divin bienfaiteur , quel déchirant spectacle ! pas même un peu de toile pour couvrir la nudité de son corps exposé sur une croix ; dépouillement universel et sans exemple : mon Dieu ! sans me parler , quelle leçon vous me donnez ici.

Je dois le confesser pour l'humiliation de votre indigne disciple : vos plus vives inclinations vous portent à vous cacher en toutes manières. Où trouver donc les signes de la royauté dans une pauvreté si rebutante et si affreuse ! Celui que je vois nu sur une infâme croix , est mon Seigneur , à qui tous les mondes doivent leur existence et leur conservation. Couronnes de la terre , honneurs et pompes du siècle , où est votre éclat ! Ah ! qu'il vaut bien mieux vivre inconnu dans la maison de mon Dieu , que d'occuper les cent bouches de la renommée , ou de reposer sur le duvet et sur l'or dans le palais des grands.

Mais , mon Dieu , laquelle me présentez-vous comme plus digne de mes hommages , et de ma louable émulation , la pauvreté volontaire ou la pauvreté nécessaire ?

J'ai médité la première , si recommandable par l'élection libre d'un état conseillé

par vous-même ; Sagesse infinie ; j'ai sondé ses avantages , j'ai parcouru le cours des nobles et immenses sacrifices qu'elle impose ; j'ai vu qu'elle nous appelle à un crucifiement perpétuel , c'est-à-dire , à un héroïsme presque sans bornes. Cependant cette sorte d'indigence ne prive pas ordinairement de l'estime et de la louange des hommes , elle procure un plus grand honneur que tous ceux dont elle fait le sacrifice : en fuyant la gloire , elle la trouve plus abondamment. Hélas ! n'ai-je point souvent peut-être joui dans un secret amour-propre des retranchements que je m'imposais ? N'ai-je pas été la dupe de mon ennemi implacable ? N'a-t-il point tiré avantage contre moi des grâces mêmes que j'avais reçues , parce que je ne les avais pas recueillies avec assez de modestie , ni conservées avec assez de vigilance ?

Pauvreté nécessaire , tu n'offres pas les mêmes douceurs ; si ta pratique est salutaire , puisque tu es dans l'ordre de la volonté divine , la nécessité nous dérobe tout ce qu'il y a de plus grand dans ton exercice : méprisable aux yeux des hommes , tu mets tes victimes à couvert de leur estime. Telle est la vie pauvre et abjecte de mon adorable Sauveur ? Pauvre de naissance , l'auguste fils de Marie a vécu , dès son premier âge , comme l'enfant , l'héritier d'un pauvre. Réflexion consolante pour vous , infortunés si

chers et si respectables, que le malheur de vos pères ou le changement d'état, ou une révolution soudaine ont jetés dans la détresse. Je suis du nombre de ces derniers ; mais dans quelles dispositions, avec quelles intentions, avec quels sentiments ai-je jusqu'à ce jour enduré mes peines ? Cependant, mou aimable Sauveur, après le choix que votre amour a fait, comment y a-t-il des chrétiens qui ne peuvent soutenir l'apparente diffamation de la misère ? Pauvres, quoi, vous vous dites malheureux, quand Dieu vous élève à ce point d'honneur, d'établir les plus touchants rapports entre votre vie et la sienne ! Loin de vous impatienter, de vous plaindre et de tant murmurer, pourquoi, sur les ailes de la grâce ne pas vous élever à l'idée que la foi nous donne d'un état si utile à notre sanctification, et si propre à nous faire concourir à la gloire de Dieu ? Chose étrange, inconcevable égarement de l'homme ! on rougit à ses propres yeux d'une naissance pauvre, d'une jeunesse de peine et de souffrance, d'un état ignoble aux yeux des hommes ; il n'est presque personne, ô mon Dieu ! parmi vos serviteurs qui ne se défende du mépris attaché à la pauvreté. Qu'il est petit le nombre des âmes d'élite, qui veulent avec vous se cacher aux yeux des hommes, par une vie pauvre et abjecte.

III. Mon Dieu , l'un de vos meilleurs serviteurs , l'un de vos plus tendres amis , le grand saint Augustin a lu dans le secret de votre ineffable sagesse ; il remarque qu'il y a une tentation si fortement attachée à la nature corrompue , qu'il doute qu'elle cesse un instant de nous poursuivre pendant le cours de la vie : ah ! quel est cet ennemi domestique , sinon le désir continuel d'avoir , au moins , quelque part à l'estime et à l'amitié des créatures ? Malheureux enfants des hommes , non-seulement cet odieux adversaire vous attaque sans relâche ; mais , le plus souvent , il vous dégrade par une honteuse défaite. Bon maître , souverainement et uniquement aimable , qu'il est rare de trouver des âmes à qui vous suffisiez ! Combien peu diront avec François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout*. Parmi ces âmes généreuses qui se sont dégagées de l'attache aux personnes du siècle , il en est encore qui se dédommagent , ô mon Dieu , par leur excessive tendresse pour les êtres qui sont tout à vous. A la place d'un juste respect , d'une pieuse confiance en ces amis du ciel , les imprudens mettent un goût tout humain , un empressement trop marqué d'exister dans l'esprit , et , surtout , dans le cœur de la personne qu'ils honorent. Hélas ! ne viens-je pas en accusant ces indiscrets et ces ingrats de prononcer ma propre condamnation.

Cependant le renoncement vraiment chrétien ne souffre pas de réserve : pour vous imiter , ô mon Sauveur ! dans votre vie cachée , il faut mourir à tout ; à la confiance , à l'appui , à l'estime , à l'amitié des hommes ; pour vous complaire , il faut vivre dans la disposition d'être privé de leurs suffrages , dès que votre providence le règlera de la sorte. A quoi néanmoins vous arrêtez-vous , cœurs dissipés , âmes irrésolues ? Parce que vous ne vous reposez pas en Dieu seul , la nature règne dans vos conversations , vos bonnes œuvres , vos emplois de charité , vos plus religieux desseins. Que me présente votre conduite ? mille recherches subtiles de vous-mêmes , mille secrètes complaisances sur vos actions louables ; mille retours sur la douceur , sur les agréments , sur les avantages que telle liaison innocente vous procure , et par là même mille résolutions de tenir à cette liaison , quoiqu'il arrivât , dans quelque dissipation qu'elle pût un jour vous entraîner.

Souverain Maître , ce n'est point dans le cœur des autres que je dois descendre , c'est le mien que je dois vous révéler. Que je serais étonné , quel secret mal-aise je ressentirais , si l'on ne m'employait plus à telle œuvre chrétienne , si l'on me rebutait , si des personnes vertueuses désapprouvaient mes vues , condamnaient mes démarches ! Si

je sonde avec exactitude le fond de ma conscience, ah ! je sens que toujours il me faut quelque part et à l'estime et à l'amitié de mes semblables. Je ferai autant d'actions courageuses, crucifiantes même, qu'il vous plaira, Seigneur ; mais à condition que j'aurai d'autres témoins que vous de la noblesse de mes procédés, de l'héroïsme de mes sacrifices. Je cherche inutilement en moi cet esprit pauvre, dénué de tout, ce cœur parfaitement vide de tout objet créé, ce beau cœur qui n'en veut qu'à vous, qui, dégagé de vues humaines, du regard des créatures, met sa joie dans leur délaissement et dans leur mépris.

O Jésus, qui êtes notre chef, c'est sur vos pas que l'on s'avance dans les voies du salut ; c'est en imitant votre dépouillement héroïque que l'on atteint la couronne immortelle. Disciples du Dieu-Homme, hélas ! que faisons-nous, si nous négligeons de régler notre vie et nos œuvres sur l'auguste modèle que le Père céleste a donné dans la personne de son Verbe ? Quelle surprise affreuse au moment de la mort ; dût-elle terminer une vie pleine, en apparence, de bons jours, d'œuvres saintes, si l'on n'a pas suivi Jésus-Christ dans le cours de ses pensées, de ses sentiments et de ses actions ! Alors, je le dis d'avance, en frémissant pour moi et pour *mes frères*, en regrettant amèrement que



jusqu'ici l'esprit de Jésus-Christ n'ait pas été l'ame de ma conduite ; alors cet amas d'œuvres miséricordieuses se dissipera comme un songe. Le grand juge, l'arbitre souverain de nos destinées, ne s'arrêtera point à l'écorce, il pénétrera jusqu'au fond des actions ; il laissera ce qui n'est que de montre, il s'attachera à examiner le cœur et le dénue-  
ment de l'ame.

Mon Dieu, si comme le veut la voix de ma conscience, je porte sur votre adorable personne toute l'attention de mon esprit, toute l'affection de mon cœur, quel spectacle éloquent pour instruire l'un, pour toucher l'autre ! Que verrai-je ? privation que je dois m'imposer de toutes les créatures, mépris que je dois faire de leur suffrage, pour ne m'arrêter qu'à Dieu seul. O aimable Sauveur ! vous êtes si peu estimé des hommes, qu'une populace effrénée demandera votre mort, et criera à haute voix : « *Qu'il soit crucifié !* » D'infâmes magistrats vous condamnent, un souverain vous traite d'insensé ; d'hypocrites docteurs de la loi, des prêtres le plus bassement, le plus criminellement mercenaires, s'élèvent en accusateurs contre vous ; le grand pontife déclare que la peine de mort doit vous être infligée ; vos disciples, ces hommes si tendrement, si constamment aimés de vous, s'enfuient et vous abandonnent : le plus zélé frémit à la voix d'une servante, et se diffame par un parjure !

Bienfaiteur infini, et guide accompli de vos créatures, dans ce délaissement inouï, dans ce déchaînement universel de tous les hommes contre vos jours sacrés, sous cet immense fardeau d'atroces et sacrilèges calomnies, dans ce débordement affreux, dans ces excès barbares d'une haine acharnée contre vous, ah ! quelle part vous restait-il à l'estime et à l'amitié de vos parricides enfants ! Mon ame, balancerai-tu donc à te plonger avec lui dans cette mer de privations indicibles ? Victime sainte, après la leçon que me donne chaque instant de votre vie mortelle, pourrais-je encore nourrir en moi le desir insensé d'atteindre à l'estime et à l'attachement des hommes, si vains dans leurs jugements, si inconstants dans leur amour, si injustes dans leur haine !

### PRATIQUES.

I. J'éviterai avec un soin extrême tout ce qui, dans mes discours, dans mes écrits, pourrait contribuer à me donner une sorte de réputation : en m'énonçant, en écrivant, je croirai ne le faire qu'à côté du Fils de Marie. Si mes conversations ou mes lettres m'attirent quelque louange, j'examinerai dans ma conscience si je n'ai pas provoqué cet indiscret éloge, par une secrète tentative de mon amour-propre ou de ma vanité.

**II. Je m'attacherai dans mes rapports avec mes semblables, à conserver une candeur aimable et une simplicité vraie : je n'estimerai les grâces extérieures qu'autant qu'elles décèleront une ame vertueuse, un cœur généreux. Loin de tirer avantage de quelques agréments que des flatteurs voudraient relever en moi, je n'oublierai jamais que la majesté de ma religion, la grandeur de mes espérances doivent se peindre dans la contenance modeste, dans l'air affable et prévenant, dans l'humble bienveillance de ma personne.**

**III. Sur les pas du sage Salomon, je conjurerai le Seigneur de me garantir, et des dangers de l'opulence et des horreurs de la misère : si je ne puis obtenir cette douce et paisible médiocrité, je bénirai ma détresse comme un trait de ressemblance avec Jésus-Christ.**

**IV. Je me réjouirai en secret de certaines incommodités peu connues, mais attachées à ma condition. Que cette condition soit ignoble, ou ma naissance obscure, ou mon esprit étroit, je le déclarerai avec franchise : plus on s'attachera à m'abaisser, plus je chercherai à m'abaisser.**

**V. Content du témoignage de ma conscience, je compterai peu sur les hommes; je ne les chérirai tous qu'en Dieu, que par rapport à Dieu : aucune action vertueuse de**

ma vie ne me plaira mieux que celle que j'aurai dérobée aux regards des hommes. Enfin, la vie de mon Sauveur sera ma lecture habituelle; j'étudierai surtout sa patience, son silence, son incomparable douceur.

### PRIÈRE.

Père céleste, que de faveurs, que de grâces votre fils vient solliciter près de vous! Vous n'avez écrit, pendant toute votre vie, qu'une parole fugitive sur le sable; faites que je ne dise ou n'écrive jamais rien pour faire parler de moi; que ce qui se trouverait d'humain dans mes entretiens, ou dans ce que j'écris, tourne à ma confusion. Eloignez de mes lèvres tout langage affecté, de ma physionomie tout air superbe, de mon esprit toute idée avantageuse de moi-même, de mon cœur le désir de plaire à tout autre qu'à vous. Seigneur, accordez-moi d'aimer le dernier rang, la place la moins marquante, ou plutôt, le poste le plus petit dans la société. Bannissez loin de moi toute attache humaine pour mes frères; que je ne m'occupe plus à songer s'ils paient de retour le sentiment tendre et chrétien qui m'unit à leur personne. Je sens bien, mon Dieu, que vous me tracez une voie pénible pour la nature; mais que je la parcoure avec courage, que je marche après vous dans les épines, dans le

délaissement de mes proches ; de mes amis ; dans l'abandonnement de tout le monde. Cependant, je suis si faible encore ! Mon bienfaiteur infini, ne permettez pas que je prenne jamais rang parmi les opulents du monde, je vous méconnaîtrais ; mais aussi garantissez-moi d'une affreuse misère, elle m'exposerait à de coupables murmures.

### TROISIÈME MOIS.

*A côté de la couche de saint Césaire expirant, le fidèle éclairé du flambeau de la mort, médite Jésus-Christ dans ses opprobres, dans sa faiblesse et dans son attention à cacher sa gloire.*

ILLUSTRE Césaire, dans tout le temps que tu passas à la cour, ni la gloire, ni les délices au milieu desquelles tu vécus ne corrompirent ton cœur. Tu n'estimas rien de grand que d'être chrétien et de le paraître ; tout le reste ne fut pour toi qu'un songe. Inviolable ami de la vérité, tu soutins pour elle de généreux combats, et tu nous appris que si la vie retirée est la plus excellente, elle ne l'est pas pour tout le monde ; qu'il faut que Dieu y appelle et donne à la volonté de l'homme la force de s'y soutenir ; que ce n'est

pas peu de conserver la vertu dans un état moins parfait, et d'y préférer Dieu et le salut au vain éclat du siècle; de se prêter extérieurement aux choses passagères, de s'attacher à Dieu du fond du cœur, et de ne vivre que pour lui. Homme de Dieu, quand, humblement prosterné sur tes cendres, je viens comme les interroger, pour apprendre de cette poussière ce que c'est que le monde, et combien il m'importe de briser ses chaînes et d'abandonner sans délai son odieuse tyrannie, il me semble qu'une voix secrète s'échappe de ton cercueil, pour m'adresser ces mots salutaires : « Mon fils, je n'ai point attendu la dernière heure pour faire mon choix; avant ce terme, j'étais résolu de me consacrer entièrement à Dieu, et de quitter le service du roi de la terre pour m'attacher à celui du roi du ciel. Quel rapport peut-il se trouver entre les jours sensuels des grands du monde, et les jours amers de l'Homme-Dieu ! »

I. Seigneur, auguste libérateur, et tout à-la-fois tendre et parfait modèle, j'ai médité la vie cachée; et j'ai vu que pour faire ce sacrifice héroïque, les amis du silence et de la solitude ne prenaient pas tous la même voie : les uns se cachent dans le sein des déserts, les autres mènent une vie commune, évitant avec le plus grand soin toute singularité. Ces deux manières de s'immoler sont

nobles sans doute; mais n'en est-il pas une plus parfaite encore! Y a-t-il rien, mon Dieu, qui puisse cacher davantage vos serviteurs que le mépris et les opprobres? Ceux qui se sont enfuis dans la solitude, qui se sont éloignés des yeux des hommes, souvent vivent encore dans leurs esprits et dans leurs cœurs; on estime leur généreux dépouillement, on se pénètre d'un saint enthousiasme pour leur vertu. Les Antoine, les Hilarion, les Macaire, étaient admirés dans le monde, on accourait à leurs grottes, à leurs cellules, leurs éminentes qualités faisaient l'entretien des sociétés brillantes. Ces grands hommes et beaucoup de leurs imitateurs, ne furent jamais plus connus que lorsqu'ils s'enfoncèrent plus dans la retraite. Vos bons serviteurs qui mènent, en apparence, une vie commune dans le siècle, sont mieux cachés sans doute, mais le sont-ils bien véritablement? Quelque effort qu'ils fassent pour ne se pas produire, il est difficile qu'on ne s'aperçoive pas de leur vertu, qu'on ne lui décerne pas les éloges qu'elle mérite.

Souverain maître, je le confesse, entraîné par une conviction secrète, et subjugué par votre exemple, c'est aux mépris, c'est aux opprobres qu'est réservé le privilège de la vie parfaitement cachée. Quelle profonde solitude, quel impénétrable désert j'imagine dans le chrétien dont les jours sont contre-

dits ; dont la vertu passe pour hypocrisie ; dont l'innocence est poursuivie de calomnies atroces ! Ah ! sa vie est plus cachée que s'il était enseveli dans une grotte, ou retiré dans un antre, ou descendu dans un sépulcre, tel que celui où le grand Athanase se déroba long-temps à la fureur des sectaires. La vie de ce fidèle opprimé est anéantie dans les esprits et dans les cœurs des hommes, par le mépris qu'ils en conçoivent, par les rebuts dont ils l'accablent.

Glorieux disciple du Dieu de Bethléem et du Calvaire, quelque éminents qu'aient été, sur le théâtre inconstant du monde, tes titres, tes dignités, tes honneurs ; quelque sublimes qu'aient pu être tes vertus, quelque prix qu'elles attendissent, si tu es décrit, calomnié, perdu de réputation, réjouis-toi, bénis ton Dieu, rends-lui de vives actions de grâces ; fortunée créature, marche avec assurance, voilà que tu commences la voie sûre par laquelle on entre dans la vie inconnue de l'adorable Sauveur. Ami de Dieu, tu te déshonorerais en rougissant, en t'affligeant d'être l'objet du mépris des hommes ; tu ne saisis plus le mérite du don de Dieu, la douceur de sa providence sur ton ame. Oh ! qu'il est saint, qu'il est utile de sortir de l'esprit et du cœur des créatures, pour devenir une même chose avec l'esprit et le cœur de Jésus-Christ !



Aimable Sauveur, j'ose élever mes regards attendris sur votre auguste personne abandonnée de ses disciples, livrée aux outrages avant-coureurs d'une horrible flagellation, enfin mourant sur la croix, accablée d'injures et rassasiée d'opprobres par le monde que vous veniez sauver. Que ces exemples de votre vie divine prêchent solennellement la vie cachée, et que c'est bien ici qu'on a droit de vous dire : En vérité, vous êtes un Dieu caché ! Mais au spectacle éloquent qui me frappe, la parole expire sur mes lèvres, mon esprit se confond, je me perds dans un abîme dont je ne puis sortir. Majesté infinie, créateur de tous les mondes, souverain des anges et des hommes, quoi ! c'est à vous que l'on préfère les voleurs et les homicides ! Sagesse incréée, Fils bien-aimé de l'Éternel, des bouches sacrilèges vous prodiguent les noms d'hypocrite, d'imposteur, de scélérat. O homme ! écoute et frémis. Célestes esprits, anges du firmament, soyez saisis d'horreur, c'est un Dieu que l'on condamne à la mort ! que l'on attache à la croix ! forfait inoui ! tu veux éteindre tous les rayons du soleil immortel, tous les traits de sa divinité.

Jésus le Dieu caché ! ces deux mots sont dignes de m'occuper tout entier, non-seulement sur cette terre périssable où je ne puis paraître qu'un instant, mais encore pendant tout le règne de mon éternité. Ver de terre ;

qui veux te produire, chétif néant, malheureux pécheur qui ne cherches qu'à te montrer, peux-tu ne pas mourir de honte à la vue des anéantissements d'un Dieu ! Ciel ! nourrir encore l'absurde désir d'être connu, d'être considéré ! Grand Dieu ! vos atroces ennemis vous accusent d'avoir perdu le jugement, et moi, je me piquerais d'esprit ! vous vous placez sous les pieds des plus misérables, et je voudrais être estimé savant ou sage ! mon maître est perdu de réputation, et son orgueilleux serviteur élève bien haut le point d'honneur ! Dieu trois fois saint ! oserais-je encore murmurer et me plaindre ? Suis-je plus considérable que vous ? êtes-vous moins innocent que moi ? mes peines surpassent-elles donc les vôtres ? mes humiliations l'emportent-elles sur vos ignominies ?

O mon ame, quoi qu'il t'en puisse coûter, santé, vie, réputation, amis, volons au Calvaire près de notre adorable roi ; là, attachant nos lèvres sur ses plaies, humectant ces mêmes lèvres de son sang, ayons le courage d'expirer avec lui. Mourons au point d'honneur, à l'attache aux biens temporels, aux plaisirs sensuels, aux créatures, à nos amis, à nos proches. Mourons à tout, ne vivons plus à nous, ne respirons que la vie cachée du bon maître. Vie séparée du monde, vie inconnue au monde, vie toute en Dieu et en Dieu seul. Il m'en coûtera, Seigneur ;

- pour l'acquérir; mais n'importe : dussé-je la payer de mes sueurs, de mon sang, de mon existence, le parti est pris irrévocablement. Je suis heureux d'être affligé, déshonoré, pauvre, délaissé ici-bas avec mon Maître; d'entrer ainsi dans sa vie cachée, pour être ensuite manifesté, glorifié avec cet aimable Sauveur, dans les années éternelles.

Seigneur, je ne reviens pas de mon étonnement et de ma douleur : les chrétiens sont vos disciples, ils se piquent d'être vos imitateurs, et cependant il n'est rien de plus opposé à votre conduite que la leur. Faits à votre auguste image, les ingrats en effacent presque tous les traits par leurs péchés; ils s'annoncent comme formant la suite de Jésus-Christ, et ils marchent par des voies qui ne sont pas celles du Sauveur. A les entendre, ils croient à vos paroles comme à des oracles infaillibles, protestant d'être prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang en témoignage de leur croyance; mais voyez-les agir, on dirait qu'ils ne croient rien de tout ce qu'ils professent, que l'évangile n'est pour eux qu'une fable.

O enfants des hommes, serez-vous toujours inconséquents, toujours dans une contradiction manifeste et scandaleuse, entre vos discours et vos œuvres? Votre conduite donne, hélas! un démenti solennel et diffamant à

la sincérité de vos assertions. Vous faites hautement profession du Christianisme qui porte indispensablement à l'imitation de Jésus-Christ, et vous offrez une vie d'infidèles. Malheureux ! vous vous montrez pires que ces peuples assis à l'ombre de la mort, en marchant sous l'étendard d'un chef revêtu de sa petitesse apparente, de l'obscurité qui voile sa majesté, ses grandeurs ; d'un chef qui voulut naître dans une chaumière, fuir dans un désert, vivre dans un atelier, évangéliser les ignorants, les pauvres, et puis périr comme succombant sous la fureur de ses ennemis, vous affectez le ton de la vaine complaisance, d'une force présomptueuse, d'une puissance imaginaire. Hélas ! nous offrons un éloignement fatal pour les inclinations de Jésus-Christ, qui seul doit nous servir de règle. Disciples du Sauveur, portons un examen sérieux sur l'ensemble de notre vie ; quels rapports entre nos goûts, nos désirs et ceux du Dieu qui n'a voulu que souffrir, s'abaisser et se taire ! Quel contraste entre la plupart de ses œuvres et les nôtres ! Il ne chercha qu'à ce cacher, nous ne voulons que nous manifester ; il ne songea qu'à s'abaisser, nous n'aspérons qu'à nous élever ; il ne s'occupait qu'à voiler sa puissance, nous ne travaillons qu'à nous dissimuler, et qu'à dissimuler aux autres notre faiblesse. Malheur à nous, si nous continuons à nous

montrer ainsi en opposition avec notre divin modèle; pauvres et misérables riens, en dépit de tout, nous voulons être quelque chose : le néant se montre, un Dieu-Homme s'anéantit.

II. Anéantissement de Jésus-Christ, mon Maître ! que vous êtes inconcevable ! toute-puissance, Seigneur, vous a été donnée au Ciel et sur la Terre, et vous cachez vos divins pouvoirs sous les apparences d'une faiblesse extrême. Quoi de plus faible qu'un petit enfant ! A considérer tout, à peser tout en homme, qui pourrait jamais imaginer que les mains d'un enfant enveloppées dans des bandelettes, sont les mains qui ont créé et façonné l'univers ! Qui croirait qu'un enfant sans parole soit la parole même, qu'un enfant dont les cris et les larmes ne marquent que des besoins, soit celui dont la voix se fait entendre au sein des abîmes, et à qui tous les éléments obéissent ! Quelle apparence que l'être infini qui porte en ses mains tous les mondes, soit dans la dépendance d'une jeune vierge, et n'agisse que porté dans ses bras ! Comment concevoir que celui qui nourrit tous les hommes, qui fournit à la subsistance des petits oiseaux, soutienne sa vie par un peu de lait qu'il reçoit d'une de ses créatures.

Grand Dieu, pouviez-vous mieux vous cacher qu'en fuyant devant un mortel ! Quelle

**plus grande faiblesse apparente, que celle qui est marquée par la frayeur de la mort à laquelle vous vous abandonnez au jardin des Olives! Elle est telle, qu'une sucur de sang, découlant de votre corps, arrose la terre. Dieu! quelle inclination constante à cacher votre puissance! Devant Hérode, devant Palate, vous vous abaissez, vous vous taisez; un seul mot, que dis-je, votre seule volonté suffisait pour leur enlever le pouvoir qu'ils tenaient de vous, et cependant la cour d'un roi impudique vous abreuve d'humiliations, un juge ambitieux vous livre aux bourreaux et prononce contre vous une sentence inique. Je vous vois comme parvenu au dernier degré de la faiblesse, quand on vous crie de descendre de la croix, pour manifester votre divinité; mais rien n'est capable d'éteindre en vous l'amour d'une vie cachée.**

**O hommes, depuis le péché, la faiblesse est notre apanage, et nous n'omettons rien pour ne pas paraître ce que nous sommes, pour paraître ce que nous ne sommes pas. Rentrés dans le secret de nos âmes, nous n'y découvrons que pitoyables infirmités, que chutes, que rechutes, qu'aveuglement, que péché. Nous nous laissons vaincre par la plus légère cause : un goût, un plaisir, une ombre d'honneur, une bagatelle, un mot qui choque, nous terrassent et triomphent de nous. Sans courage pour résister**

en chrétiensaux tentations ; nous affectons de la force d'esprit, de la conduite dans les affaires, de la fermeté dans les conseils, de l'ardeur dans les entreprises. Insensés, nous tenons la même conduite dans les voies spirituelles ; nous nous croyons puissants en œuvres et en paroles ; tels nous osons être à nos yeux fascinés, tels nous voulons paraître aux yeux des autres.

Souverain Pasteur, vous ne vous êtes pas introduit de vous-même, mais vous avez été conduit par la main de votre Père, dans le pontificat suprême. C'est une vérité révélée que vous fûtes pontife, et que vous avez exercé les fonctions de cette dignité sublime avec des soins si tendres, avec une si noble constance, avec une charité si excessive, qu'il vous en a coûté la vie. Au Calvaire, vous êtes mort pour tous les hommes ; chef des bons pasteurs, vous leur apprenez à se sacrifier pour le salut d'un troupeau bien-aimé ; mais élevé au souverain honneur, au poste le plus éminent, comment vous y êtes-vous montré ? Seigneur, vous avez rempli les diverses parties de votre ministère, sinon en portant toutes ses charges, en soutenant les immenses travaux qu'il commande, sans rien prendre de la gloire qui l'accompagne ordinairement.

Divin Sauveur, par l'ordre de votre Père, vous venez sur la terre comme le pontife de

nos ames ; mais quel pontife ai-je à contempler en Jésus ? un pontife pauvre , abject , plongé dans la douleur , couvert d'opprobres , un pontife devenu comme un méprisable vermisseau , comme l'ignominie des hommes. O pontife des pontifes ! où sont donc les signes honorifiques de votre dignité ? où en est l'éclat et la gloire ? où sont vos richesses ? C'est une rigoureuse , une effrayante pauvreté ; votre palais est une humble cabane , une maison d'emprunt ; souvent vous n'avez que la terre pour réparer , pendant la nuit , les travaux accablants du jour. Dans vos courses , la plus vile monture est tout votre équipage ; il n'y a pas un serviteur près de vous ; vous nous l'aviez dit avec tant d'amour : *Ce n'est pas pour être servi que je suis venu , c'est pour servir les autres.* Vous formez un collège apostolique ; mais quels en sont les membres , les colonnes ? Des hommes sans lettres , de pauvres pécheurs , disons plutôt des bateliers de mœurs dures et agrestes. Vous avez pour autel une Croix qui sera rougie de votre sang précieux ; la victime qu'on y frappera pour le salut du peuple ne sera autre que vous-même. O bon Pasteur , immolé par vos propres brebis , rassasié par elles d'insultes et d'outrages , appelé au supplice par d'insolentes et atroces clameurs ; je vous vois , divin Pontife , allant seul au sacrifice , abandonné



par vos prêtres , mis à mort par vos sujets. Des barbares poussent à ce point leur inconcevable fureur , qu'ils vous arrachent votre robe , et vous laissent exposé nu aux huées d'une populace sacrilège.

Quel emploi pour l'honneur et les privilèges , quel emploi plus grand , plus glorieux et plus divin que celui de réconcilier tout le monde avec Dieu , de délivrer tous les hommes des tourments éternels , de leur procurer le délicieux empire du paradis ! Ministère d'une importance infinie ! et vous ne le soutenez , bon Maître , que par la pauvreté , le mépris et la douleur.

III. Fils éternel , Verbe consubstantiel du Père , vous avez , pour votre sublime ministère , voulu recevoir une mission ; et l'homme , votre indigne disciple , voudrait justifier , excuser du moins le désir qui le consume , les recherches qu'il fait , les démarches qu'il multiplie pour atteindre au poste qu'il ambitionne. O folie ! de se reposer sur ses bonnes intentions , sur la pureté de ses vues , sur la délicatesse de ses sentiments , sur l'étendue des talents naturels ! Quelle inconcevable témérité , de nous considérer comme les instruments de la grâce , dans tel emploi auquel nous aspirons ! Eh quoi ! enfants des hommes , notre maître manquait-il de quelques-unes de ces qualités qui vous élèvent à vos propres yeux ? Avait-

il ( quel blasphème ! ) des vues moins droites, des intentions moins pures que les vôtres ; cependant il n'ose rien entreprendre de lui-même, il ne fait qu'obéir à son Père : *sa parole n'est que celle de son père qui l'a envoyé.* Ah ! si le Seigneur n'édifie , en vain travaillons-nous à l'édifice. En dépit de notre suffrage personnel et des suffrages d'un monde léger et frivole , il faut que le Ciel demande de nous ce que nous désirons faire ; il ne faut pas vouloir le bien même , si ce n'est celui qu'il veut que nous fassions.

Que de larmes à répandre ici devant vous , bon Maître , sur le pitoyable égarement de vos disciples ! Ils s'agitent inconsidérément ; ils n'excitent , ne poussent pas moins inconsidérément les autres : on veut le bien , à la vérité , mais on veut le faire à sa mode , non selon votre bon plaisir , souvent contraire aux intentions des hommes. Quand sera-ce donc que les chrétiens ne regarderont plus que Dieu seul ? quand sera-ce qu'ils prendront ses seuls intérêts pour la base et la règle de leur conduite ? quand sera-ce que , n'ayant plus égard aux vues du monde , sourds à la voix séduisante du respect humain , ennemis de la chair et du sang , ils n'attendront plus que vos ordres avec des intentions saintes et désintéressées ; ils ne voudront plus assujettir, ô mon Père, vos augustes volontés à leurs misérables caprices ?

Où trouver dans ces malheureux temps un disciple de l'évangile , un élève du Calvaire , un vrai enfant de Bethléem ? où rencontrer sur ce théâtre brillant du monde qui n'offre que des corrupteurs et des victimes , que des séducteurs et des dupes , où reconnaître et discerner une ame grande , magnanime , formée sur votre évangile , cultivée , perfectionnée par votre céleste morale ; un cœur pur qui , élevé bien haut au-dessus des vaines considérations du siècle , insensible à la louange et au blâme , au suffrage comme au mépris des partisans de la terre , n'étudie que vos volontés , ne cherche qu'à saisir vos desseins pour s'y conformer sans délai , sans réserve ; où trouver l'humble créature qui ne prévient jamais votre bon plaisir par des choix indiscrets , mais plutôt qui le bénit , ce bon plaisir , et s'attache avec une docilité d'enfant à le suivre fidèlement en tout !

Quelle merveille , ô mon aimable Sauveur ! que vous soyez en même temps dans le Ciel et sur la Terre , tout à la fois en repos et voyageur : ce privilège n'est réservé qu'à vous ; mais ce qui prouve d'une manière ineffable l'amour que vous avez toujours eu pour la vie cachée , c'est le soin continu que vous prenez d'obscurcir , en votre personne , l'éclat de votre gloire. Quelques rayons de cette gloire s'échappent au-dehors,

mais ce n'est qu'un instant ; dans un lieu solitaire , et pour trois des disciples. Encore ; Dieu des petits et des humbles , vous commandez à ces trois Apôtres le silence le plus absolu , durant le reste de votre vie mortelle , sur le magnifique spectacle dont ils ont été les témoins. Encore , vous hâtez - vous de leur découvrir les ignominies qui vont accompagner votre mort , comme pour détourner leur attention de votre gloire , et pour remplir leurs esprits des humiliations et des opprobres de la croix. Vous vous efforcez de dérober aux yeux des hommes un objet plus sublime , et qui ravit toute notre admiration. Quelle grâce pareille à celle de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans votre auguste personne ! Elle surpasse toutes les pensées des êtres créés. Ciel ! quel admirable spectacle ! Une ame qui se trouve unie personnellement à Dieu , un homme qui n'a point de personne humaine , mais une personne divine ! Tel est , mon Dieu , votre état merveilleux. Est-il rien qui soit plus capable de transporter , que cette grâce inénarrable ! Cependant , ame de mon Sauveur , c'est celle que vous tenez cachée plus soigneusement. Au Thabor , le Père éternel proclame Jésus , *son fils bien-aimé* , et Jésus semble étouffer cette voix divine pour s'entretenir des opprobres de sa passion. Ailleurs , la même voix partie des

**Cieux**, le déclare le Fils bien-aimé du Très-Haut ; aussitôt il se retire au désert.

Souverain Maître, vous donnez une leçon bien éloquente à toutes vos créatures, de ne pas se produire. Quel exemple trouver d'un amour plus puissant pour la retraite : se cacher dans son intérieur, se contenter d'avoir Dieu seul pour témoin, sans se manifester aux créatures. Conduite ineffable ! tu détruis les prétextes les plus spécieux que peut alléguer l'amour-propre, pour porter les chrétiens à découvrir les grâces dont le ciel les honore.

Heureuse l'âme qui n'est connue de personne, et à qui Dieu tient lieu de tout !

#### PRATIQUES.

I. Désormais je reconnaitrai qu'il est bon que le Seigneur m'humilie, que je sois haï des méchants. J'irai plus loin ; attachant de précieux avantages aux préventions que les gens de biens auraient contre moi, souvent je me dirai en secret : O mon ame, ne t'abats, ne te décourages jamais ; moins les créatures te donneront, plus tu recevras de Dieu.

II. A chaque humiliation, à chaque contradiction, je presserai le crucifix sur mes lèvres ; si la nature crie, si les passions se révoltent, ma ressource sera de dire : Faible copie du plus beau modèle, veux-tu déshonorer ses traits ? Si je me sens prêt à

succomber sous le poids de la peine, je me prosternerai sur le Calvaire, et je demeurerai dans cette humble posture jusqu'à ce que j'y aie trouvé la résignation, le courage et des consolations.

III. A chaque bonne action que je ne pourrai dérober à mes frères, je purifierai mes vues de manière à ne vouloir que Dieu et son bon plaisir; mais que l'on se récrie sur mon peu de mérite, que l'on fixe des bornes étroites à mon intelligence, alors j'applaudirai sincèrement.

IV. L'amour-propre et l'ambition m'engageront à m'avancer dans la société, et je leur répondrai : Venez à Bethléem, passions séduisantes, là votre charme s'évanouira. Mes proches, mes prétendus amis m'exciteront à me produire devant les hommes, et je leur dirai : Attendez que j'aie suffisamment étudié Jésus-Christ dans sa crèche, je ne saurai qu'opposer à vos vœux indiscrets.

V. Toujours jaloux d'être utile à la patrie, je ne me croirai point appelé à prendre rang parmi ses administrateurs et ses conseils : je n'ambitionnerai que le titre de citoyen obscur soumis aux lois, étranger à tout esprit d'intrigue, prêt à faire dans le secret tout le bien qui dépendra de moi.

VI. Mon Dieu, je me conserverai dans un religieux silence et m'interdirai de divulguer jamais les grâces que vous aurez daigné *me faire*. J'éviterai de les faire connaître

même à vos meilleurs serviteurs ; dans la crainte de m'attirer leur estime. Je ne m'occuperai moi-même de ces faveurs, que pour m'abaisser et pour m'humilier davantage.

### PRIÈRE.

- Bienfaiteur ineffable, vous ajouterez encore aux grâces dont vous m'avez comblé, en me donnant votre calice, en me chargeant de mépris, en me couvrant d'opprobres par la main des hommes. Que je sente tout ce que vaut ce mot : Dieu seul et toujours Dieu seul. Qu'en digne imitateur, qu'en généreux disciple de l'adorable héros du Calvaire, je place mes délices dans les ignominies ; que je devienne obscur et caché, comme le divin enfant de Bethléem, comme l'hôte inconnu de Nazareth, comme Jésus expirant au sein des opprobres. Seigneur, voyez en pitié ma misère, épargnez-moi ces situations agréables, ces occasions dangereuses, où, enivré de louanges vaines, je me croirais propre à tout, quand, dans la réalité, je ne suis bon à rien. Je ne me lasse point de demander ; mon Dieu ne se lasse point d'être bon : éloignez mon esprit, mon cœur et ma personne de tout ce qui pourrait attirer sur moi les regards. Refusez-moi, je vous en conjure, ces grâces extraordinaires, ces dons d'éclat, ces

brillantes lumières qui, en m'élevant aux yeux de mes semblables, pourraient me faire perdre de vue mes misères et mon néant.

---

### QUATRIÈME MOIS.

*Le chrétien découvre la grotte que saint François de Paule s'est creusée sous un rocher, et dans cet affreux réduit, il médite sur notre divin Chef caché dans sa mission, dans ses grâces, et jusque dans sa vie glorieuse.*

C'EST d'abord dans une vigne près de la petite ville de Paule, et ensuite sur le bord de la mer, que tu viens, admirable jeune homme, t'exercer à l'amour du silence, de la retraite et de la pénitence. Là, tu demeures sous un rocher, sans autre maître que Dieu même, dont tu suis exactement les leçons; tu n'y as pas d'autre lit que la pierre du rocher, d'autre nourriture que les herbes qui croissent autour de la grotte et dans un bois voisin : Ainsi Dieu te prépare à devenir le Père spirituel d'un grand peuple. Afin d'apprendre aux membres de ta nombreuse famille, que la pénitence ne sert de rien pour le Ciel sans l'humilité; tu leur indiques cette dernière vertu pour devise; tu veux qu'on les appelle *Minimes*, c'est-à-dire les



moindres de tous les religieux. Que d'exemples de désintéressement, de sagesse, d'humilité tu donnes à la cour des rois ! Mais quel plus éloquent exemple que celui de ta mort ! Tu tombes malade le Dimanche des Rameaux ; le Jeudi saint, tu viens recevoir la sainte Eucharistie à l'église, nu-pieds, la corde au cou, versant beaucoup de larmes ; et le lendemain, tu meurs dans les bras de tes fils éplorés. Recueillons le précieux héritage de vertus que tu leur as laissé ; et, à ton exemple, attachons-nous à pratiquer l'humilité.

I. Après avoir, ô mon Sauveur, considéré le penchant de votre cœur adorable à se cacher dans le silence et dans l'oubli, nous pourrions nous étonner que quelques-uns de vos meilleurs serviteurs aient quelquefois révélé les faveurs dont vous les honoriez, s'il n'était certain qu'alors ils agissaient par un mouvement spécial de la grâce : l'innocent épanchement des secrets de leur ame tendait à procurer votre gloire. Qui suis-je, d'ailleurs, ô mon Dieu, pour juger l'intérieur des autres ! et, lorsque je me confesse souverainement indigne des faveurs que Dieu m'accorderait, pourquoi chercherais-je à les manifester, à en faire saisir le mérite et l'étendue ? Hélas ! dans une si imprudente communication, pourrais-je me garantir de mille écueils préparés par un criminel

amour-propre? C'est lui qui vient empoisonner mon ame, et qui lui ravit son trésor; Dieu se retire, je l'ai bien mérité. Ah! de peur d'éprouver ce funeste abandon, voici les réflexions qui rempliront mon ame : Auguste Modèle, vos inclinations pour la vie cachée doivent m'en donner un amour extrême. Jamais il n'y eut de grâces semblables à celles qui inondent votre cœur; toujours vous mettez le plus grand soin à les tenir secrètes! Que j'étudie la vie de ma glorieuse mère, de l'incomparable Marie; j'y retrouve le même amour de l'obscurité. Ces merveilleux exemples avaient si vivement frappé les Saints de tous les âges, qu'ils se sont empressés de les imiter. Quel silence fidèle ils gardent sur tout ce qui peut leur concilier l'estime et les suffrages des hommes! O que de choses grandes, admirables, le Seigneur fait en eux, et dont leur modestie nous dérobe à jamais la connaissance! Il suffit à ces dignes amis de l'Époux, qu'il sache tout ce qu'il a donné : c'est à lui seul qu'ils s'efforcent de plaire, comme c'est à lui qu'ils doivent toute reconnaissance. Enfants des hommes, ce qui nous frappe et nous élève dans la vie des Saints, n'est rien en comparaison des prodiges de la grâce opérés à notre insu dans le fond de leurs ames.

**Mon Dieu, quand je médite l'intérieur de**

vos amis, combien de secrets me demeurent inconnus, qu'il est difficile d'atteindre aux replis profonds de leur cœur, pour en découvrir les merveilles! Si les possesseurs cachés de tant d'incalculables trésors laissent échapper un mot qui pouvait les déceler, comme ils en rougissaient, comme ils s'en confondaient à l'instant! Auteur de tous les dons, mille fois ils vous ont conjuré de leur refuser ces faveurs extraordinaires, et, quand elles leur étaient communiquées, de les en priver : dans ces vœux, dans ces démarches, quelle belle philosophie! Ils sentaient que c'est en vous une grande miséricorde, de ne pas nous accorder ce qui nous élève aux yeux des hommes.

Seigneur, je ne puis comprimer l'élan de mon admiration, quand je contemple les caractères de la mission que votre Père vous a conférée! Quelle intelligence créée, fût-elle angélique, pourrait se figurer des desseins aussi hauts, des vues aussi sublimes? Celui qui envoie est un Dieu, c'est le Père éternel; celui qui est envoyé est un Dieu, le Fils bien-aimé du Père; celui qui est donné pour soutenir cette œuvre divine, est un Dieu, c'est l'Esprit saint; celle qui, parmi les créatures a le plus de part à ces grands mystères est la mère d'un Dieu, la Vierge par excellence. La mission du Fils de l'Homme embrasse d'abord quelques

provinces, quelques royaumes; puis, le monde entier. Son but est de nous procurer la délivrance de maux inexprimables, l'acquisition de biens qui n'auront pas de terme : ces travaux infinis ont pour objet d'élever les êtres les plus abjects à une gloire qui surpassera ce qu'il y a de plus grand dans ce monde visible, de simples créatures au rang de la Divinité.

Rien de plus glorieux qu'une entreprise aussi vaste ; mais qu'avez-vous dit , aimable Sauveur ? Je ne cherche que la gloire de Celui qui m'envoie ; l'honneur appartient à mon Père céleste ; j'ai choisi les opprobres et les ignominies pour mon partage. Dieu ! que vois-je ! vous ouvrez votre carrière dans une pauvre cabane, entre deux vils animaux ; vous la commencez par une fuite honteuse selon le monde, par un bannissement précipité dans une terre étrangère ; vous la continuez dans les travaux obscurs du chétif atelier d'un artisan de la campagne ; vos prédications publiques ne se continuent durant trois ans , qu'au sein de mille contradictions, au milieu des injures, des calomnies, de haines cruelles. Mais encore, ô mon Maître, ô mon Chef, ô mon Roi ! où terminez-vous cette douloureuse mission ? sur un échafaud, entre deux malfaiteurs publics, sur une croix, la chaire où vous prononcez votre dernier sermon : et vous

y paraissez nu ; percé d'épines et de clous. Là, s'achève ainsi votre auguste ministère : durant votre vie passagère, vous n'avez pas vu les biens immenses qui en doivent arriver. Ces merveilles, vous les réservez à vos disciples. Bon Maître, quel incompréhensible amour pour la vie cachée ! Coulez, mes pleurs, soyez intarissables : ah ! déplorez l'aveuglement des hommes, qui font tous leurs efforts pour se manifester et pour se faire connaître.

Adorable Jésus, considérons encore votre sainte vie. Vous parlez, vous exhortez, vous prêchez en Dieu, et vous ne gagnez à votre Père qu'un petit nombre de personnes. Bien plus, à la fin de votre vie mortelle, ces lâches partisans vous abandonnent ; et la foi, je le confesse après saint Bernard, la foi ne se trouve plus, pour ainsi dire, ici-bas, que dans le cœur de Marie. Merveille des merveilles ! Jésus quitte la terre, ses travaux sanglants ont leur terme ; et dans la consommation de ses sacrifices continués trente-trois ans, dans ces sacrifices d'un Homme-Dieu, il ne voit qu'une seule âme qui possède le don de la foi. Orgueil humain, sois confondu : toi, faible vermisseau, ver de terre, quels succès peux-tu encore attendre ? Comment oseras-tu t'affliger si tu n'obtiens pas le triomphe de tes desseins ?

Divin maître, vous aviez dit que vos

disciples feraient de plus grandes choses que vous-même : cette prédiction étonnante a été fidèlement accomplie. Vous n'avez prêché qu'un petit nombre d'années ; le théâtre de ces prédications sublimes fut borné à la Judée et à la Galilée. Vos apôtres, Seigneur, ont prêché d'une extrémité du monde à l'autre : leur voix, comme un tonnerre, a retenti dans toutes les parties de l'univers. Quel immense et glorieux ministère que celui de vos envoyés ! Ils ont détruit l'idolâtrie, établi partout le culte du vrai Dieu, renversé l'empire du démon. Un seul de vos simples lévites, François Xavier, a prêché dans vingt-quatre royaumes, baptisé des millions de personnes, entre lesquelles se trouvent des têtes couronnées. Je sais, mon Dieu, que c'est vous qui faites, par vos disciples, tout le bien qui s'opère ; mais vous n'avez pas voulu ces grands et éclatants succès pendant votre séjour sur la terre.

II. Que votre vie et vos exemples sont propres à confondre, à humilier vos enfants ! Insensés, nous ne nous trouvons jamais satisfaits si nos efforts, nos démarches, nos travaux ne répondent pas à notre attente : que de soulèvements secrets, que de plaintes et de murmures, à la moindre résistance, aux plus légères contradictions ! Notre amour-propre se révolte dès que nous sommes peu écoutés, peu suivis, peu goûtés. La

raillerie et la dérision enflamment notre indignation. Nains par notre fragilité, nos imperfections et nos misères, nous voulons paraître des géants. O que la conduite de notre maître a peu de vrais imitateurs! où sont les amis de sa vie cachée, ceux qui fuient la renommée, qui dédaignent de vains suffrages; ceux qui soufflent sur ce rien que l'on décore du nom de pompe, d'honneurs et de gloire?

Mon souverain maître, que ne puis-je trouver parmi vos enfants des disciples qui vous ressemblent, qui aient véritablement l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ; qui entrent dans les goûts, qui épousent les inclinations de ce Jésus, leur chef, la vie de leurs vies, et l'ame de leurs ames? Où sont-elles ces copies fidèles de l'Homme-Dieu, ces généreux athlètes qui ne soupirent qu'après la vie cachée, qui voudraient n'être connus de personne, qui ont en horreur le vain éclat du monde? Dignes amis de l'époux, oh! que vous êtes éloignés de paraître et de vous produire, vous qui n'aimez que la confusion! Votre joie serait sans doute de voir le divin Rédempteur connu, adoré, aimé de tous les hommes; mais sur les pas de ce cher et tendre maître, vous n'ambitionnez pour vos personnes que l'oubli, le mépris et la honte.

**Adorable amateur de la vie cachée, faites-**

moi connaître ces bienheureux chrétiens ; héritiers de l'esprit qui vous anime. Fortunés mortels, ils abandonnent à leur auguste chef, sans la moindre réserve, tous les succès de leurs desseins. Dans une parfaite indifférence sur l'événement qui doit couronner leur entreprise, ils font, avec le secours du ciel, tout ce qu'ils doivent ; pleins de générosité dans leurs œuvres célestes, fermes dans les souffrances, jamais rebutés, abattus, ils ont mis en Dieu seul leur appui, et ils ne craignent ni l'homme, ni les démons. Toute leur force est au nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre ; ils portent les yeux vers les saintes montagnes ; ils y fixent leur esprit et leur cœur : aussi jouissent-ils d'une paix inaltérable, leur conduite est une belle expression de la conduite divine. Ces anges de la terre, si fort au-dessus des vains succès qui réjouissent les hommes, veulent sans doute opérer le bien, mais uniquement comme Dieu le veut : ils ne le conçoivent pas autrement que selon la mesure du bon plaisir de leur adorable modèle.

Que votre conduite, cher et tendre maître, offre à vos enfants de sujets de méditation ! Dans le succès du plus grand œuvre qui fut jamais, vous anéantissez tout désir personnel ; en ne voulant pas faire immédiatement par vous ce que vous avez fait par vos disciples, vous nous enseignez que le



- **bonheur du chrétien ne consiste pas à faire beaucoup, mais à faire précisément ce que vous voulez que nous fassions ; rien du tout, si cela vous plait ainsi. Fils de Dieu, vérité même, vous déclarez qu'il n'y a personne, entre les enfants des hommes, plus grand que Jean-Baptiste. Eh! cependant, où sont les œuvres extérieures de cet homme apostolique? Il passe sa vie dans les déserts, paraît fort peu de temps sur les rives du Jourdain, ne fait aucun miracle. Reprend-il avec une généreuse fermeté un prince impudique, son zèle est repoussé ; le méchant n'est point changé, le juste est arrêté, enchaîné, mis à mort.**

**Je ne vous ai point assez admiré, héritiers de l'esprit de Jésus-Christ. Quand il plait à votre Dieu de bénir vos entreprises, avec quel empressement vous cachez la part que vous pouvez avoir au succès! Quelle pure allégresse pour vos ames désintéressées, quand vous voyez que le mérite et l'honneur en sont attribués aux autres! Heureux état que celui qui éloigne de la vue et de l'estime de la créature, puisque c'est le sûr moyen d'être vu et estimé de Dieu! O sort digne d'envie que celui de ces chrétiens qui, guidés par la grâce, comblés de bénédictions, font des entreprises utiles, mais en n'y rencontrant que peines, contradictions, outrages même de la part des hommes! Ames**

éminentes par le caractère de vos vues célestes, comme vous glorifiez le Seigneur, quand vos bonnes actions restent inconnues aux hommes !

III. Seigneur, vous offrez une vie si sainte et si retirée que, lorsqu'on entend vos paroles, lorsqu'on voit vos actions, nul esprit n'en peut saisir et pénétrer le mérite suprême ; vous êtes ainsi demeuré caché jusque dans vos œuvres les plus éclatantes : ce qu'il y a dans vous de plus divin est resté inconnu aux hommes. Vous aimez à passer les nuits en prières dans la solitude : le peuple se presse-t-il autour de vous, par admiration pour votre doctrine, vous fuyez sur les montagnes. Le délassement que vous donnez à vos immenses travaux, c'est d'aller au désert ; vous vous éloignez des villes, vous commandez le silence aux témoins de vos plus grandes merveilles. Vous ne voulez que trois de vos disciples pour spectateurs de votre agonie : je me trompe, vous vous séparez d'eux, et ne voulez que votre père pour témoin de vos maux extrêmes. Au Thabor échappent quelques rayons de votre gloire ; mais vous y couvrez l'excès de vos grandeurs par l'excès de vos humiliations. Divin Jésus, vos actions les plus connues ont été comme ensevelies dans les abjections. Qui prêcha jamais comme mon maître ! et la gloire de ses prédications a été obscurcie

- par des railleries, par les jugements sacrilèges de ses proches.

Seigneur, il suffit donc de vous plaire, et nous ne vous plaisons jamais davantage que lorsque nous plaisons moins aux créatures. Malheureux les êtres applaudis du monde ! puisque, si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. Que ceux-là se trompent qui captivent les suffrages du siècle ! Destinée vraiment désirable que celle des chrétiens dont la vie est conforme à celle de Jésus-Christ et de ses saints. Quelle délicieuse confiance goûteront, à la mort, les âmes heureuses qui n'ont point eu de part à l'estime et à l'amitié des créatures ! avec quelle joie, avec quelle précieuse espérance elles partiront d'un monde dont elles n'étaient pas ! avec quels transports elles paraîtront devant Dieu, qu'elles ont uniquement aimé !

O mon Dieu ! qu'elle est vaine la jouissance des amateurs du monde, qui veulent saisir le fantôme de la gloire humaine ; vous voyez en pitié leur folle erreur. Les insensés ! ils n'aspirent qu'à se produire en toutes choses : les uns, suivant l'étendard d'une ambition cupide, manifestent ouvertement le désir de paraître ; les autres, tendant au même but, agissent par des voies cachées ; ceux-ci ont renoncé aux richesses temporelles, mais pour donner l'essor au désir des richesses de

l'esprit. Ils se fatiguent également à poursuivre des illusions quelquefois criminelles, qui souvent leur échappent, et dont tout l'éclat n'est rien auprès des splendeurs éternelles promises à la sincère humilité. Pour vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui seul appréciez la grandeur infinie de votre père, Dieu et homme tout ensemble, vous reconnaissez qu'il n'y a que votre père qui doit paraître en tout. Votre vie nous apprend que les créatures doivent se conserver dans le néant qui leur est propre. Pour satisfaire à la justice de l'Éternel, offensé par le renversement étrange que les passions ont apporté dans l'homme, que vous vous cachez d'une manière étonnante! Bon Sauveur, mon Dieu, mon modèle et mon père! seront-elles perdues les leçons que vous offrez aux esprits orgueilleux et superbes?

Aveu bien propre à nous couvrir de la plus juste confusion : nous voulons être quelque chose dans l'esprit et dans le cœur des hommes, par leur estime et par leur amitié. Réfléchissons-y bien, c'est vouloir régner dans des êtres qui doivent être remplis de Dieu seul; c'est disputer à Dieu ce qui lui est uniquement dû. Toujours jaloux d'être considérés, vivement affligés quand nous ne le sommes pas, que ne voudrions-nous point faire pour occuper de nous les créatures! suffrage du monde, vous êtes tout pour

nous : remplis de nous seuls, nous ne cherchons qu'à en remplir les autres.

Cependant, divin chef, vous vous êtes anéanti, et le néant veut se manifester à la place de l'Être infiniment adorable. Tout Dieu que vous êtes, vous n'hésitez pas à vous immoler à votre père, par un abaissement que l'éternité ne pourra jamais assez admirer. Mon maître s'anéantit en se faisant homme; il s'anéantit sur la croix, immolant la plus belle des vies. A Bethléem, en Egypte, à Nazareth, dans la Judée, dans la Galilée : sur le Calvaire, partout je vois, je bénis, et j'adore le Dieu profondément caché.

Mes regards attendris s'arrêtent spécialement sur Bethléem et sur le Calvaire; ensuite collé à la croix sainte, je ne puis m'en arracher. O splendeur de la divinité! ô cruelles ignominies, attachées dans mon maître, à son humanité! Seigneur, mon cœur et ma chair se sentent défaillir; je me perds dans un abîme de douleur et d'amour! Mon âme, que deviendrai-je! où me placer? où me cacher? Y a-t-il pour votre pauvre créature, ô mon Dieu, pour le pécheur votre conquête, ô Sauveur ineffable, peut-il y avoir d'assez profondes humiliations! Dieu des bergers, Dieu des petits, Dieu des pauvres, quand je vous ai contemplé, doit-il me rester la plus légère propension à

**occuper, un instant, les hommes de ma personne !**

**Enfant de Bethléem, enfant du Calvaire, je vois se développer devant moi les plus importants et les plus saints devoirs ! Cher et adorable chef, admirable modèle pour tous vos serviteurs, je dois, à votre exemple, vivre et mourir dans un esprit continu d'hostie et de victime : je dois immoler tout, consacrer tout à la grandeur de l'être infini d'un Dieu. Que désormais mon cœur nourrisse un amour extrême de la vie inconnue : que je me complaise à n'être pas même aperçu parmi les hommes ; que j'y sois comme n'y étant pas, ou que si l'on m'y découvre, j'y paraisse une misère, un néant ; qu'en butte à la contradiction et à la malice, écrasé par la calomnie, accablé d'outrage, je trouve en ces épreuves mon paradis sur la terre.**

**Accourez, ô créatures, de toutes les parties de l'univers ! venez contempler la vie cachée de Jésus-Christ dans l'état même de sa gloire : à cette sublime école, considérez ce que vous devez faire, ou ce que vous devez abandonner. Notre Jésus-Christ se montre seulement comme un petit enfant dans la crèche, comme un homme sur le Calvaire. Chrétien, contemple ton bienfaiteur infini, dans la divine Eucharistie : il y paraît comme s'il n'y était pas. Sous de vil**

- symboles ; sous l'apparence d'un peu de pain, d'une goutte de vin, notre Dieu se voile à nos sens : peut-il, ce grand Dieu, tout-puissant qu'il est, se dérober davantage !

## PRATIQUES.

I. Je mettrai tous mes soins à me faire connaître du guide sacré de ma conscience : je ne lui cacherai ni mes faiblesses, ni les grâces que le ciel aura daigné m'accorder. En même temps, j'éviterai de donner à mon céleste Ananie une haute idée de mon intérieur, une secrète estime de ma personne.

II. Toujours j'étudierai l'esprit admirable d'abnégation qui dirigeait les douloureux travaux de l'Homme-Dieu. Passant ensuite à ses plus généreux disciples, je porterai une sainte envie à ces apôtres de l'humanité, qui, à la place d'éloges auxquels ils avaient tant de droits, n'ont recueilli que des mépris, que des opprobres et la mort. Je n'estimerai bienheureux ici-bas, que ces chrétiens que les méchants haïssent et persécutent : si je deviens jamais l'objet de la calomnie, je bénirai, comme une bonne fortune, l'opprobre qui en rejallira sur ma personne.

III. Pour cacher le mérite de mes bonnes actions, lorsque ces œuvres de salut seront au moment d'éclater, je les ferai adroite-

ment passer entre les mains des autres, pour en fixer le mérite apparent sur leur tête : plus on s'y méprendra, plus je bénirai mon Dieu dans le secret.

IV. Je regarderai comme l'avant-coureur d'une éternité d'infortunes, les plaisirs, les honneurs, les biens et toutes les vaines jouissances de ce monde ; souvent je me dirai : O mon ame ! pour tes intérêts éternels, choisis ici-bas la souffrance. Après la mort, tu jouiras de l'abondance des voluptés célestes. A la suite de ton Sauveur, gravis gaiement le mont du Calvaire, sûre d'y trouver le chemin du Thabor.

V. En confessant que rien n'est plus pressant que l'inclination de Jésus-Christ pour la vie cachée, je reconnaitrai avec une confusion salutaire, que ce sont mes vains désirs de me produire et de paraître quelque chose, qui causèrent, d'avance, l'anéantissement où vécut, où mourut le Sauveur adorable.

VI. Souvent je m'écrierai : Héroïque et adorable victime, non, il n'y a pas de créature, quelque vile que je la suppose, qui soit aussi cachée que vous : vous l'êtes plus que la mouche, le vermisseau, la fourmi que l'on aperçoit à peine. O majesté infinie ! une goutte d'eau, un brin d'herbe se rendent sensibles à mes yeux, et celui que tous les cieux et tous les mondes ne sauraient ren-



fermer; demeure inconnu à mes sens! O amour! ô bonté!

### PRIERE.

Mon Dieu, je vous en conjure, faites-moi petit toute ma vie; laissez-moi, jusqu'à ma mort, me nourrir de ce qui tombe de la table de vos favoris. Jour et nuit, que je m'occupe à procurer le vrai bien, le bien unique, le don du salut à mes frères; mais que mon zèle et mes travaux leur échappent et ne soient connus que de vous. Seigneur, guérissez-moi de toute inquiétude sur les besoins, les secours et les avantages temporels. Que, fuyant et l'honneur et la gloire, j'estime toutes choses comme de la boue et du fumier, et que je ne regarde que l'intérêt de Jésus-Christ. Si, par inadvertance, je disais jamais un mot avantageux sur mon compte, daignez m'arrêter aussitôt, et me faire avec adresse détourner la conversation. Si l'on vient à me contrarier, à me persécuter, divin Sauveur, inspirez-moi ces réflexions salutaires : Mon maître manifeste ce qu'il est, on veut le lapider; il se confesse le fils de Dieu, il reçoit des soufflets; il commande à l'enfer, on l'accuse de commerce avec Belzébuth; il enseigne le bonheur éternel, on le traite d'infâme séducteur; maintenant, ose, lâche et indigne disciple, te plaindre encore et murmurer.

---

## CINQUIÈME MOIS.

*Le chrétien rencontre saint Gaucher dans la solitude de Chavagnac, l'humilité du vénérable vieillard le porte à méditer Jésus-Christ caché dans ses mystères et dans ses meilleurs amis.*

**SAINTE** vieillard, la gloire de ce désert, pardonne à mon cœur d'interroger ta belle vie : Qu'as-tu fait pour parvenir à la perfection ? Tout jeune encore, tu confies à un homme de Dieu ton désir de te consacrer à la vertu, d'une manière particulière. Mon fils, te répond-il, si votre cœur est d'accord avec vos paroles, si c'est avec sincérité que vous voulez renoncer au siècle, pour suivre Jésus-Christ, venez avec moi dans mon pays ; Dieu, qui a toujours égard aux vœux pures, vous fera trouver dans le Limousin quelque lieu conforme à vos inclinations ; vous y servirez Dieu selon les bons désirs qu'il vous a inspirés, et il vous tiendra la main de peur que vous ne vous égariez. Fidèle à ce conseil, tu choisis la solitude de Chavagnac, et tu dis avec le prophète : « J'ai fui, je me » suis éloigné, et j'ai demeuré dans la solitude. » Ici, mon père, au milieu de nombreux disciples à qui Dieu a donné le goût

de la prière et du travail des mains, tu marches et tu fais marcher tes fils spirituels, par la voie de la pénitence et de l'humilité, vers la céleste patrie; et par là tu deviens un nouvel imitateur du Dieu qui s'est caché jusque dans ses bienfaits les plus signalés.

I. Au pied des tabernacles, dans la délicieuse solitude où je contemple le sublime et ineffable mystère de l'Eucharistie, qu'ils sont doux les sentiments qui m'animent; à quels transports d'amour, de gratitude s'abandonne mon ame, ravie de l'inconcevable anéantissement où s'est réduit le divin auteur de mon être! Enfants des hommes, ne serez-vous pas touchés d'une si admirable conduite? ne serez-vous pas animés d'une émulation généreuse? Hélas! bien loin de sentir le mérite et la beauté des faveurs que le ciel vous accorde, vous en faites la matière même de vos ingraturités, la cause de vos cruelles infidélités. O mes frères séparés! chers infortunés, qui n'avez pas le bonheur de croire à la vérité frappante de ce mystère, qu'osez-vous attenter? Jésus-Christ, voilant l'éclat de sa gloire au très-Saint-Sacrement; Jésus-Christ, mon maître et le vôtre, est exposé à vos sanglants outrages, fruits de votre infidélité; vous attaquez la source même du bienfait céleste; c'est lorsqu'il est encore pour vous le Sauveur le plus tendre dans nos tabernacles, que vous osez

prétendre qu'il n'y est qu'en figure, jamais en réalité.

Hélas ! si je me retourne vers vous, ô mes bien-aimés ! vers vous, les enfants de ma mère, vous catholiques romains, que dois-je penser ? que puis-je dire ? Vous protestez que vous croyez à la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de l'autel, que vous êtes prêts à signer de votre sang votre attachement inviolable à cette vérité : ne sentez-vous pas que cette protestation même fait éclater davantage cette noire ingratitude que vous portez à d'horribles excès ! Quoi ! ne pas douter de la présence d'un Dieu, dans nos tabernacles, et braver sa majesté par d'affreuses irrévérences ! Quel idolâtre pourrait se persuader, à la vue de la conduite indécente et souvent sacrilège de la plupart des catholiques dans nos temples, qu'ils croient à la présence de leur divin maître : postures irrespectueuses, regards distraits ou licencieux, paroles inutiles, bouffonnes, irréligieuses ; vanité dans les habits, parures immodestes dans les femmes, que sais-je ? contenance moins mesurée qu'à des spectacles vains et criminels ! Au milieu de cet horrible scandale, un Dieu qui apparaît d'une manière si aimable, et tout à la fois si cachée, si humble. Ciel ! quel abandon ! quelle insulte pour l'être adorable à qui seul appartiennent les plus *profonds hommages*.

**Hommes inconséquents, diriez-vous encore que vous ne laissez pas de croire ? mais alors comment ne sentez-vous pas combien vous êtes coupables en bravant la présence du Seigneur jusque dans son temple ? O insensibilité ! ô ingratitude dans une créature si hautement honorée , si tendrement chérie ! Les dieux de la terre inspirent tant de respect ! eh ! qu'est-ce que la dignité royale auprès de celle du Roi des rois , du seul Dieu véritable ! qu'un inférieur manque aux égards qu'il nous doit , notre orgueil , notre indignation ne se contient plus ; la différence que les rangs établissent entre les hommes peut-elle approcher de la distance qui se trouve entre le Dieu du ciel et un simple mortel ! Qu'un serviteur oublie le respect qu'il me doit , l'imprudent est banni à l'instant même ; le grand Dieu , dont les pieds reposent sur les collines éternelles , est l'objet de mes cruels affronts , et il ne me chasse pas de son auguste présence.**

**II. Adorable Jésus , ce n'est pas assez pour vous de demeurer caché dans votre personne , dans vos états , dans vos mystères ; vous voulez encore être caché par votre mère , par tout ce qui vous est le plus étroitement uni , enfin par tout ce qui vous appartient , selon la multitude de vos miséricordes et le fruit de votre excessive charité :**

**Verbe éternel , consubstantiel au Père ,**

vous descendez sur la terre, vous voulez ; par amour pour nous, vous faire homme ; vous choisissez pour mère une vierge, dans le sein de laquelle vous daignez vous incarner. O profondeur des conseils divins ! Cette tendre mère, cette créature élevée à une incompréhensible dignité, sera pauvre, peu considérée des hommes, rebutée de tous, épouse d'un artisan. O conduite admirable ! abandon héroïque, auguste vérité, éloquent tableau, qui devez être médité avec respect ; attention et amour, je dois employer à vous étudier tous les jours de ma vie. O bon Sauveur, les parents que vous donne votre naissance, comme homme, sont aussi des personnes inconnues, n'ayant aucun rang dans la société, presque toutes dans un état voisin de la pauvreté. Ceux que vous chérissez pendant le cours de votre vie mortelle, ne sont point distingués par des honneurs, par des richesses. Les coopérateurs que vous choisissez sont des hommes grossiers, méprisés même, que vous arrachez à leurs filets et au comptoir du publicain.

Mon ame, Jésus le fils du Très-Haut, la splendeur, la gloire et la parfaite image de son père, s'anéantit dans son incarnation, dans sa mère, dans la famille qu'il adopte, dans sa vie, dans sa mort et dans ses mystères ; il a commencé ce sacrifice il y a plus de dix-huit cents ans, il le continuera

jusqu'à la fin des siècles ; il l'opère ; cette héroïque immolation , non dans une province ou dans un royaume seulement , mais en autant de contrées , de villes , de bourgset de hameaux de la terre habitable , qu'il en est qui présentent un autel. Mon Dieu ! quelle innombrable multitude de ces autels , de ces nouveaux sépulcres qui répètent , comme à l'infini , les anéantissements de mon souverain maître. Ainsi , de toutes les parties de ce vaste univers , la voix éloquente du divin holocauste s'élève au trône du Père , pour apaiser sa justice outragée par l'orgueil de ses créatures.

III. Bon et excellent maître , je ne puis cesser de considérer votre désir de demeurer comme inconnu par ce qui vous appartient ; caché dans votre religion sainte , elle a été un scandale aux Juifs , une folie aux Gentils ; hélas ! je dirai plus , les sages du monde l'ont eue dans une telle horreur , que jamais il n'y eut de persécution pareille à celles qu'elle a souffertes. Glorieux martyrs de la plus belle des causes , à quels opprobres ; à quelles tortures n'avez-vous pas été soumis ? Mon Dieu ! je vous vois caché dans ce que votre loi a de meilleur et de plus divin , dans les êtres vertueux qui font profession de vous suivre. Combien sont méconnus les chrétiens qui estiment la pauvreté , l'ignominie , la douleur ! Dans quel

abaissement sont confondus; de quels opprobres sont couverts les généreux amateurs des austères maximes de l'évangile. Vous aussi, hommes apostoliques, qui apportez la paix au monde, vous êtes rebutés ou méconnus, calomniés ou persécutés, quand, fidèles à la voix du ciel, vous vous efforcez d'inspirer l'amour du renoncement, du dénuement, du mépris des richesses.

Cette affreuse vérité, dont chaque jour nous apporte des preuves, me fait faire une bien triste réflexion. Ne pourrait-on pas dire en ce moment, dans un autre sens, mais avec autant de vérité, qu'il est bien des hommes pour qui vous êtes un Dieu caché, c'est-à-dire, inconnu. Hélas! la dévotion effraie les uns, les autres rougissent de marcher sous ses étendards. Que de préventions honteuses et funestes contre le parti de la piété! Que de concessions faites au respect humain! En vérité, n'oser dire que l'on aspire à faire la paix avec sa conscience; n'oser soutenir qu'il n'y a de véritables maximes que celles de Jésus-Christ et qu'il faut rejeter comme trompeuses celles d'un monde séduit et séducteur tour-à-tour; fuir la profession publique de l'homme chrétien; rougir de Jésus-Christ et de son évangile; avoir honte du Dieu que l'on adore; aller même jusqu'à couvrir tout haut de ridicule et d'opprobre, jusqu'à qualifier, avec un rire sardonique,



d'esprits bornés, de petites intelligences ; les personnes solidement vertueuses ! O Dieu ! que vous êtes peu connu, que vous restez caché parmi vos enfants ingrats et insensibles !

Penserai-je ici, Seigneur, à ces faux disciples parmi lesquels vous demeurez inconnu, quand ils placent la dévotion où elle n'est pas, quand il la déshonorent par leur bizarrerie, leurs caprices, leurs folles inclinations ! O saints du monde ! demi-chrétiens qu'il canonise, parce que vous unissez indignement ses principes corrompus avec la pratique apparente de l'évangile ; qu'osez - vous faire ? Quels inconcevables sentiments, quel indigne abandon du christianisme, quand, devant vos maîtres absolus, ou devant vos viles conquêtes, vous ne vous couvrez que de l'ombre de la vertu ; que vous renoncez hautement, ironiquement, à devenir des saints, vous contentant ; ajoutez-vous, de vous sauver ! ah ! qu'il est à craindre que vous n'obteniez point le salut ; Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui sont saints : il faut être saint pour entrer en société avec le Dieu de toute sainteté. Et d'ailleurs, à quel titre votre indifférence pour votre Dieu oserait-elle prétendre aux récompenses de l'amour ? Vous vous érigez en juges de l'étendue du dévouement que vous devez à votre créateur, oseriez - vous donc, insensés,

traiter de la sorte un souverain du monde ; mesurer ainsi, régler ainsi votre dévouement à votre ami, ou même à toute personne environnée de quelque considération ? Et ce que vous rougiriez d'être à l'égard d'un homme, vous n'avez pas honte de l'être devant Dieu, l'arbitre suprême de vos destinées !

### PRATIQUES.

I. A la vue de la perfide ingratitude des hommes envers leur divin maître, je ferai sur moi-même ce douloureux retour : Il n'y a que mon Dieu, le bienfaiteur infini, que l'on paie de la sorte. A cette première pensée, je joindrai celle de l'inconcevable indifférence avec laquelle nous voyons les outrages commis contre le Saint des saints ; alors je me sentirai naturellement conduit à cette réflexion désolante : Les hommes ne sont si méchants que parce que Dieu est trop bon ! En sondant le fond de mon propre cœur, si peu touché de tant d'irrévérences dans le paradis de la terre, je m'écrierai douloureusement contre moi-même : Fils ingrat, les outrages qui déshonorent ton auguste père ne sont donc pas pour ton cœur les plaies les plus profondes.

II. Devant l'Autel et le Tabernacle, je me retracerai l'incompréhensible anéantissement du Verbe incarné, de nouveau immolé

par la main des prêtres ; présenté de nouveau par eux à son père ; en contemplant la victime d'une valeur infinie , je me dirai dans la plus vive inquiétude : Tant d'abaissement et tant d'amour détruiront-ils enfin la dureté de nos cœurs ? Que l'ingratitude ne soit plus du moins , Seigneur , le vice de votre enfant : je vivrai , je mourrai , en m'anéantissant par reconnaissance et par amour.

III. En étudiant mon bon maître dans ses meilleurs amis , je m'écrierai souvent : — Ames bienheureuses , dont la vie est cachée avec Jésus-Christ , vous paraitrez avec lui quand il manifesterà sa gloire. Souvent je me retracerai ce jour de la glorification du juste , pour me figurer d'avance l'affreuse surprise des méchants à cet instant épouvantable : je croirai déjà entendre leur lamentable aveu : Insensés , voilà ces justes , l'objet continuel de toutes nos railleries , de nos mépris ; les voilà comptés pour jamais parmi les bien-aimés de l'adorable époux ; et nous ! . . . .

### PRIERE.

Mon Dieu , pénétré d'admiration sur la vie si cachée où vous demeurez , dans l'état même de votre gloire , je vous conjure de

m'accorder que ma foi n'en soit que plus vive pour votre adorable présence, ma confiance plus tendre en votre miséricorde, mon amour plus ardent envers mon bienfaiteur suprême. O Roi des rois ! devant qui les dieux de l'univers sont comme s'ils n'étaient pas, que je ne me glorifie que dans vous, et que je considère comme mon titre le plus honorable, celui par lequel j'ai le bonheur de vous appartenir ! Mon adorable maître, quand je vois d'un côté vos abaissements infinis, et de l'autre, nos superbes et ridicules grandeurs, je puis à peine supporter de vivre : oh ! ne me refusez pas cette grâce, que toujours la vie soit l'objet de ma patience, et la mort celui de mes désirs : *patienter vivere, et delectabiliter mori.*

---

### SIXIÈME MOIS.

*Dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, le chrétien contemple le célèbre saint Jean de Damas livré avec joie aux fonctions les plus viles, et ce spectacle le conduit à méditer Jésus - Christ caché par les mépris attachés aux pratiques de la vie chrétienne.*

**ILLUSTRE Jean, élevé à de grandes places, tu renonces à tout pour embrasser la soli-**

tude : un vieillard , expérimenté dans la science des saints , te donne pour première règle , de ne jamais faire ta propre volonté : « C'est là , te dit ce guide vénérable , le fondement de la piété. Offrez à Dieu vos travaux et vos peines ; ne vous glorifiez ni de votre savoir , ni d'aucune autre chose ; reconnaissez que , par vous-même , vous n'avez que l'ignorance et la faiblesse. N'écrivez à personne ; ne parlez point de ce que vous avez appris hors du monastère , gardez le silence , et persuadez-vous qu'il y a du danger à dire même de bonnes choses , lorsque rien ne vous y oblige. » Homme de Dieu , ton Ananie te conduisit par de bien dures épreuves ; mais , victorieux dans tous les combats , tu parvins à ce haut degré d'humilité où tu n'eus plus rien à craindre de tes rares talents , et tu en fis le plus noble usage !

I. Mon Dieu , quand je considère la vie chrétienne , quel nouveau sujet de surprise et de douleur pour ma foi ! je vous trouve , par les coupables préventions des hommes , caché même par les pratiques si respectables que la piété conseille ou prescrit. Combien ces précieux usages sont calomniés par les enfants du siècle ! eh ! cependant quoi de plus intéressant et de plus vénérable ! Quels sont les fruits extérieurs de la dévotion ? c'est de bien régler ses actions , son maintien , de se vêtir d'habits décents et simples ,

de se prêter aux dépenses nécessaires, de s'interdire les excessives, de ne pas perdre un temps précieux en des occupations vaines, de souffrir tout de la part des autres, de ne faire jamais souffrir personne; d'avoir une humeur égale, un langage modeste et réservé; de ne point se laisser aller à l'attaché des biens, d'en user libéralement envers les pauvres; de consoler les affligés, de visiter les captifs, de soulager les infirmes. Qu'auraient donc de révoltant ces belles pratiques et mille autres pareilles? Un tel genre de vie pourrait-il être un objet de honte pour celui qui s'y livre, de raillerie pour celui qui n'a pas le courage de l'embrasser!

Je le proclame à la gloire du tendre et divin bienfaiteur, à qui seul appartient tout mérite dans ses créatures, et le bon sentiment et l'édifiante pensée; tel est l'aimable caractère de la dévotion, qu'elle se plait à parler de Dieu, à en entendre parler; qu'elle s'applique à la lecture des livres saints, à l'oraison, aux exercices spirituels propres à l'état où la Providence nous a placés. Elle travaille avec un saint zèle à soutenir le culte de Dieu, la décoration des temples, l'établissement des œuvres saintes; elle combat avec ardeur tout ce qui s'oppose aux intérêts de son souverain, la lecture des livres dangereux, les conversations licencieuses, les commerces suspects, les médisances,

**les querelles, les injustices et le dérèglement des mœurs.**

Mais ne me le suis-je pas déjà dit, ô mon Dieu ! voilà les saintes pratiques dont les chrétiens rougissent, tandis que les méchants osent les railler avec une sacrilège audace. Parmi ces frères bien-aimés, aveuglés sur l'affaire du salut, le plus grave reproche que la plupart méritent n'est pas celui de n'oser rendre un culte solennel à Dieu, d'éviter avec confusion, de fuir peut-être avec horreur le titre de dévots, et de n'invoquer, de ne prier le Seigneur qu'en secret, par la crainte du monde. Hélas ! ils vont plus loin encore ; sans force et sans vigueur pour défendre l'innocence opprimée, pour soutenir la vertu, ils gardent un criminel silence quand il s'agit d'arrêter d'affreux scandales ! Etrange inconséquence ! vos prétendus amis, Seigneur, tremblent de se déclarer en votre faveur ; tandis que, pour vous blasphémer, vos perfides ennemis lèvent la tête, et débitent audacieusement leurs impiétés.

II. A vos pieds sacrés, mon aimable Sauveur, je reviens méditer sur le délire inconcevable de ce siècle philosophe qui insulte, par un ris moqueur et sacrilège, à vos serviteurs et à leurs œuvres saintes. Oser tourner en dérision des chrétiens qui communient souvent, qui s'adonnent au

salutaire exercice de l'oraison ; qui pratiquent la miséricorde spirituelle et corporelle, c'est un égarement inoui, qui ne devrait jamais entrer, je ne dirai pas dans une ame chrétienne, mais dans un esprit auquel il reste une étincelle de raison. Railleurs impies et insensés, que trouvez-vous donc d'abject, de rampant, d'indigne de vos égards, dans celui de vos frères que vous voyez s'appliquer avec un soin constant et religieux à demander grâce à son souverain maître, et pour lui et pour vous, qui avez un si pressant besoin de la clémence divine ? Eh ! le plus grand honneur que jamais créature puisse avoir, n'est-ce donc pas celui de recevoir chez elle le Dieu des splendeurs éternelles. Où trouver, ô ciel ! matière à rire, à se moquer, dans des pratiques qui excitent le respect, l'étonnement et l'admiration parmi les chœurs des anges !

Que font les sages et les prudents du siècle ? Décrier les ames respectables et vertueuses assez discrètes pour s'aplanir les voies du salut, pour garder, si l'on peut dire ainsi, leurs ames entre leurs mains, pour se prémunir, par le pain des forts, contre les dangers de la vie, est-ce là le langage d'une philosophie saine, ou plutôt n'est-ce pas celui d'un malade privé par une fièvre violente de l'usage de sa raison ! O aveugles enfants des hommes ! croyez-vous



donc une éternité , un paradis , un enfer ; un Dieu ? Si vous protestez que telle est votre croyance , le moyen de la concilier avec cette inexprimable folie , qui livre au mépris les plus fidèles serviteurs de Dieu. Le moyen de vous écouter de sang-froid ; quand vous vous raillez d'exercices qui tendent à l'honneur et à la gloire de Dieu. Ainsi , selon vos paroles , ceux - là sont méprisables qui font plus d'estime du créateur que de la créature , et de l'éternité que du temps ; ceux-là qui s'attachent aux vrais principes du salut , et qui s'éloignent de tout ce qui pourrait les perdre ! C'est , à votre avis , une marque d'une bien étroite intelligence de préférer le ciel à la terre , une vie qui ne finira point à une vie qui disparaît comme une ombre ; enfin , des délices éternelles à des plaisirs d'un moment , souvent détrempés d'amertumes , et toujours suivis de remords.

Mon Dieu , quand tous vos enfants seraient assurés d'un bonheur éternel , comme le ciel offre des couronnes de différents prix , ne serait-ce pas encore une extrême folie de blâmer , de railler vos fidèles serviteurs ! Est-ce donc un tort , n'est-ce pas plutôt une vertu , une noble émulation d'aspirer aux meilleures grâces , d'ambitionner les premiers trônes de la céleste patrie ! Dans le siècle , on tend toujours à s'élever à un degré

plus éminent que celui auquel on est parvenu ; dans toutes les conditions , dans tous les rangs , on souhaite atteindre plus haut : serait-il défendu , dans la route qui seule conduit au vrai bonheur , d'égaliser , de surpasser l'ardeur des méchants à s'avancer dans la voie qui conduit trop souvent à des maux éternels.

III. Mon aimable Sauveur , j'ai considéré combien vous êtes caché sur la terre , dans les œuvres de justice , si constamment calomniées par les partisans du siècle. Mais vos amis ne donnent-ils pas occasion à cette persécution violente ? n'est - ce pas avec raison que le monde né impitoyable envers l'homme vertueux , ne lui pardonne pas le tort le plus léger , et même l'ombre d'une faute ? Si par une suite de la fragile humanité , le fidèle fait une chute , est-ce donc le tort de la vertu ? perd-elle par là ses droits aux hommages publics ? Quelle perfidie de l'accuser pour des fautes qu'elle condamne ! Cet homme pieux , cette femme dévote ont leurs défauts , je le veux : alors ils manquent à leurs saints engagements , mais ceux-là qui montrent à leur égard si peu d'indulgence , et qui déclament si fortement contre eux , sont-ils eux-mêmes parfaits ? Amis de la terre , en rougissant , en vous raillant de la piété , offrez - vous dans vos personnes une vie au - dessus de

tout reproche ? souffrez - vous 'généreuse-  
 ment l'affliction qui vous arrive ? supportez-  
 vous sans murmure une perte, une dis-  
 grâce ? Êtes-vous plus doux, plus charita-  
 bles, plus obligeants, plus désintéressés que  
 ces êtres respectables, objets continuels de  
 vos indignes sarcasmes ? Quoique les servi-  
 teurs de Dieu ne soient pas impeccables, la  
 faute qui leur échappe ne leur enlève pas  
 sans doute les droits qu'ils ont acquis à nos  
 éloges, à notre admiration, pour tout le  
 bien qu'ils opèrent ; pour les vertus qu'ils  
 pratiquent, pour mille sacrifices héroïques  
 auxquels ils se condamnent ; dans cette  
 suite d'œuvres saintes, en se montrant nos  
 modèles, ils vous rendent, ô mon Dieu !  
 l'hommage qui vous plait, et ils appellent  
 ainsi sur eux les tendres regards de votre  
 bienveillance. N'est-ce pas toujours faire  
 honneur à un grand du monde, que d'an-  
 noncer qu'on est à son service, que de sou-  
 tenir ses intérêts avec chaleur ? Si ses par-  
 tisans n'ont pas toutes les qualités que l'on  
 pourrait désirer, est-ce un motif pour dé-  
 crire le service du prince, sous le misérable  
 prétexte que ceux qui le servent ne rem-  
 plissent pas parfaitement leurs devoirs.

En blâmant le tort personnel du coupable,  
 c'est donc un grand désordre d'en venir  
 à décrier l'état même de celui qui a failli.  
 Le service du prince est toujours également

**légitime ; il est toujours également injuste de s'y dévouer. La profession d'une vie vertueuse , dont les actes sont consacrés au souverain bienfaiteur des hommes , ne sera jamais blâmable pour les taches qu'on y rencontre. Cette vie , accompagnée de ces imperfections , sera encore bien digne de louanges. Quels grands exemples ne présente-t-elle pas ! que d'occasions d'offenser le Seigneur généreusement évitées ! que de sages conseils , que de vertueuses remontrances pour arrêter un scandale , pour empêcher l'offense de Dieu , pour affermir le faible qui chancelle , pour sauver de l'abîme le malheureux qui s'y est aveuglément précipité !**

### **PRATIQUES.**

**I. Je reconnaitrai désormais que le défaut de hardiesse à parler de Dieu , à parler pour Dieu , quand on calomnie sa loi devant nous , est un de nos plus grands malheurs. Dans le sentiment d'une profonde amertume , je me retracerai la honte qu'on a de mon Dieu devant les hommes , comme le plus grand outrage fait à sa majesté. Partout , je demanderai des défenseurs de la gloire du bon maître , je le conjurerai d'en susciter parmi ses serviteurs.**

**II. Souvent je me dirai , soit pour m'arracher à une honteuse léthargie , soit pour**

- donner à mes actions une vie nouvelle :
- Quoi ! ce qui passe entraîne tous les cœurs ! ce qui est éternel ne me fera-t-il aucune impression ? Je me dirai encore : On applaudit à tous ceux qui se perdent ; moi, du moins n'applaudirai – je pas à qui veut se sauver ? En m'appliquant ces réflexions salutaires, j'ajouterai : Mon ame, ne fais rien pour la terre et pour le temps ; fais tout pour le ciel et pour l'éternité.

III. En considérant le dédain de mes semblables pour les œuvres pieuses, je dirai douloureusement : Incroyable délire ! nous témoignons plus d'attachement à une chétive créature qu'au créateur de tous les mondes. Je me pénétrerai toujours davantage de l'effrayante vérité de ce saint oracle : que Jésus-Christ ne reconnaitra pas devant son père ceux qui auront rougi de lui devant les hommes. Enfin je soutiendrai hautement cette maxime si vraie, quoique si méconnue, que se railler de la dévotion, c'est se railler de l'amour de Dieu.

### PRIÈRE.

O mon Dieu ! guérissez vos serviteurs de leur lâche et si honteuse pusillanimité : donnez-nous autant de zèle pour vous servir que vos ennemis ont d'ardeur pour vous offenser. Accordez-nous de n'être ni intimi-

dés, ni arrêtés jamais à la vue du regard dédaigneux, et des sarcasmes impies du siècle ; de faire tout pour acquérir une glorieuse éternité. Adorable maître, décidez-nous par l'effet précieux de votre grâce, à mettre sans cesse en parallèle les plaisirs du temps, les malheurs de l'éternité : vous daignerez ainsi nous convaincre et nous persuader que toutes les joies de la terre n'ont rien de comparable à l'avantage d'être caché, de rester inconnu, et de souffrir avec vous dans un aimable et courageux silence, pendant la vie présente.

---

### SEPTIÈME MOIS.

*Dans une vieille tour abandonnée, près de la ville de Nice en Provence, le chrétien découvre l'admirable solitaire, saint Hospice, et apprend à sa vue quel est le mérite de la vie cachée.*

FIDÈLE imitateur des anachorètes d'Égypte, le vénérable Hospice vit, comme eux, dans toutes sortes d'austérités. Il ne se nourrit que de pain et de quelques fruits ; chaque jour il travaille plusieurs heures à des ouvrages de jonc, et il passe en prière le reste de la journée. Son corps, comme celui de Job sur son fumier, n'offre qu'une plaie ;

et si l'on s'étonne de cet affreux état ; ce saint répond : « Ah ! vous n'apercevez pas que je suis soutenu par la force de celui pour qui je souffre ; mais je serai bientôt délivré, et pour un moment de peines, j'entrerai dans un repos éternel. » Il passe plusieurs heures en oraison, prosterné contre terre, et répandant un torrent de larmes, puis il se relève, et, les mains portées vers le ciel, il rend grâces à Dieu des faveurs dont il l'a comblé. Il lui demande la consommation de ses bienfaits ; le don par excellence, c'est-à-dire le ciel, vers lequel il a toujours soupiré, et pour lequel il a méprisé tout ce qui est terrestre ; ensuite il expire dans la paix.

I. Plus j'y réfléchis, ô mon Dieu ! plus la richesse de ce spectacle me saisit d'admiration et de respect : je te salue et te bénis, vie cachée du vrai chrétien ; tu possèdes de si grands avantages, tu te montres comme le fondement d'une paix si glorieuse, tu renfermes tant de grandeur, tu élèves à un état si divin, que tout ce que l'on pourrait dire ne développera jamais assez les biens et les excellences qui te caractérisent. Combien l'âme demeure étonnée quand l'excessive bonté du divin maître lui découvre quelques-uns des charmes attachés à cet état angélique ! Enivrée de son bonheur, cette épouse du Dieu humble et caché s'écrie : Oh ! si les hommes pénétraient les beautés et la

gloire de la vie cachée, il n'est rien qu'ils n'immolassent pour l'embrasser avec courage, pour la suivre avec fidélité !

Pourrais-je donc jamais rendre avec une exacte précision l'état de cette ame bienheureuse, goûtant avec Jésus-Christ les attraits de la solitude ! Tantôt elle y est éclairée de la lumière divine : et quoique le passage de cet ineffable rayon soit comme celui d'un éclair, il laisse en elle le sentiment ineffable des merveilles de la vie cachée. Le souvenir qui lui en reste n'est qu'une idée confuse, et néanmoins cette connaissance, toute obscure qu'elle est, la ravit, la transporte. Elle a vu pour un instant ce qui surpasse toute pensée humaine : c'en est assez pour qu'elle vive dans une continuelle admiration de la vie du désert. Elle irait volontiers crier dans les cercles tumultueux, et sur le théâtre brillant du monde : O hommes, à quoi pensez-vous donc, quand vous vous occupez des créatures, quand vous vous appliquez à les connaître, à en être connus, à les aimer et à en être aimés ?

Je crois l'entendre, cette ame toute céleste : Non, Dieu seul est aimable, dit-elle, Dieu seul peut fixer nos esprits et toucher nos cœurs. Bon maître, attirez-moi après vous, enlevez, emportez mon esprit et mon cœur. O Jésus ! soyez l'esprit de mon esprit, le cœur de mon cœur, la vie de ma vie,



- l'ame de mon ame; soyez mon tout en toutes choses et pour toujours. Vierge sacrée, ma tendre avocate, qui n'avez vécu que pour Jésus depuis le premier instant de votre existence; vous, anges fortunés, qui n'avez cessé d'être embrasés des flammes du pur amour; ô élus, obtenez que, comme vous, qu'avec vous, je ne vive plus que d'amour pour mon Dieu; que ma vie soit cachée dans sa vie, qu'il n'y ait plus en moi rien de l'homme charnel, rien de la terre; mais que tout soit de l'homme spirituel, et que tout vienne du ciel.

II. Vie cachée, quand parviendrai-je à connaître tout ce que tu vaux, à me former une juste idée de ton mérite! Grandeurs de cet état, en apparence plein de ténèbres, oh! que vous êtes admirables! Vie du désert, telle est ta puissance, que tu fais descendre le paradis sur la terre, ou que tu transformes les hommes en êtres angéliques, en leur procurant le bonheur de couler ici-bas des jours célestes. Illustres solitaires, que vos retraites ont été bien nommées, quand on les a appelées *le pays de Dieu!* dans les déserts, on jouit de Dieu d'une manière ineffable; le cœur s'ouvre aux plus douces communications de sa présence; on goûte les attraits de sa conversation divine. O heureux échange des entretiens, des connaissances, de l'amitié des créatures, avec la

ravissante conversation, avec l'inestimable amitié de Dieu !

Mon Dieu, quel égarement de plaindre ces fortunés mortels qui ont tout quitté pour vous suivre au désert ! Quelle erreur de gémir sur le sort de ces généreux fidèles qui, vivant dans le siècle comme n'y vivant pas, usant du monde comme n'en usant point, sont constamment exposés aux railleries, au mépris, aux outrages même des ennemis du bien ! Cessez de vous méprendre, amis insensés de la terre, ne pleurez plus sur les bienheureux qui sont morts dans le Seigneur : ah ! pleurez uniquement sur vous-mêmes ; gardez vos gémissements, vos sanglots, pour déplorer à jamais vos indignes préventions, votre obstination criminelle. Vous êtes si malades, qu'un affreux délire vous fait imaginer que vous jouissez d'une santé parfaite. Reconnaissez votre aveuglement ; vous le poussez jusqu'à cette folie cruelle qui vous détache du divin auteur de tous les dons, pour vous asservir honteusement à ses créatures !

Quand il faudrait quitter mille mondes et des milliers de mondes, si c'est pour un Dieu, ce n'est rien. Tout, hors le divin maître, est misère et néant. Frères bien-aimés, quand vous contemplez les hommes généreux qui laissent tout, immolent tout pour s'attacher au bon maître, rougissez

donc de la dure insensibilité de votre cœur : elle provoque les larmes, et les larmes les plus amères. Divin amour, je le dis avec tant de douleur ! qu'il est petit le nombre de tes héros, dès qu'il s'agit de s'isoler, de se renoncer, de se dépouiller de toute vile attache à la terre et au sang ! Vous demeurez presque totalement inconnus, inestimables avantages qui découlent de cet éloignement des créatures, par lequel l'ami de Dieu s'approche du créateur, forme avec lui la plus intime et la plus belle alliance.

III. Amis de l'époux, assis sur les rives du fleuve de la Babylone du monde, nous ne trouvons que des sujets de larmes dans la privation que nous ressentons des faveurs de la sainte Sion ! Hélas ! les entretiens divins et angéliques sont rares parmi nous, les entretiens et les occupations des créatures y étant trop multipliés. Dieu du ciel et de la terre, vous daignez apparaître à Jacob : il vous voit face à face, mais c'est lorsque, séparé de ses enfants et de sa famille, il est seul au milieu des ténèbres de la nuit. Moïse fut quarante jours en contemplation, conversant familièrement avec votre majesté infinie ; mais pour jouir d'un aussi grand bonheur, il entra dans un nuage où il demeura caché. Vous voulez bien encore vous manifester au prophète Elie, et d'une manière digne de la magnificence de

voire amour; mais ce n'est qu'après que l'homme de votre droite s'est livré à une retraite de quarante jours et de quarante nuits.

Personne ne devait se trouver dans le tabernacle, quand le pontife entrait dans le sanctuaire. Vous êtes le pontife de nos ames; il faut qu'elles se vident des créatures pour se remplir de vous. Devenues ainsi votre temple, l'entrée en doit être cachée à tous les hommes; alors ces ames fortunées sont ouvertes aux communications de la grâce, les plus précieuses et les plus abondantes; alors elles s'élèvent tellement qu'elles s'unissent avec l'auteur de toutes les grâces, avec Dieu même. Ces bienheureux disciples ne se contentent pas d'agir en toutes choses pour Jésus-Christ, comme pour leur fin, ils le contemplent comme leur modèle, et ils imitent sa vie et ses mœurs.

Seigneur, ces anges terrestres, ne vivant qu'en vous seul, participent de la nature divine; mais qui pourra jamais concevoir, exprimer jusqu'où va cette union de l'ame cachée et solitaire avec la Divinité! Vous seul le pouvez, et vous avez daigné le révéler. Qu'avez-vous dit de ces ames bien-aimées, si étroitement liées avec vous? Qu'elles soient, demandez-vous à votre père, une même chose en nous, comme vous êtes en moi, mon père, et que je suis en vous.

O paroles d'une excessive charité! ô paroles que ne pourront jamais admirer assez ni les anges, ni les hommes! ô paroles capables de frapper d'étonnement et le ciel et la terre! paroles faites pour pénétrer et consumer d'amour tout ce qui respire. O Dieu! auteur de tant de grâces, bienfaiteur infini, que deviendra votre humble serviteur à la vue d'une tendresse si héroïque et si sublime! O hommes! l'entendrez-vous sans mourir de gratitude et d'amour? Nous sommes appelés à être une même chose avec Dieu.

### PRATIQUES.

I. Pénétré de la haute estime que tout chrétien doit porter à la vie cachée, souvent je dirai : O vie cachée de mon bien-aimé! je ne respire plus que pour te posséder. Parlant en secret à toutes les puissances de mon ame, je dirai : Mes affections, mes desirs, volez après une vie si peu estimée, mais si précieuse aux yeux de Dieu et de ses anges. J'animerai mon ame d'une vive émulation par ces paroles : N'ayons plus qu'éloignement pour ce qui donne de l'éclat aux yeux des hommes, pour ce qui pourrait captiver leurs vains suffrages.

II. Je ne cesserai d'admirer les grâces et les dons que le divin Maître accorde à ses serviteurs fidèles; je reconnaitrai que l'ines-

fable rémunérateur se communique d'une manière toute particulière à ceux de ses enfants dont la vie est plus inconnue.

III. Souvent je m'écrierai, saisi d'allégresse et d'admiration : O mon ame ! pouvais-tu jamais t'y attendre : tu es appelée à être une même chose avec Dieu ? Dans les peines semées sur cette vallée de larmes, je dirai : Des douleurs, la misère, l'humiliation, pourraient-elles exciter mes plaintes, quand je suis uni au Dieu, la source de toute joie pure, et de tout vrai bonheur ? Au souvenir de cette glorieuse prérogative que donne la vie toute cachée en Dieu, je ne dois plus vivre que pour aimer Dieu de tout mon cœur, de toute mon ame, de toutes mes forces, comme il veut que je l'aime.

### PRIÈRE.

Adorable auteur de tout bien, accordez-moi de sentir profondément le mérite de la vie cachée, et de me pénétrer de cette ineffable vérité, que, non-seulement elle nous élève et fait de nous des anges, mais encore qu'elle nous fait des dieux. Que le jour et la nuit, à la vie et à la mort, je dise de cœur, plus encore que de bouche : O vie cachée ! ô vie cachée toute en Dieu, que tu es aimable ! Bienfaiteur adorable, quand me sera-t-il donné, par votre inépuisable bonté,

- de parvenir à cet état angélique où vous n'aurez plus rien qui ne me soit connu, où vous manifesterez à votre enfant vos divins secrets, en faisant couler dans mon cœur des torrents de délices.

---

## HUITIÈME MOIS.

*Le chrétien considère saint Bessarion, et apprend de lui quels sont les caractères de la vie cachée.*

Dès sa tendre jeunesse, retiré au désert de Scété, sans demeure fixe, Bessarion supporte la nudité, la faim, la soif, l'ardeur du soleil; il n'a d'autre pensée que le désir des biens futurs. Il reste à la porte des monastères, où il se présente comme un homme qui a fait naufrage; et lorsqu'on l'invite à entrer pour recevoir quelque soulagement, il répond: « Éloigné de ma patrie, privé de ma propre maison, entrerais-je dans une maison étrangère? Quelles pertes n'ai-je pas faites! la mer a englouti une partie de mes richesses, les pirates m'ont enlevé le reste; déchu de la grandeur de ma naissance, je me vois dans la misère et dans la bassesse. » Bessarion fait ainsi allusion à l'excellence dont le péché du premier homme a dégradé la nature humaine. Aussi pauvre dans ses habits, qu'austère en ses jeûnes, il n'a qu'un vieil habit, un manteau et l'évangile.

Il rencontre un corps mort, il le couvre de son manteau; un pauvre nu se présente à lui, il lui donne sa tunique. Un homme de qualité le voyant ainsi dépouillé, lui demande qui l'a réduit dans cet état, et il répond, en montrant son livre : « C'est celui-ci. » Il vend ce livre pour subvenir aux besoins des pauvres, et répond à son disciple, demandant ce qu'il en a fait : « Ne vous attristez point, mon frère, ce livre dont vous parlez, faisait mes délices, mais il répétait sans cesse : Vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres. N'ayant plus rien, je l'ai vendu lui-même pour lui obéir. »

I. Seigneur, j'ai considéré avec quelle abondance de grâces vous vous communiquez aux âmes pures et cachées : vous semblez n'avoir rien de réservé pour elles. Après leur avoir fait don de vos faveurs les plus précieuses, vous vous donnez encore vous-même, par excès d'un amour ineffable. S'il est écrit que vous ferez la volonté de ceux qui vous craignent, à plus forte raison daignez-vous, en quelque sorte, obéir à ces élus qui n'appartiennent qu'à vous. Ce sont eux qui sollicitent sur la terre les rosées de votre miséricordieuse providence; eux qui conjurent votre courroux, qui arrêtent votre bras vengeur déjà levé sur nos têtes criminelles. Combien vos amis sont par là





précieux à l'humanité! Ils soutiennent le monde, et souvent de mille fléaux préparés par votre justice vengeresse, les villes, les provinces et les empires. Oui, Seigneur, si malgré les crimes que le monde commet depuis tant de siècles, vos fils rebelles bravent encore impunément les foudres de votre colère, si vous nous en épargnez les terribles effets, nous devons cette grâce, il est vrai, à votre inépuisable clémence, mais ces grandes miséricordes, vous nous les accordez en faveur de ces âmes que vous considérez plus amoureusement, parce qu'elles n'aiment que vous seul. Je ne saurais m'y tromper, souvent aussi c'est à ces excellents et obscurs serviteurs qu'est due la gloire des grandes merveilles que vous opérez dans la justification et dans la sanctification des âmes. Ministres évangéliques, vous êtes les canaux par lesquels coulent ces grâces précieuses et divines; mais elles sont données au mérite des âmes cachées, que le ciel rend ainsi comme les bienfaitrices du genre humain.

Israël combattait généreusement de puissants ennemis, sur lesquels il remporta d'éclatantes victoires; la gloire en était due aux prières de Moïse, non à la force guerrière et à l'intrépidité des enfants de Juda : si Dieu daignait se servir de leurs bras, de leurs armes et de leur valeur, c'est aux

prières d'un seul de ses serviteurs qu'il accordait la victoire. Ainsi quelquefois une seule personne qui vit inconnue, obtient de Dieu ces grâces d'éclat, ces faveurs signalées attachées en apparence au ministère des hommes apostoliques. En faveur de cette ame d'élite, de cette bien-aimée, l'adorable époux convertit un grand nombre de pécheurs et d'infidèles, et porte beaucoup de chrétiens aux voies éminentes de la perfection. Grandeur de la vie cachée toute en Dieu ! ah ! que vous élevez mon ame ! rien ne me fait sentir plus parfaitement votre excellence, que la prédilection que Dieu vous témoigne, que la toute-puissance qu'il vous permet d'exercer sur ses desseins.

Adorable Jésus, il y a donc quelque chose de bien grand dans la vie cachée, puisque vous l'avez chérie si constamment ? Que je ne puisse saisir un si profond mystère, que ma faible intelligence s'y perde, qu'il me soit impossible de comprendre les sentiments qui guidèrent un Dieu, qu'importe ? L'estime que Jésus-Christ a faite de la vie cachée est pour moi la preuve la plus convaincante des grandeurs attachées à la retraite : toutes les lumières des hommes sont bornées ; mon Dieu a des lumières infinies, et sa bonté est également sans limites ; il ne peut jamais ni se tromper, ni me tromper. Je dirai donc : Les années du ministère public

de mon maître ne sont pas ce que sa vie renferme de plus divin. Les merveilles qui se passaient dans son intérieur, offertes seulement aux yeux de son père, inconnues aux créatures, surpassent toute pensée, et ne nous laissent que l'étonnement et l'admiration pour les adorer dans un respectueux silence. La vie des créatures les plus accomplies, est celle qui a été la moins connue des hommes. Auguste Marie, juste Joseph, illustre Précurseur, quoi de plus inconnu que le plus grand nombre de vos jours. Quels seront les compagnons, j'ai presque dit les chefs de tous les bienheureux durant l'éternité? Ce sera vous, groupe choisi, chœur admirable de solitaires, que le monde ne connut pas, parce qu'il était indigne de vous; que le monde dédaigna, quand il vous devait l'hommage du respect, de l'admiration et de l'amour.

II. Seigneur, infailible docteur de la vérité, vous nous recommandez la vie cachée; mais quelle est celle que nous devons pratiquer. Vous daignez me répondre : Mon fils, on peut de plusieurs manières aimer la vie cachée; quelques-uns y sont appelés par une grande solitude extérieure, quelques autres par la vocation à la vie religieuse : il y en a que ma grâce, si puissante et si tendre, y attache au milieu du tourbillon du monde, en les y faisant vivre et se complaire dans la

fuite des conversations oiseuses ; des visites frivoles, des démarches vaines et superflues. Il en est qui demeurent cachés, quoique leur état les fasse paraître, ne se produisant jamais par eux-mêmes, ne recherchant ni l'estime, ni l'affection humaine d'aucune créature, déroband, dans un profond silence, les grâces dont ils sont comblés. Enfin, mon fils, il y en a que ma providence cache par leur basse naissance, par leur étroite intelligence, par leur défaut de talents naturels, par la pauvreté, par le mépris.

Divin maître, je vois donc que dans toutes les situations de la vie, vos enfants peuvent pratiquer la vie cachée : Oui, en tout temps, en tous lieux, nous devons nous contenter de vous seul, et ne rechercher ni l'estime, ni l'amitié de vos créatures. Oh ! combien est belle cette pensée de l'inimitable auteur de l'Imitation : Je crois une chose bien louable, la résolution de ne pas voir les hommes ! Qu'ils sont heureux et qu'ils sont sages ces élus qui, dans un entier éloignement des créatures, élèvent leurs âmes à l'union la plus pure avec leur créateur ! Quel ensemble de grâces, quelle abondance de bénédictions pour ces âmes héroïques, formées aux sacrifices, au dénuement de la vie solitaire !

Mon Dieu, j'ai saisi, aidé de votre grâce ; le prix de cette vérité peu connue, que rien

ne nous dispense de fuir avec discrétion les objets créés. Sans doute que pour être toujours fidèle observateur de vos lois, je ne dois rien me permettre contre les règles de mon état ; sans doute que je dois parler et converser quand l'ordre du ciel m'y convie, quand il y va de la gloire de mon père céleste ; mais je ne dois jamais me produire par goût, par une inclination toute humaine ; je dois m'abandonner simplement à l'esprit de Jésus-Christ ; je dois dans toutes les circonstances, dans les époques même les plus marquantes de la vie, être uniquement ce qu'il veut que je sois, et me déterminer à n'être rien du tout, quand son ineffable providence me l'ordonne. Si j'ai l'inconcevable bonheur de vous aimer, divine et immuable beauté, ne me suffirez-vous pas !

III. Adorable bienfaiteur des hommes ; Dieu du désert et du silence, je voudrais, après vous, vivre et mourir dans la solitude ; mais votre providence m'appelle à la vie commune et à un commerce habituel avec mes semblables ; dans cette situation pénible à mon cœur, vous m'avertissez d'éviter soigneusement de me répandre en discours superflus, en conversations frivoles, en démarches dictées par l'amour de la vie oisive, ou par une vanité secrète. Ces précautions me sont indispensables, à moi si fragile et

si faible, à moi si chancelant dans le chemin de la vertu. Car vos plus saints amis, Seigneur, vos confidants les plus tendres, qui ne respiraient que vous, qui ne parlaient que de vous, qui enflammaient des ardeurs du divin amour tous ceux qui les approchaient; ces bienheureux avouaient en gémissant, qu'après avoir conversé avec les hommes, ils en revenaient moins hommes eux-mêmes; que dans des entretiens indispensables, ils ne pouvaient échapper à quelques fautes, et que ces rapports extérieurs diminuaient leur ferveur et leur zèle! O aveu désolant pour le cœur qui aime son Dieu! ô aveu terrible pour l'âme dissipée, légère et jalouse de sortir souvent d'elle-même! ainsi, ô Dieu! l'unique objet de mon amour, pour éviter de vous déplaire dans mes rapports avec mes frères, je dois, les portant toujours dans mon cœur, y nourrissant pour eux une affection tendre, m'en tenir sévèrement aux règles que me donnent, et l'esprit de recueillement, et la discrétion chrétienne. Autant qu'il me sera possible, sans cesser jamais d'être doux et bienveillant, je fuirai les créatures, j'aspérerai à la retraite, je chérirai le silence, je me plairai à être seul, et je ne le serai jamais moins que lorsque, dégagé des objets créés, je m'élèverai au divin auteur de toutes choses.

Ce n'est point assez, au gré de mon amour, de ces premières dispositions. Autant qu'il est en moi, je veux désirer sincèrement que l'on ne sache pas même si j'existe dans le monde. Si j'y suis connu, que ce soit de Jésus-Christ mon maître; loin de moi cette prudence charnelle, cette sagesse humaine qui, sous de vains prétextes, m'entraîneraient à une dissipation dangereuse; je ne rechercherai point, mais j'éviterai le commerce avec les grands et les puissants du siècle. Hélas! le caractère d'une si dangereuse société est de nous éloigner autant de Dieu, qu'elle nous rapproche des créatures. Combien de sincères amis de la piété ont perdu l'esprit de leur première ferveur, l'ont malheureusement convertie dans une tiédeur coupable, pour avoir eu la faveur, pour avoir vécu dans la familiarité des grands de la terre!

### PRATIQUES.

I. Je m'éloignerai avec le plus grand soin de cette société que l'on nomme communément le beau monde. Je reconnaitrai que l'air corrompu par la peste, n'est pas plus contagieux que celui qu'on respire dans les festins, dans les fêtes et dans les plaisirs des amateurs du siècle. Je me persuade, après une funeste expérience, que pour peu que

**l'on s'occupe avec complaisance des pompes et des vanités, on s'expose au péril évident de la mort spirituelle.**

**II. Je penserai toujours qu'une ame dans une parfaite union avec Dieu, ne va pas seule au ciel, mais qu'elle y conduit beaucoup d'autres fidèles; que les ames asservies généreusement à un état d'obscurité et d'anéantissement, servent, à la place des pécheurs, de victimes à la justice divine; qu'il y a toujours sur la terre de ces élus que Dieu veut tellement cacher aux yeux des hommes, qu'opérant, à cause d'eux, des merveilles, il veut que la cause en soit ignorée.**

**III. Si j'ai le bonheur d'être inconnu au monde, et s'il sait à peine que j'existe dans son sein, ce sera pour moi un grand sujet de joie; si je ne puis échapper à sa connaissance, je demanderai d'en être la fable et l'opprobre. Plus je serai crucifié par les créatures, plus je remercierai tendrement mon créateur qui s'est rendu mon modèle.**

**IV. Désormais je vivrai dans un si parfait esprit de solitude, qu'il me sera aisé de me passer des créatures, qu'il me sera doux d'en être séparé. Mon recueillement sera si continuel, mon amour du silence si constant, que toute compagnie frivole, toute conversation inutile me deviendront pénibles. Je trouverai mes délices dans la soli-**



tude, je ne me complairai qu'avec Dieu, et que dans son amour.

### PRIÈRE.

O mon aimable Sauveur ! daignez, dans l'état où votre providence m'a placé, m'accorder un doux et honorable rapport avec la vie cachée de l'auguste Marie, du vertueux Joseph, et de l'Ange du désert, l'illustre Jean-Baptiste. Ne souffrez pas, je vous en conjure, que je perde de vue le bonheur et les délices de la retraite, pour les faux appas et le poison réel des assemblées d'un siècle corrupteur et corrompu. Qu'affable, bienveillant et plein d'aménité envers tout le monde, j'évite le commerce dissipé, les entretiens futiles, les propos badins des amis de la terre. Enfin ne refusez pas, bienfaiteur ineffable, de m'admettre au rang glorieux de vos meilleurs amis. Que j'aie l'inestimable avantage d'être utile à mes frères, sans que j'aperçoive l'efficacité de mes prières, de mes sacrifices et de mes souffrances.

### NEUVIÈME MOIS.

*Le chrétien étudie la vie de saint Julien, disciple de saint Ephrem, et reconnaît quelles sont les douceurs de la vie cachée.*

JULIEN était né dans l'infidélité, et se livrait à ses penchans corrompus; bientôt

de l'esclavage où il est réduit ; il passe à la glorieuse servitude des enfants de Dieu : maître de lui-même , il se consacre à la retraite ; retiré dans sa cellule , il pleure ses fautes passées , et cherche dans le silence et la mortification des sens , des armes pour vaincre toutes ses passions. Le saint diacre Ephrem s'édifiait avec lui , et il nous dit en parlant de leurs entretiens : « Sa conversation m'était très-utile ; et je voyais avec admiration les lumières extraordinaires que Dieu avait données à cet homme barbare et grossier aux yeux des gens du monde. « Quoique Julien fût très-robuste , son corps était devenu faible et abattu par ses grandes austérités. Il s'était fait dans sa petite cellule une espèce de tombeau , où il se retirait pour prier. Sans cesse il se regardait comme un de ces criminels destinés à la mort , et qui attendent à chaque instant l'arrivée de leur juge : c'est ce qui le rendait exact à tous ses exercices , éloigné de toute dissipation , ennemi de tout ce qui ne fait que distraire et qu'amuser. Le souvenir de ses erreurs le tenait dans une profonde humilité ; et cette vertu couronna sa belle vie par une fin bienheureuse.

I. Que la vie cachée a de prix ! peut-on concevoir un état plus doux ? La joie parfaite est le fruit de l'union parfaite avec vous, ô mon Dieu ! Après avoir demandé à

votre père cette union d'amour ineffable; vous le priez que votre joie soit manifestée dans vos fidèles amis : quoi de plus naturel ! celui qui est entièrement uni à une chose, participe entièrement à ses qualités. Est-il donc étonnant que vous disiez que la joie de vos amis est pleine; et que peut-il lui manquer, puisqu'elle vient de la possession d'un Dieu? Cette angélique allégresse remplit toute la capacité de l'ame, elle ne laisse aucun vide dans le cœur, et couronne excellemment tous les désirs : Seigneur, vous êtes un bien infini, et l'on ne peut s'imaginer quelque chose à désirer après vous. Vous êtes la fin, le centre de nos cœurs : c'est en vous, en vous seul, qu'ils peuvent trouver un délicieux repos. Dieu éternel, vous voulez vous donner éternellement à l'ame fidèle : quel motif ravissant de confiance sans bornes! Elle ne voit pas de fin à ces divins plaisirs.

Imprudents amis de la terre, vous voulez de la joie, vous aspirez aux plaisirs; et, pour les goûter, vous vous répandez dans les créatures, où vous ne trouvez jamais que satiété, ennui, amertumes. Vous vous éloignez de Dieu, dont l'amour seul donne la joie parfaite, et la donne pour jamais. Ton cœur en était inondé, saint homme, qui pendant tant d'années, jeté dans un cachot, chargé de chaînes, accablé de toutes les mi-

sères ; n'y montras jamais qu'une joie vive ; qu'une paix ineffable , parce que ton ame était unie à Dieu seul par le pur amour. O repos qui plonge l'ame dans des joies indicibles , lors même qu'on la croit abîmée dans la douleur , livrée à tout ce qu'il y a de plus affreux à la nature ! mais que cette union cesse , aussitôt cesse le contentement du cœur , quand même nous serions au faite des honneurs , au centre des plaisirs , et comblés de tous les biens du monde.

L'ame trouve dans la vie cachée une satisfaction qui naît de cette vie même : c'est la pensée de la gloire qu'en reçoit son Dieu ; car , cette vie le glorifie d'une manière incomparable. En quoi consiste cet honneur suprême que le bon maître reçoit de sa créature ? Dans une vive connaissance de ce qu'il est , dans une série continuelle de louanges et d'actes d'amour , dans une recherche animée de la seule amitié , de la seule estime du divin auteur de toutes choses. Les saints amis de la vie cachée ne soupirent que pour la vue de Dieu , et pour la jouissance de son amour. Elles manifestent ainsi à toute la terre cette admirable vérité , qu'il n'y a rien de semblable à lui ; elles rendent un témoignage solennel de ce qu'il est ; elles proclament le néant de tout être créé , et la vanité , la folie des aveugles qui s'en occupent et s'y attachent. Ames bienheureuses ,

vous êtes éloquentes à nous apprendre que Dieu est tout, que ce qui n'est pas lui n'est rien.

II. J'entends les partisans du monde, s'écrier avec un ris moqueur et dédaigneux : « Mais à quoi servent les habitants du désert, les partisans de la vie cachée ? quelle gloire procurent-ils au Seigneur ! De quels avantages sont-ils à la société ? » A ces questions imprudentes, je répondrai : « L'honneur que les âmes bienheureuses rendent au Seigneur est ineffable, et tout le monde reçoit d'elles des secours qu'on ne peut dignement raconter. S'il est beau d'être consacré à la conversion des pécheurs, à la sanctification des justes, à la publication des mystères et des splendeurs de la divinité, le mélange de cette nature corrompue, qui s'y rencontre trop souvent, la satisfaction secrète, l'intérêt propre sont des obstacles à la gloire de Dieu ; ils la diminuent d'un côté quand elle s'établit de l'autre. Il est magnifique et sublime, le ministère qui nous appelle à prêcher qu'il n'y a que Dieu seul à estimer, à aimer, à servir ; et c'est ce que protestent solennellement tous les vrais serviteurs de Dieu. Mais après avoir bien dit, après s'être énoncé généreusement en faveur de la vérité, trop souvent on désavoue par ses actions ce qu'on a soutenu par ses paroles ; trop souvent on recherche encore l'estime

et l'amitié des créatures, on chérit leurs suffrages, on souhaite de vivre dans leur esprit et dans leur cœur. L'amour-propre se retrouve dans les conversations, dans les démarches, dans les actions, dans l'amitié. Hélas! où rencontrer, au milieu des occupations extérieures, un esprit, un cœur dépouillé de toute attache à la terre, et à qui Dieu seul suffise? Ceux qui, dans les déserts, dans les retraites religieuses, ou dans le secret de leur cœur, s'immolent continuellement, ceux-là rendent à Dieu la gloire qu'il perd.

Chrétien, si tu ne voulais que Dieu seul; en quoi pourrais-tu trouver un sujet de peine, puisque Dieu daigne rester avec toi, et que même il est le seul bien certain que tu puisses posséder? Hélas (aveu pénible et honteux!) ingrat envers ton Dieu, tu veux les hommes, et tu ne les rencontres que trop facilement dans les œuvres extérieures: sans une extrême vigilance, sans une entière mortification, sans des grâces précieuses, l'amour-propre trouve un si délicat aliment dans les emplois pour le prochain! Dans leur état habituel de corruption, toutes les créatures ont je ne sais quelle infection dont elles s'empoisonnent mutuellement.

III. Mon Dieu, je ne puis détourner mes regards du tableau toujours plus touchant de la vie cachée; les mortels assez heureux

pour la pratiquer, ont pour devise ce beau mot : *Dieu seul!* et toujours *Dieu seul* : ils le disent de cœur et de bouche, leurs actions rendant un fidèle témoignage de leurs paroles. Ces âmes généreuses ne cherchent que la vue, que l'estime et que l'amitié du bon maître, puisqu'elles ne songent pas même à se laisser apercevoir des créatures : elles sont ravies de demeurer inconnues, de ne pas attirer l'attention. Si les décrets de la providence les obligent à vivre, à converser avec le monde, elles s'y ensevelissent dans l'anéantissement où les conduisent, et le délaissement des créatures, et les contradictions toujours nouvelles qui leur sont suscitées : effacées du souvenir des hommes, bannies de leurs cœurs, elles s'écrient avec raison, que Dieu seul est leur tout en toutes choses. Elles le proclament, ce sentiment qui les occupe tout entières, et vous les voyez avec complaisance, ô adorable époux de ces âmes si pures : oh ! quel hommage ne vous rendent-elles pas alors ! Se privant de tout ce qui n'est pas vous, offrant à votre divine majesté le plus signalé témoignage de gratitude et d'amour, elles sont, à chaque instant, disposées à vous immoler leur vie.

Les chrétiens dont la piété est moins solitaire, dont les œuvres sont plus répandues, doivent se défier de conserver dans leurs

actions quelque mélange de l'estime et de l'amour des êtres créées, et tendre à une angélique pureté, à un héroïque désintéressement. Que je touche et sauve les pécheurs, que je porte les plus tendres soins aux infirmes, que je pleure avec le pauvre, que je visite et console le captif, que j'adopte l'orphelin, le Seigneur est glorifié par ces œuvres ; mais quand elles n'ont pas pour unique objet de lui complaire, qu'il s'y mêle quelque sentiment trop humain, il voit avec douleur, dans ces nobles actions, la faiblesse et la langueur de l'amour. On ne veut pas de lui seul, on ne le glorifie point parfaitement : l'ingrate et insensée créature ne se contente pas de l'être infini. O Dieu ! qui vous suffisez à vous-même, et ne suffisez point à l'homme, est-ce bien vous connaître, vous louer, vous glorifier que de ne pas se contenter de vous, et de vous seul ?

J'étudie le cœur de ce chrétien qui fait de si grandes choses ; mais qui, n'étant pas entièrement vide de la créature, n'est pas assujetti à l'empire de son souverain maître. Jésus-Christ y vit par sa grâce, il y opère des merveilles par sa vertu ; cependant le Dieu saintement jaloux n'y règne pas absolument, puisque tout ce qui lui déplait n'en est pas sorti : sa volonté, souverainement aimable, n'y est pas entièrement accom-



plie. Mais il règne en souverain unique ; et uniquement aimé, servi, béni, glorifié dans l'ame du chrétien solitaire, qui ne veut que ce que veut son Dieu, et qui ne veut que lui en toutes choses. Cette ame bienheureuse opère au-dehors quand il le demande ; mais sans sortir de son délicieux repos, du désert où elle vit en Dieu. Elle est fragile sans doute, elle peut tomber, mais par surprise, non avec une entière connaissance ; encore ses défauts, dans de certaines occasions, pourraient-ils être jugés des perfections chez les autres.

### PRATIQUES.

I. Dieu seul sera mon tout en toutes choses : Dieu seul sera mon bien, mon honneur, mon plaisir, ma science et mon amour ; Dieu seul sera ma joie, mon trésor, ma vie, mon appui, ma fortune.

II. Je chérirai la vie cachée, parce qu'elle m'est un précieux asile contre les dangers que présentent la vue et la connaissance des créatures ; je cultiverai la vie du désert, pour m'accoutumer à ne vivre plus dans l'esprit, dans le cœur, dans la mémoire des hommes. Je pratiquerai la vie solitaire, pour qu'elle m'inspire le goût du silence, du recueillement, de la pauvreté, des mépris et des opprobres.

III. Je conjurerai le Seigneur de mettre ses délices à habiter dans mon ame, et de

faire qu'elle se complaise en lui seul. Dans tout, je me conformerai au bon plaisir de Dieu : je serai beaucoup ou peu, même rien, selon sa volonté ; et jamais je n'aurai d'autre vue que Dieu seul.

### PRIÈRE.

Seigneur, accordez-moi de vous consacrer, par la vie cachée, si parfaitement le reste de mes jours, que je rende témoignage de votre inclination pour la retraite, que je mérite par elle des lumières étendues sur vos grandeurs, et que, par elle encore, j'expire en vous adressant un cantique de louange et d'amour. Bonté infinie, ne me refusez pas une autre grâce, celle d'un parfait renoncement à tout : que j'obtienne l'avantage inestimable de ne voir d'autre objet que vous, de ne goûter d'autre chose que les touchantes opérations de votre grâce, dans mon esprit et dans mon cœur. Ne permettez donc pas que mon ame se trouble et s'afflige si les mépris que les hommes me prodiguaient, ou des infirmités me mettaient hors d'état de faire du bien à mes semblables ; et faites que, soumis à votre volonté, je sache n'être rien parmi les créatures, pour avoir la gloire d'être tout en vous seul.

---

## DIXIEME MOIS.

*Le chrétien apprend de saint Bonaventure, qui toujours travaillait au pied d'un crucifix, quels sont les dangers de la vie dissipée, les fruits de la vie solitaire.*

**MERVEILLE** de tes coterains, par l'étendue et la profondeur de ton savoir, qu'égale ta parfaite abnégation, admirable docteur, pour recueillir de ta bouche la sublime philosophie de ton humilité, je venais t'admirer dans ta cellule, et te demander comment je pourrais, à ton exemple, m'instruire des devoirs de la vie cachée, et je te trouve avec saint Thomas d'Aquin et l'un de tes frères. Le Saint, comme s'il eût connu mon désir, te demande dans quelles sources tu puises l'onction qu'on trouve dans tes écrits, et cette éloquence toute divine qui les fait rechercher, tu réponds en montrant ton crucifix : « Voilà le grand livre où j'apprends tout ce que j'enseigne. Ton disciple te dit : » Dieu a donné à vous autres savants de grands talents, avec lesquels vous pouvez le louer et le servir ; mais nous autres ignorants, que pouvons-nous faire pour lui plaire ? — Aimez Dieu, lui réponds-tu, c'est par là qu'on lui est véritablement agréable.

**I.** Aidez-moi, Seigneur, source unique et abondante de lumières et de grâces, à me

retracer les dangers attachés à la vie commune , les avantages précieux que la vie cachée présente. Engagée dans les embarras du monde, mais tendrement unie à son bon maître, l'âme fidèle se soutient d'abord; elle est pleine de grands desseins pour la gloire du Dieu qu'elle adore; elle gémit sur les maximes et sur la vie des amis de la terre; elle retrace avec une nouvelle vigueur la sainteté de la doctrine de Jésus-Christ; elle s'exprime noblement, éloquemment contre la malignité du monde : le ciel bénit ses paroles. Mais, hélas ! pour se conserver intacte au sein de la contagion générale, il faudrait répondre à une grâce très-spéciale par une vigilance spéciale. Peu à peu, l'on se relâche, soit dans la vie, soit dans les formes, dans les habits, dans les discours. On devient accommodant, sous le prétexte d'une intention pure; pour ne pas déplaire, et pour se rendre utile.

Les premiers pas étant faits dans la voie large, qu'on y va loin dans peu de temps ! la ferveur ralentie, il est aisé de s'amollir, de s'épargner, de s'égarer toujours davantage. La conscience s'élargit, on devient humain, complaisant, facile; on parle peu de Dieu, on s'énonce en ami de la sagesse du siècle, en philosophe, en homme prudent selon le monde. Le temps si précieusement employé jadis dans la prière, dans un pieux

recueillement, on le consume en vains discours, en visites superflues : l'esprit d'oraison diminue. Insensiblement on se laisse flatter par les grandeurs de la terre, le goût d'une sainte et salutaire obscurité s'évanouit. Faut-il tout dire ? en déplorant la fragilité de la nature, on se laisse entraîner à satisfaire ses penchants. On se montre intéressé, esclave de ses goûts, jaloux du point d'honneur ; bientôt on se lance dans les affaires et dans les nouvelles du siècle ; il ne reste presque plus de moments pour la contemplation et l'étude des grandes vérités qui assurent la vie éternelle.

On tombe de précipice en précipice ; on se plaît à vivre avec les partisans de la joie du monde, on recherche la faveur des hommes considérés, on fuit la conversation des serviteurs de Dieu ensevelis dans l'obscurité et dans l'oubli : que d'écueils redoutables pour vos fidèles, ô mon Dieu ! que d'occasions fréquentes de s'égarer et de se perdre ! La vertu même a ses dangers sur le théâtre de ce monde ; qui le croirait d'abord, si une fatale expérience ne nous en avait convaincus ; nous pouvons trouver l'occasion de nous perdre dans un entretien auquel nous ne nous préteons que pour nous enflammer de plus en plus de l'amour de Dieu, ou pour enflammer les autres ! quelle source d'inquiétude pour qui vit dans le grand

monde ; quoique parmi des personnes de piété.

II. Mon Dieu , j'ai gémi en votre auguste présence, sur la triste nécessité où je suis de converser souvent avec les hommes ; au moins suis-je résolu, soutenu par votre grâce, de ne rechercher jamais ni leur amitié profane , ni leur artificieux suffrage.

Je me réjouirai de ne plus vivre dans leur souvenir, et de leur être ainsi caché. Je recueillerai avec gratitude, avec joie, les moyens que m'offrira la Providence d'échapper à la considération publique ; je me réjouirai de l'obscurité de mes pères, de ma naissance commune, de la médiocrité de mes talents, de mes occupations ignobles en apparence, du peu de succès de mes entreprises, de l'oubli où je vis, de la manifestation quel'on donne à mes fautes, des torts que la calomnie impute, de ceux que la médisance aigrit et exagère ; parce qu'ainsi j'échapperai au danger de perdre ma vertu, parce que sans cesse j'aurai les occasions de me fortifier dans votre amour, d'acquérir des mérites à vos yeux.

Seigneur, je devrais mourir de confusion quand je considère mon éloignement d'une vie qui fut l'objet des plus douces complaisances de tous les Saints. Je vous salue, ô saint Onuphre, qui passâtes soixante années dans le désert ; je vous bénis, ô Paul,

le chef des solitaires , qui tenez plus du ciel que de la terre , ne voyant que Dieu , n'aimant que lui , trouvant votre trésor , vos délices dans le bon Maître. Que ne puis-je vivre, ô mon Dieu ! parmi les bergers , les petits , les ignorants , les pauvres , pour ressembler à vos meilleurs amis , qui ont porté au plus haut degré leur attachement pour la vie cachée : quelle joie quand ils pouvaient échapper à la vue des créatures ! le désert faisait leurs délices ; leur plaisir le plus doux était de chercher tous les moyens de mener une vie innocente , ensuite de cacher ce qu'ils étaient avec une sainte industrie. Tantôt ils se retiraient dans des lieux écartés ; tantôt ils découvraient les fautes dont ils avaient été coupables ; tantôt ils manifestaient leurs défauts naturels , et les choses qui donnent de la confusion aux yeux du monde , tantôt enfin ils n'usaient que de paroles simples , et ne conversaient qu'avec les petits et les pauvres.

Merveille des Gaules , illustre Martin , que tu me parais grand sous tes habits grossiers , sous ton aspect ignoble ! que tu me sembles admirable quand tu te livres à une secrète et vive allégresse , pour avoir été traité sans égards , avec dureté ; pour avoir essuyé des rebuts , des humiliations , des outrages ! Jete bénis encore , autre homme de Dieu , qui , rempli des plus tendres inclinations pour la vie cachée , soupirez avec une ardeur incroyable après tous les moyens qui peuvent y

contribuer : « Allons, disais-tu en secret ; célébrer nos augustes mystères dans les temples les moins fréquentés. Allons, cachons-nous, et préférons ce bienheureux état, vraie image de la mort, à l'éclat, à la pompe, aux honneurs et à la gloire du monde. » Vos amis, adorable Maître, ont aimé la vie cachée, jusqu'à une sainte folie. Plusieurs de ces bons serviteurs ont paru constamment ce qu'ils n'étaient pas, ont soigneusement dérobé tout ce qu'ils étaient, tout ce qu'ils valaient à vos yeux.

Que de merveilles et de motifs d'amour présente la vie d'un Dieu fait homme ! Un Dieu descend des cieux, prend un corps humain dans le sein d'une jeune vierge, au milieu de nous. O conduite pleine de mystères ! ô prodiges inouis de bonté, de clémence ! mais si vous épousez, Seigneur, notre faible nature, quelle est l'intelligence créée qui ne s'imagine que, du moins, vous offrirez une vie éclatante, et glorieuse aux yeux de toute la terre ! Eh ! cependant, vous vivez trente ans au sein de l'obscurité ; de la misère, couché sur la dure, sous le toit de l'indigence ; vous échappez à tous les regards ; à peine vous connaît-on, vous aperçoit-on dans le petit bourg de Nazareth ! Sages du monde, orgueilleux savants, comment appréciez-vous une pareille conduite ? Combien les caractères, les motifs en sont méconnus par votre téméraire et ignorante raison ! Elle seule



pouvait nous apprendre qu'il est en nous un étrange dérèglement, une tendance condamnable à nous produire, à nous manifester, et que l'orgueil et la vanité sont les grands maux de la nature corrompue, puisque dans sa vie retirée, pendant tant d'années, notre auguste modèle s'applique à la destruction de ces maux, par des remèdes si opposés et si pénibles. Cruel penchant qui nous porte à nous faire connaître, à nous élever au-dessus des autres, à briller à leurs dépens; ô que d'affreux ravages tu causes dans les âmes, puisque tu vicies jusqu'au peu de bien qu'elles opèrent.

C'est donc pour les changer et pour détruire leur pitoyable orgueil, pour les guérir de la vaine et coupable manie de se produire et de captiver les suffrages des hommes, pour les rendre, de hautes et d'altières qu'elles sont, humbles et modestes, que vous demeurez, Fils de Dieu, avec vos ingrates créatures: et dans ce prodigieux état d'abjection et de misère, quel temps, quelles années, quels siècles ne passerez-vous pas! voilà, on ne peut le dire sans admiration, dix-huit cents ans qu'a commencé la vie inconnue de notre adorable Maître; et cette vie cachée va se perpétuer ainsi jusqu'à la consommation de l'univers! Satisfaisant sans cesse à votre père pour l'orgueil et la vanité de ses criminels enfants, vous détournez de dessus leurs têtes les horribles fléaux que provoque sans

cesse leur imprudente et sacrilège audace. O prodiges ! ô miracles d'amour !

III. Mon Sauveur , vous m'avez permis d'étudier votre vie : que d'œuvres admirables elle aurait pu nous offrir , mais dont vous vous êtes privé , parce que ce n'était pas l'ordre de votre père. Que de peuples , que d'empires auraient pu recueillir la vérité de vos lèvres sacrées ; et vous n'avez , adorable missionnaire , évangélisé que la Judée , la Galilée , et encore pendant un petit nombre d'années. Vous eussiez pu , prolongeant vos jours sacrés , parcourir toute la terre , y procurer un bien immense , et vous êtes mort à trente-trois ans. Avec la puissance de convertir en or tous les métaux , ne pouviez-vous pas assister , consoler , enrichir les pauvres du monde entier ? Ne vous était-il pas aisé d'élever partout sur la surface du globe , et d'y placer , jusqu'aux extrémités de l'univers , des monuments solennels de votre bienfaisance ? . . . Vues tout humaines , disparaissent , mon maître a fait son choix ; il a préféré une vie pauvre et abjecte , à toutes ces grandes œuvres , parce qu'il a voulu ne chercher que la gloire de son père et qu'il a laissé le soin de la sienne à celui qui l'avait envoyé. Voilà , mon Dieu , le plus précieux fruit de la vie cachée , c'est de ne chercher jamais que vous , ne vouloir que votre gloire , et de remplir , à votre exemple , la volonté de votre père céleste qui est dans les cieux.

- Quand je contemple , ô mon Dieu ! votre sagesse infinie , je reconnais que vous ne demandez pas toujours de nous tout le bien que nous pourrions faire. Dans ces circonstances délicates , loin de se laisser entraîner par l'essor d'un zèle indiscret , vous voulez que l'on consulte vos bons serviteurs , doués de la science des saints ; et qui , dans leur excellente doctrine , nous enseignent , soit à ne pas aller au-delà des ordres du ciel , soit à ne rien négliger de ce qu'il nous commande. Ces bienheureux amis du divin maître nous prémunissent , non-seulement contre l'empressement d'une activité naturelle , contre l'amour-propre qui veut toujours que l'on agisse , mais aussi contre la négligence et la tiédeur , qui laissent en arrière mille choses utiles que Dieu veut que l'on fasse. O heureux , cent fois heureux , le vertueux mortel qui pourrait , à son lit funèbre , répéter ces mots de notre bon Sauveur : Mon père , j'ai achevé , j'ai consommé l'œuvre que vous aviez confiée à mes soins.

### PRATIQUES.

I. Livré aux douceurs d'une vie cachée ; aux travaux , à la prière , je me distrairai volontiers pour entretenir du ciel un pauvre , un ignorant , l'enfant de l'âge le plus tendre. Je louerai volontiers mes frères en leur absence ; mais je ne supporterai pas la louange pour moi-même. Je m'animerai sans cesse à conquérir une parfaite égalité d'humeur ,

une douceur inaltérable, et une patience invincible dans les contradictions, les peines et les souffrances.

II. Je ne chererai jamais à faire connaître aux hommes le peu que je vauz aux yeux de ma conscience et de la vérité ; je me formerai chaque jour davantage à la pratique de la vie cachée. Introduit dans cette vie inconnue au monde, je la chérirai au point de préférer la mort à la peine de quitter ma retraite.

III. *Je combattrai les combats du Seigneur*, aspirant toujours à une vie cachée, sur les pas du bon maître ; j'attaquerai et détruirai, avec le secours de la grâce, l'inclination que mon cœur nourrit pour se manifester dans les choses spirituelles et temporelles. Je ne conserverai point d'attache pour les plaisirs de la table, pour les riches ameublements, pour l'ostentation du savoir ou des richesses.

IV. Souvent je me demanderai si je puis me rendre ce témoignage : Mon Dieu, j'ai gardé la retraite où vous m'avez mis, je n'ai point paru au milieu des hommes, j'étais par votre main placé dans le désert ; ou bien cet autre : mon Dieu, quand j'ai rompu les chaînes si douces qui me liaient à la solitude, je n'ai fait que suivre votre volonté. Serai-je assez heureux pour ajouter sans témérité : Seigneur, en vivant au sein du monde comme n'y vivant pas, de cœur je tenais au désert ?

## PRIÈRE.

Seigneur, accordez-moi la grâce de fuir ce qui flatte les sens, d'avoir en horreur les pompes et les vanités du siècle, de supporter en paix toutes les contradictions, et dans le sein des souffrances que votre Providence me ménagera, de n'avoir, sur les lèvres, que ces mots consolants : J'achève ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. Que je vive dans la solitude ! que j'y meure avant qu'ou m'en arrache, chérissant la vie cachée jusqu'à mon dernier soupir ! O mon père ! défendez à votre fils tout empressement naturel à faire, sous le prétexte de votre gloire, beaucoup de bonnes œuvres que vous ne demandez pas de moi, et auxquelles je fus tant de fois entraîné par un dangereux amour-propre. Adorable maître, que j'accomplisse fidèlement votre volonté sainte, soit que vous m'appeliez à une profonde retraite, ou seulement à une vie commune partagée entre le recueillement et la conversation.

## ONZIÈME MOIS.

*Le chrétien se promenant dans les bois du pays de Trèves, rencontre saint Gézélin, solitaire ; il s'anime à sa vue du désir d'éviter tout ce qui peut donner de l'éclat sur la terre.*

L'INCONCEVABLE amour de ce généreux solitaire pour le dépouillement et l'extrême

pauvreté qu'il pratique, nous décèlent toute l'humilité de sa belle ame. Le saint abbé de Clairvaux lui ayant envoyé un habit, Gézélin l'accepte, s'en revêt, et puis l'ôtant, il dit à celui qui le lui avait apporté : « Béni soit le Seigneur qui a inspiré à cet homme apostolique le souvenir d'un pécheur tel que je suis ; j'ai pris avec reconnaissance l'habit qu'il m'a envoyé, et je m'en suis revêtu devant vous ; mais il trouvera bon que je ne me serve pas davantage de ce vêtement, parce qu'il ne m'est pas nécessaire, et qu'il ne m'a pas commandé de le porter. » Serviteur dévoué de ton Dieu, plein de confiance en sa miséricorde ; tu disais : « La vie de l'homme est une tentation continuelle ; qui peut donc se glorifier d'avoir le cœur pur ? Nous marchons au milieu d'un grand nombre d'ennemis, contre lesquels nous ne pouvons nous défendre sans la protection du ciel ; mais il faut espérer que Dieu, qui est bon, ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. »

I. Pour me former à la vie cachée et inconnue aux hommes, je dois, Seigneur, éviter toute activité excessive, tout empressement déplacé, dans les choses mêmes que vous exigerez de moi. Vous désiriez avec tant d'ardeur l'œuvre sublime de notre rédemption ! vous étiez dans de si vives angoisses jusqu'à ce qu'elle fût accomplie !... Cependant, malgré ces élans d'amour vous ne vous

empressez point, vous n'avancez pas d'un seul moment l'heure marquée par votre père; vous prenez même la fuite; vous vous dérobez à vos ennemis, parce que l'instant marqué pour l'héroïque sacrifice n'est pas encore arrivé : ô mon Dieu ! que cet exemple frappant et instructif doit ouvrir nos esprits à des réflexions salutaires, quand, nous croyant comme au moment d'agir, nous ne voulons point modérer les inclinations d'une nature ardent.

Seigneur, je voudrais écrire dans mon cœur, en caractères ineffaçables, la maxime importante que vous nous enseignez; oh! que je voudrais que toujours elle fût présente à ces âmes bien nées, à ces cœurs excellents qui recherchent sincèrement les moyens de vous complaire et de vous servir fidèlement! Mon âme, pénètre-toi bien de cette sentence si propre à former les amis de Dieu, *qu'il ne nous appartient pas de connaître les moments que le Père a dans sa puissance.* Un devoir aussi délicieux qu'il est sacré, nous appelle à bénir le Seigneur, en l'attendant. Il disposera des moments, des occasions, des personnes, des moyens, des secours dont nous avons besoin pour accomplir les choses qui nous seront commandées. Qu'il est à craindre que nous ne venions à nous méprendre, si nous nous empressions de suivre inconsidérément nos vues particulières, et qu'en croyant ne chercher que

**Dieu seul, nous ne nous cherchions nous-mêmes ! Penser à soi ! quel projet de l'orgueilleuse raison ! Il devrait nous faire horreur. Penser à moi ! Non, mon Dieu, non ; il me suffit, il me suffira toujours de penser aux intérêts du ciel !**

Bonheur inexprimable de se reposer de tout en Dieu seul, de ne vouloir que ce que le Seigneur veut, comme il le veut, au temps dans lequel il le veut : je te salue et t'envie, sort fortuné de celui qui a pour partage cette conformité parfaite. Il vit en paix, rien ici-bas ne serait capable de lui causer le plus léger trouble ; son sommeil est le repos enchanteur de la vertu ; son réveil, celui d'une ravissante espérance. Mille embarras apparents naissent sous ses pas, les épreuves se succèdent ; écoutez-le, il n'a qu'un mot à dire, et il jouit après de la tranquillité. O mon Dieu ! vos desseins s'accompliront en moi, quelques contradictions que la terre y puisse apporter.

II. Pour vous complaire, adorable Jésus ; pour atteindre au bonheur de marcher sur vos traces, de rappeler vos plus douces inclinations, ce ne serait point assez de combattre le penchant que nous avons à paraître ; il faut encore que le disciple de celui qui naquit à Bethléem, qui chérit le désert de l'Égypte, qui se cacha dans Nazareth, évite, avec le plus grand soin, tout ce qui peut donner de l'éclat ; il faut qu'à l'exem-



plé de son divin modèle et de ses bons serviteurs, il fuie le bruit, la pompe et l'ivresse de la gloire humaine. Pesant au pied du calvaire cette vapeur, cette ombre légère que l'on appelle renommée, il doit chérir le silence, le recueillement, la retraite. Quelle folie que celle d'aspirer aux emplois distingués, d'ambitionner les charges brillantes, les postes éminents, ou pour soi-même, ou pour ses amis ! Que ces vœux, cet empressement, ces démarches sont condamnées solennellement par votre divin esprit, et par votre ineffable sagesse. C'est ce que démontre, d'une manière si sensible, la conduite de ceux de vos élus que vous avez le plus comblés de grâces. Jamais, Seigneur, les partisans du monde n'ont manifesté tant d'ardeur pour les honneurs et pour les dignités, que les vôtres en ont eu pour l'obscurité, les humiliations, les mépris.

Esprit de Jésus-Christ, vous êtes toujours le même, toujours un esprit d'humilité, d'inclination pour la solitude, de dégagement parfait de tout ce que le monde estime et chérit. Quel contraste entre vous, et l'esprit corrupteur du monde ! L'esprit du monde n'a pas pour but d'être connu de vous, ô Seigneur ! et de vous seul. Hélas ! sentiments profonds d'abnégation de soi-même, bien infini, trésor unique des vraies richesses, il vous dédaigne, il vous méconnaît ;

mais il aspire aux objets qui attirent l'estime et la considération parmi les enfants des hommes; il se prête aux travaux, aux sacrifices qui peuvent procurer une grande réputation. Divin Sauveur, tout un peuple vous veut pour son roi, et aussitôt, prenant la fuite, vous vous cachez dans le désert. Ainsi vous appréciez les premiers honneurs de la terre. Vos saints, qui ne sont tels que par la conformité de leur vie à la vôtre, marchant sur les pas de leur aimable modèle, bien loin de rechercher l'éclat, ont fait, pour s'en garantir, ou pour s'en dégager, des efforts incroyables.

Saints amis de mon Dieu, si je consulte vos œuvres, de chacune d'elles semble sortir comme une voix instructive. Que l'on appelle Grégoire, si justement décoré dans la suite du titre de *Grand*, à la première dignité du monde chrétien, l'homme de Dieu s'enfuit, se cache; il faut que la main du Tout-Puissant opère des miracles pour l'obliger à accepter le plus grand des honneurs. Les annales sacrées de l'Eglise, votre épouse, sont pleines d'exemples semblables. C'est un prodige continuel que les généreux efforts de vos amis pour se dérober à tous les regards, et pour ne s'offrir qu'aux vôtres : infailible précepteur des hommes, quelle différence entre les âmes que vous conduisez et celles que l'esprit humain dirige.

*III. Faites-moi pratiquer, Seigneur, les*

• **moyens que votre grâce m'inspire pour acquérir le goût, et pour embrasser la pratique de la vie inconnue aux hommes, et par là même, à l'abri des vents impétueux de l'orgueil. Oui, mon Dieu, j'éviterai soigneusement les lieux, les personnes, les assemblées, les liaisons, les conversations, tout ce qui concourt à nous faire pénétrer dans l'intimité des créatures : je ne cultiverai point le commerce des grands ; je ne rechercherai point la société des beaux esprits, je ne me ferai point l'ami des savants ; je ne m'associerai point volontiers avec les hommes qui ont de l'éclat, et qui en donnent. Je fuirai aussi précipitamment, que je le ferais à la vue d'un serpent, devant les hommes qui prodiguent l'éloge ou les flatteries.**

Qu'ai-je vu, grand Dieu, même parmi vos serviteurs ! Hélas ! faut-il répéter cet aveu pénible, humiliant ! Plusieurs pratiquent les œuvres de la plus touchante miséricorde, accomplissent des sacrifices du plus grand mérite, pourvu que leur conduite soit aperçue, pourvu que leur héroïsme soit estimé des hommes. Mais voyez ces prétendus héros, ces hommes en apparence si miséricordieux ; quand ils ne sont pas sous les yeux des peuples, en vue de ceux dont ils ambitionnent les vains applaudissements, leur charité devient languissante, et leur zèle sans efficacité.

Qu'il est dangereux ; ô mon Dieu ! de

rechercher toujours et à voir et à être vu ; on est plein de feu , parce qu'on est exposé aux regards des hommes. On devient lâche et négligent , parce qu'on n'aperçoit que vous , souverain Maître , arbitre de nos éternelles destinées , pour témoin et pour appréciateur de nos mérites. Vos bienheureux amis , dont je ne cesserai de rappeler l'attendrissante image , n'en agirent jamais de la sorte : si quelquefois ils laissèrent échapper comme un léger écoulement de ce trésor , s'ils ont parlé de leur intérieur , s'ils ont découvert les miséricordes personnelles dont vous les aviez honorés , que ces aveux ont été rares ! Encore ces amis du désert pleuraient ensuite amèrement , comme un tort réel , l'innocente indiscretion de leur langue , toujours empressée de louer leur ineffable bienfaiteur.

### PRATIQUES.

I. Je me répéterai souvent cette importante maxime : O homme ! ô chrétien ! ne te soucie point d'être connu , ne t'arrête point à connaître. Je méditerai souvent cette vérité peu sentie , que tout le secret de la vie spirituelle consiste dans l'amour du désert. Jusqu'à ma mort , je ne cesserai point de combattre l'inclination générale et si dangereuse , qui nous porte à vivre dans l'estime et dans l'amour des hommes.

II. Loin de briguer des emplois éclatants ,  
*je ne m'y croirai point appelé à moins que la*

volonté de Dieu ne se manifeste clairement, et je n'accepterai qu'avec crainte. Je serai toujours disposé à ne considérer qu'avec douleur, qu'avec inquiétude, l'ordre du ciel qui m'appellerait à un état distingué.

III. Jaloux de faire des progrès dans le pur amour, je ne parlerai point aisément des grâces qui supposeraient en moi quelque mérite; je chercherai plutôt à faire oublier ce que j'aurais pu, par mégarde, dire d'avantageux pour moi-même : je m'accoutumerai à parler peu, parce que c'est une grande et importante maxime de la vie spirituelle.

#### PRIERE.

O divin et bienfaisant auteur de tous les dons ! accordez-moi celui d'un amour si parfait pour le recueillement et le silence, que ce soit pour moi comme un supplice d'être obligé d'en sortir. Bénissez ma résolution de vous servir fidèlement le reste de ma vie ; que j'aie toujours les yeux, l'esprit et le cœur attachés sur le Verbe incarné, qui a dit de lui-même, qu'il était plutôt un ver de terre qu'un homme. Adorable Sauveur, pour m'inspirer un parfait dégoût de la vaine pompe, de la gloire futile qu'offre le monde, faites que je nourrisse mon esprit et mon cœur de cette pensée : Chose étrange ! mon Maître n'est pas glorifié lorsqu'il ressuscite les morts, la chose du monde la plus éclatante ; mais il est glorifié lorsqu'il est

mis à mort; la chose du monde la plus ignominieuse.

---

## DOUZIÈME MOIS.

*Le Chrétien vient chercher dans la solitude de Clairvaux, ce célèbre Bernard, qui se nommait la chimère de son siècle, il apprend de ce saint homme combien nous devons éviter de paraître.*

I. SAINT Bernard, d'une illustre naissance, doué de toutes les grâces extérieures, d'un esprit excellent, d'un grand talent pour la parole, voit s'ouvrir devant lui la plus brillante carrière. A son entrée dans le monde, il est entouré d'amis dangereux qui veulent le rendre semblable à eux; mais l'Esprit saint le défend de l'air empoisonné qu'on cherche à lui faire respirer. Frappé de la grandeur des biens du ciel, ce saint jeune homme s'arrache au monde, et il gagne à Jésus-Christ ses proches, les uns après les autres. Sa piété, son amour pour Dieu, son zèle se fortifient dans la maison de Clairvaux, maison si pauvre, que les moines sont souvent réduits à faire leur potage de feuilles de hêtre, et que leur pain est composé d'orge, de millet et de vesce. Quelle éloquence, quelle mortification, quel mélange étonnant de l'esprit de retraite avec l'embarras des affaires les plus importantes de *son siècle* on admire dans ce grand homme!

Quel ministère fameux par les conversions des pécheurs, par la persévérance des justes ! O Bernard ! modèle accompli d'humilité, jamais tu n'as laissé cette vertu se démentir en toi parmi les merveilles dont ta carrière fut remplie !

I. Seigneur, les décrets impénétrables de votre providence m'appellent à paraître au milieu de mes frères ; mais alors, que de soins pénibles me sont commandés ! quelle extrême vigilance m'est prescrite, afin que je conserve inviolablement mon amour pour la vie cachée ! Combien il est difficile de résister aux séductions de l'amour-propre lorsqu'on est engagé dans des places, ou que l'on pratique des œuvres qui attirent sur nous l'estime des hommes ! Cher et divin auteur de tous les dons, que c'est bien de votre main sacrée une grâce précieuse, inestimable, quand vous nous accordez de participer à la vie inconnue ou humiliante.

Où est l'ange terrestre qui, porté par ses emplois, ou par ses œuvres, à une réputation brillante, ne prenne une complaisance secrète, une satisfaction comme imperceptible, dans les honneurs qui lui sont rendus ? Oh ! qu'il est dangereux d'être estimé, d'être aimé de vos créatures ! Je trouve le cachet de notre petitesse, les fruits naturels de l'orgueil humain, dans les suffrages, les applaudissements et les louanges. Etre bien reçu, bien accueilli, fêté dans tous les lieux,

ne rencontrer que des êtres qui vous honorent, vous caressent, voilà votre paradis, ame sensuelle ou déçue. Je frémis et tremble pour vous. L'évangile nous apprend que notre maître n'a annoncé à ses amis qu'un sort semblable à celui qu'il eut sur la terre : des peines, des privations, des humiliations, des souffrances en tout genre.

Si l'on compte, dans les grandeurs, des personnes dont les vertus méritent de justes éloges, qui ont une haute réputation de sainteté, c'est que ces serviteurs de Dieu possèdent ces biens et ces honneurs comme ne les possédant pas, et qu'ils portent toujours dans leur cœur Jésus caché et crucifié; c'est que leur état est celui d'une perfection acquise, et que Dieu les a appelés lui-même aux dignités et aux richesses; car ces postes éminents, environnés de précipices et de dangers, demandent des chrétiens parfaits. Le Père céleste qui dispose tout pour sa gloire et pour le bonheur de ses enfants, permet l'éclat de ces élus pour le bien et la sanctification des hommes; et ces ames privilégiées vivent dans les dignités, parce que ce serait un crime de quitter de soi-même la voie que le Seigneur nous a tracée.

Je ne suis point, comme elles, appelé aux délices d'une entière solitude; je dois vivre dans un commerce habituel avec mes semblables; le poste que la Providence m'a désigné, m'expose à de trop grands dangers



pour ne pas me commander de songer souvent aux écueils qui m'entourent. C'est le moyen, mon Dieu, que vous me ménagiez de les éviter, à moi qui ne possède point un mérite parfait, et qui ai un besoin sans cesse renaissant de votre secours. Mon Dieu, pourrai-je jamais les retracer assez à mon âme alarmée ces dangers multipliés? Vos meilleurs amis ont fui avec une sainte horreur ce que les enfants des hommes recherchent avec une aveugle cupidité; car les biens, les dignités, les honneurs, entraînent après eux je ne sais quoi de contagieux qui naît de la malignité de nos inclinations, de la corruption de notre nature, de la fragilité de nos bonnes intentions, du peu de solidité de nos projets, de nos plans, de nos bonnes vues même, quand elles sont mesurées par la belle philosophie de l'évangile!

C'est par là que l'on voit avec étonnement, et tout à la fois avec pitié, des chrétiens qui jouissent de la réputation d'être réguliers et dévots, qui semblent remplir avec édification les devoirs essentiels; mais qui d'ailleurs manifestent une âpreté, une avidité désolante pour la fortune, jaloux d'acquérir de nouveaux biens, quoiqu'ils possèdent déjà de grandes richesses; pointilleux à disputer le droit le plus léger, l'objet le moins intéressant; économes à l'excès, ou livrés même à une honteuse parcimonie. Murmu-

rant en secret dans les peines qu'un Dieu miséricordieux leur ménage, pleins de défiance contre son aimable Providence, ces demi-chrétiens font des aumônes, mais omettent mille bonnes œuvres qu'ils pourraient opérer : ils s'appliqueront au service de Dieu, s'adonneront à la méditation, fréquenteront les choses saintes, parleront admirablement des maximes de l'évangile, et préconiseront les vertus d'humilité, de dépouillement et de renoncement, et ces vertus ne sont que sur leurs lèvres.

O mon Dieu ! que la vie molle et sensuelle, que le goût, que la possession des richesses, que les soins qu'elles entraînent après elles, les besoins factices qu'elles produisent, les maux qu'elles enfantent, la satiété qui les suit, les vertus qu'elles attaquent, les riens qu'elles caressent et nourrissent, que tout ici semble concourir à me peindre les écueils attachés aux faux biens de la terre ! Oh ! la situation du riche est bien périlleuse ; souvent il sait peu complaire à son bon maître. Seigneur, depuis l'établissement de l'évangile, vous n'avez, pour ainsi dire, voulu employer que les pauvres, soit qu'ils fussent nés dans l'indigence, ou qu'ils se fussent dépouillés de leur fortune. Vous n'avez voulu que ces simples, ces ignorants, j'ai presque dit ces mendiants, pour être les instruments et les organes de votre toute-puissance, et pour opérer tout ce qu'il y a de grand dans

la publication des vérités éternelles et dans la réforme des mœurs.

II. Adorable maître ! aux pieds de votre majesté, mon ame s'est livrée à la considération fréquente de l'extrême danger où nous jette le commerce du monde. Mais si l'ordre de votre Providence m'y appelle ou m'y retient, je reconnais la nécessité de n'y marcher qu'avec crainte et tremblement, comme sur les bords d'un précipice. Hélas ! qu'un seul instant j'oublie d'éclairer mes pas, c'en est assez pour faire la chute la plus funeste. Admirable Paul, apôtre des nations, que ta vocation fut merveilleuse, quel prodige que ton élévation au troisième ciel ! quel ensemble que celui des dons et des faveurs dont ton ame sainte était comblée ! O Paul ! quelle innocence dans ta vie ! quelle pureté toute angélique dans tes mœurs ! quels élans ! quels transports dans ton cœur embrasé ! Grand homme, tu ne vis, tu ne respirez plus, mais Jésus-Christ seul vit et respire en toi, et encore tu t'écries que ton cœur est froissé de l'affreuse appréhension d'être un jour compté parmi les réprouvés.

Placé par la main de votre Providence dans la société, au moins éviterai-je de m'y répandre imprudemment ; au moins m'y conserverai-je, dans une attention tendre, au bon plaisir et au vouloir que vous manifesterez, mon adorable maître. Je fermerai mon cœur aux plaisirs, aux vains honneurs

qui s'y rencontrent ; je converserai avec mes frères autant que Dieu le demandera de moi ; je ne me contenterai pas de m'interdire les liaisons mondaines, mais j'irai jusqu'à proscrire tout attachement purement naturel. Je m'éloignerai des personnes qui ont l'esprit du siècle ; leur souffle empoisonné me donnerait la mort : au sein d'embarras tumultueux et d'occupations dissipantes, fuyant les frivoles amusements et les conversations trop longues, je ménagerai des heures précieuses, pour les consacrer à la prière, à la solitude, à des lectures pieuses et instructives. Je ne chercherai aucun motif de me dispenser de ce devoir important : n'ai-je pas toujours du temps pour le repos, et pour les soins nécessaires à la conservation de ma vie !

J'aurai pour principe habituel, et pour règle de conduite, de faire exactement ce que le ciel veut de moi. O mon ame ! si le ciel te commande d'agir, obéis ; mais, dans l'action, ne va pas au-delà du précepte divin. Hélas ! que m'arriverait-il si j'agissais autrement ? Je m'épuiserais si fort à l'extérieur, qu'au dedans je deviendrais froid, languissant, et puis sans ferveur et sans vie, à mesure que l'esprit humain s'insinuerait et s'établirait dans mon ame. Quelle serait ma triste destinée ! peu à peu je négligerais la pureté des maximes évangéliques ; je prendrais goût à celles du monde ; je m'efforce-

rais en aveugle, et, contre la parole de Jésus-Christ, de servir à la fois deux maîtres essentiellement opposés.

III. Mon Dieu, pour me former, au sein du monde, à l'amour et à la pratique de la vie solitaire, je ne m'imposerai pas seulement silence sur les heureux succès que vous accorderiez à mes entreprises, mais encore, jamais je ne parlerai de ma réputation; de mes connaissances, du crédit que l'on me suppose, ou qui m'est accordé réellement. Rien en moi ne paraîtra de ce qui pourrait m'attirer de la considération, ou des louanges. Obligé de visiter les grands, je ne mettrai aucun appareil dans cet hommage; je chercherai, pour le rendre, des occasions où je serai moins remarqué. Qu'on vienne à s'entretenir de mes talents, vrais ou prétendus, de la sagacité de mon esprit, je détournerai promptement cet entretien, et je ne prêterai jamais l'oreille à des récits avantageux sur ma personne, je n'y penserai pas volontairement: ne me considérant jamais dans le bien que je pourrais opérer, je ne m'arrêterai point aux idées de bienveillance ou d'estime que l'on concevrait peut-être à mon égard.

Toutes mes pensées reposeront en Dieu seul; je le regarderai, je l'étudierai uniquement; sa gloire et ses divins intérêts m'occuperont tout entier: je vivrai dans un

parfait oubli de tout ce qui me touche. Persuadé que la vie est une guerre continuelle, je me résoudrai à combattre sans cesse, et à combattre généreusement. Le flambeau de l'expérience à la main, je m'affligerai au souvenir de ces chrétiens qui ont enfin suivi les inclinations qu'un amour déréglé nous donne pour paraître. Peut-on concevoir jusqu'où va l'inconstance de l'homme ? combien il est rare qu'il demeure inébranlable en ses résolutions ! Mon Dieu ! vos créatures sont bien dignes de pitié, quand elles s'attachent si aisément aux objets de la plus légère importance ; quand elles se laissent tout à coup séduire par ce qui leur plaît, par ce qui leur semble avantageux ! Peut-être qu'an sein du monde, dans le poste délicat et critique où la main de Dieu m'aura placé, je serai contredit, désapprouvé, méprisé, délaissé ; mais alors, quelle joie ces événements ne m'apporteront-ils pas, puisque les dédains, les rebuts, les outrages dont le monde poursuit les serviteurs de Dieu, sont, entre vos mains, Seigneur, des moyens de cacher le bien que font vos saints amis, à l'aide de votre grâce et de l'assistance précieuse de vos élus. O la bonne, ô l'excellente fortune pour ceux-là qui vous sont fidèlement et tendrement dévoués, quand ils voient leurs vertus méconnues, leurs bons offices payés d'ingratitude, leur charité récompensée par des insultes !

Que le monde, étranger à la vertu, s'en étonne et s'en scandalise, cette vérité n'en est pas moins sentie des âmes ferventes : qu'il n'y a rien de plus affligeant, ni de plus humiliant en cette vie pour un généreux chrétien, que de se voir dans l'estime et dans l'amitié des enfants du siècle. Au sein des louanges et des applaudissements publics, nous avons bien peu de rapports avec vous, notre bon et admirable modèle. Les biens, les honneurs et les dignités de la terre nous laissent à une si grande distance de la vie pauvre, inconnue, souffrante de Jésus-Christ ! Vous nous avez dit que le serviteur n'était pas au-dessus du maître ; que vos disciples seraient persécutés par ce monde qui vous avait d'abord persécuté vous-même. Ah ciel ! après un tel oracle, le moyen de goûter du repos, de se nourrir d'une bienheureuse espérance, lorsqu'on vit dans l'honneur et dans la gloire ?

Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ, ô mon Dieu ! à quoi devrais-je m'attendre ? Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution. Mais si je ne suis pas persécuté, puis-je me flatter que je vis dans la piété ? Quels sentiments de peine et d'amertume devrait m'inspirer la vue d'un riche de la terre, faisant tout son bonheur des biens de ce monde ! Ne devrais-je pas

craindre que sa personne ne fût marquée de la malédiction divine? Il est souverainement difficile de vivre satisfait et content dans ce monde et dans l'autre. Heureux du siècle, ne tremblez-vous point dans la juste appréhension que vous recevez votre récompense ici-bas? Arbitre souverain de mes destinées, quand votre aimable Providence me ménage des contradictions, des humiliations, des croix en tout genre, je devrais demeurer pénétré d'étonnement. A moi, Seigneur, à moi des peines, quand mes péchés méritaient si bien que je fusse abandonné aux plaisirs, aux honneurs, aux richesses! Oh! l'estime et l'amitié des enfants de la terre, des partisans de la chair et du sang, sont pour moi les terribles fléaux de votre justice : où en suis-je réduit, si je jouis de ces misérables biens!

Mon Dieu, faut-il donc être fêté, honoré de ces êtres qui vous ont couvert d'opprobres et d'ignominies! Quoi! je serais applaudi là où mon maître a été traité comme un ver de terre, comme un lépreux, comme un vil esclave! Comment, à ce désolant contraste, ne pas mourir de honte! Vos amis sont d'autant plus étroitement unis à votre cœur adorable, qu'ils sont plus éloignés des cœurs de vos créatures. Heureuse, et mille fois heureuse, cette ame éclairée qui renonce aux caresses des vains partisans du monde, pour goûter Jésus-Christ banni de leurs pen-



sées et de leurs sentiments! Mon royaume, disait notre aimable Sauveur, n'est point de ce monde. Quel bonheur de n'y pas régner, mais d'y être humilié avec lui!

### PRATIQUES.

I. Je n'entrerai dans aucun état, je n'embrasserai aucun parti par goût purement naturel, sans juger si cette inclination est secondée, fortifiée par la grâce : dans le choix d'une profession, dans une démarche importante pour le reste de ma vie, je fermerai mon cœur à toute considération humaine; dans mes déterminations, je ne me laisserai jamais influencer par l'intérêt personnel.

II. Aidé de la grâce divine, j'unirai à un sincère désintéressement, une noble générosité; je joindrai, à l'amour de la pauvreté, une bienfaisance sans bornes. Mon goût pour la solitude sera accompagné d'une charité constante, et du soin de contenter mes frères, afin de répandre autour de moi l'édification.

III. Je ménagerai, chaque jour, un temps suffisant pour le silence, le recueillement et la prière; je ne donnerai jamais aux objets extérieurs au-delà du temps que le ciel exigera; je ne me répandrai jamais parmi les hommes, quand la voix du ciel ne m'y appellera point.

IV. En commençant une bonne œuvre, je

m'armerai d'indifférence sur la manière dont le monde la jugera : contredit dans le cours de cette bonne œuvre, je ne la poursuivrai qu'avec plus de courage ; calomnié après cette bonne œuvre, dans mes intentions et dans mes succès, je m'en réjouirai.

V. Pour obtenir de porter un jour la couronne d'or des bienheureux, dans le ciel, je porterai la couronne d'épines des affligés, dans la vie présente. Frappé des traits de mon adorable modèle, je m'accoutumerai à supporter, à braver les abjections et les mépris. Plus j'étudierai le Calvaire, plus je deviendrai saintement passionné pour le désert, l'obscurité, l'humiliation, le silence.

#### PRIÈRE.

Seigneur, accordez-moi la grâce de marcher toujours dans l'ordre de votre providence, de réprimer mes goûts naturels, de bannir les vues humaines, d'agir en tout par le mouvement de votre grâce. Que rien au monde, je vous en conjure, ni de bons désirs, ni des intentions pures, ni l'horreur du péché, que rien ne me rassure contre les risques que j'aurais à courir dans l'usage des biens, ou dans l'élévation aux dignités et aux honneurs du monde. Bon maître, vous m'avez éclairé sur les dangers qui m'entourent, achevez l'ouvrage de votre amour en me couvrant, à tous les instants de ma vie, de l'égide de votre auguste présence. Fort de

vosre protection , je ferais de saintes œuvres, mais pour vosre gloire; je mériterais par elles vos bénédiction; je n'envisagerais que vous seul, et je me réjouirais, si je passais pour un homme de peu de talents, indigne d'être approuvé, fait pour être rebuté de tout le monde. Mon Dieu, daignez bénir, encourager, soutenir mes efforts dans la voie des humiliations. Que j'y fasse assez de progrès pour estimer, un jour, comme une de vos plus grandes faveurs, la grâce d'avoir été méconnu, d'avoir été même universellement méprisé sur la terre.

---

### LITANIES

*Pour obtenir la vertu d'humilité.*

**SEIGNEUR**, le Dieu des petits et des humbles, ayez pitié de nous.

Seigneur, qui vous communiquez aux pauvres et qui résistez aux superbes, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui nous présentez dans votre Verbe le modèle d'une humilité parfaite, ayez pitié de nous.

Verbe consubstantiel au Père, et qui avez frappé l'univers d'admiration par votre humilité sublime, ayez pitié de nous.

Esprit-saint, qui nous donnez les plus salutaires leçons d'humilité, ayez, etc.

Jésus-Christ, qui avez dit : *apprenez de moi que je suis humble de cœur*, détruisez en en moi tout orgueil.

Jésus-Christ, en qui les humiliations que vous avez embrassées pour nous ont été aussi profondes que l'humilité semblait peu convenir à votre personne adorable, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui avez voulu naître de parents pauvres, et passer la plus grande partie de votre vie dans un état d'obscurité et d'anéantissement, détruisez, etc.

Jésus-Christ, en qui une vie obscure jusqu'à l'âge de trente ans, fut plus glorieuse à votre père que les plus éclatantes lumières, détruisez, etc.

Jésus-Christ, en qui l'ouvrage de notre salut demandait ce silence et cette obscurité durant tout ce temps, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui nous enseignez par votre vie que la perfection et le mérite ne consistent pas à dire, à faire, ou à souffrir de grandes choses pour votre gloire, mais à ne vouloir et à ne faire que ce qu'il vous plaît, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui glorifiez autant votre père dans l'atelier de Nazareth, occupé aux plus vils emplois, que vous le glorifiâtes ensuite dans la Judée par vos prédications et par vos miracles, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui nous apprenez par votre exemple à fuir l'ostentation, parce que les

riches peintures se ternissent dans un trop grand jour, parce que la vertu cachée est toujours en sûreté, et que c'est à Dieu seul à nous produire, détruisez en moi tout orgueil.

Jésus - Christ, qui nous enseignez que si nous ne voulons avoir que Dieu seul pour récompense, nous ne devons désirer que Dieu seul pour témoin, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui, par votre passion, avez mis le comble à vos humiliations, détruisez, etc.

Jésus-Christ, dont le cœur sacré a été noyé dans un vaste océan d'opprobres, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui avez dit : *que celui qui veut venir après moi, renonce à soi - même*, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui avez dit : *celui qui ne renonce pas à tout, ne saurait être mon disciple*, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui nous dites par un de vos apôtres : *Qu'avez-vous de bon que vous n'avez pas reçu ? et si vous l'avez reçu, pour quoi vous en glorifier ?* détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui ne voulez pas que nous soyons ces nuées sans eau que les vents emportent de tous côtés, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui ne voulez pas que nous soyons ces arbres qui ne poussent qu'en automne, qui ne portent point de fruit,

qui sont morts doublement, et qui n'ont point de racines, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui ne voulez pas que nous soyons ces hommes qui, doués d'une vie animale, n'ont point celle de l'esprit; ces hommes qui n'ont de la spiritualité que dans leurs paroles, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui ne voulez pas que nous soyons comme ces flots en courroux, qui se tournent en écume à leur confusion; ni ces étoiles errantes, présage de quelque orage, détruisez en moi tout orgueil.

Jésus-Christ, qui m'ordonnez de mourir à mon propre esprit, à mes pensées, à mes vues, à mes réflexions inutiles, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui m'ordonnez de mourir à mon cœur, à mes désirs, à mes affections, à mes attaches trop naturelles, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui m'ordonnez de mourir à ma volonté, à ma vivacité, à mon indocilité, à mes résistances, à mes répugnances, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui m'ordonnez de mourir à mes sens, à mes goûts, à mes dégoûts, à mes délicatesses, à mes satisfactions, à mes recherches, détruisez, etc.

Jésus-Christ, qui m'ordonnez de mourir absolument à tout, détruisez, etc.

Seigneur, que nous considérions attentivement quelle a été la vie de vos humbles

amis, pour que nous prenions résolution de marcher sur leurs traces; Jésus-Christ, nous vous en conjurons.

Seigneur, qui avez rendu Moïse le plus doux et le plus patient des hommes; accordez-nous de l'imiter, Jésus-Christ, nous vous en conjurons.

Seigneur, qui vous êtes souvenu de l'humilité de David dans sa pénitence, qui nous le présentez comme un grand modèle de modération et de patience, faites que nous l'étudions sans cesse; Jésus-Christ, nous, etc.

Seigneur, qui avez donné Job pour un modèle admirable de patience et d'humilité, faites que nous l'imitions; Jésus-Christ, nous, etc.

Seigneur, qui préparâtes la sainte Vierge à être votre mère par l'incomparable humilité que votre grâce répandit en elle, faites qu'elle nous avoue pour ses disciples et ses enfants; Jésus-Christ, nous, etc.

Seigneur, qui avez rendu saint Joseph heureux dans une vie d'abjection et de pauvreté, quoiqu'il fût de la race des rois de Juda, faites que cette sainte vie soit la règle de la nôtre; Jésus-Christ, nous, etc.

Agneau de Dieu, le beau modèle d'une humilité parfaite à la cabane de Bethléem, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, modèle d'une humilité sublime au désert de l'Égypte et dans l'hospice de Nazareth, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, modèle d'une humilité héroïque au jardin des oliviers, dans votre agonie, au prétoire et sur le Calvaire, ayez pitié de nous.

### PRIONS.

Adorable Sauveur, vous avez voulu vivre et mourir dans les opprobres : ah ! je le vois, vous ne vous humiliez que pour confondre ma vanité, vous vous anéantissez pour anéantir mon orgueil. Ver de terre, cendre et poussière, est-ce à toi que l'honneur est dû ? O Jésus ! Dieu souffrant et humilié, je me livre, dès ce moment, à toutes les humiliations, à tous les mépris que vous m'enverrez ; je n'en refuse aucun, parce qu'il n'y en a aucun que je ne mérite. Mon Dieu, vous résistez aux superbes, vous comblez de vos grâces les humbles ; étouffez dans moi tout sentiment de vanité, d'amour-propre et de complaisance. Inspirez-moi de vrais sentiments d'humilité, de modestie, d'anéantissement de moi-même ; que je ne perde jamais de vue les péchés que j'ai commis, les grâces dont j'ai abusé, l'enfer que j'ai mérité, surtout la croix sur laquelle vous êtes mort pour expier mon orgueil. Ainsi soit-il.

FIN.



---

## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



	<i>Page.</i>
NOTICE sur le saint vieillard Dorothée , et sur le jeune solitaire saint Dosithée.	5
Première Lettre. — Le jeune Dosithée à Dorothée. L'orgueil, tyran du monde.	9
Seconde Lettre. — Dorothée au jeune Dosithée. Nature de l'humilité.	22
Troisième Lettre. — Dosithée à Dorothée.	32
Quatrième Lettre. — Dorothée à Dosithée. Degrés de l'humilité.	34
Cinquième Lettre. — Dosithée à Dorothée.	53
Sixième Lettre. — Dorothée à Dosithée. Le portrait de l'homme humble.	56
Septième Lettre. — Dosithée à Dorothée.	75
Huitième Lettre. — Dorothée à Dosithée. Nécessité d'acquérir la vertu d'humilité.	78
Neuvième Lettre. — Dosithée à Dorothée.	99
Dixième Lettre. — Dorothée à Dosithée. Avantages attachés à la vertu d'humilité.	111
Onzième Lettre. — Dosithée à Dorothée.	123
Douzième Lettre. — Dorothée à Dosithée. Moyens d'acquérir la vertu d'humilité.	125
Treizième Lettre. — Dosithée à Dorothée.	146
Quatorzième Lettre. — Dorothée à Dosithée. Modèles d'humilité.	148
Quinzième Lettre. — Dosithée à Dorothée. Quel est le moyen de lire avec fruit ce petit traité?	177

